

Collection Jeunes – 3

Conseil Pontifical pour les Laïcs

PONTIFICIUM CONSILIUM PRO LAICIS

LES JEUNES ET L'UNIVERSITÉ

TÉMOIGNER DU CHRIST DANS LE MILIEU UNIVERSITAIRE

Forum International des Jeunes

Rocca di Papa, 31 mars - 4 avril 2004



CITTÀ DEL VATICANO
2005

© Copyright 2005 - Libreria Editrice Vaticana - 00120 Città del Vaticano
Tel. 06.6988.5003 - Fax 06.6988.4716
ISBN 88-209-7751-6

www.libreriaeditricevaticana.com

INTRODUCTION

Le Forum International des Jeunes s'est tenu du 31 mars au 4 avril 2004 à Rocca di Papa, près de Rome. Organisé par la Section Jeunes du Conseil Pontifical pour les Laïcs, ce Forum proposait une réflexion sur un thème d'une brûlante actualité: «Les jeunes et l'université: témoigner du Christ dans le monde universitaire». Les destinataires et les protagonistes de cette initiative étaient un groupe nombreux de jeunes délégués par les Conférences épiscopales du monde entier, ainsi que par les principaux mouvements, associations et communautés ecclésiales qui œuvrent dans le monde universitaire: environ 250 participants, âgés de 20 à 26 ans et concrètement engagés dans l'Eglise et dans l'université, venus de quatre-vingt-dix pays.

Les travaux se sont déroulés selon un itinéraire d'approfondissement en l'espace de quatre jours, avec l'aide d'une cinquantaine d'invités et de conférenciers provenant des cinq continents. Le premier jour, nous nous sommes interrogés sur les caractéristiques de l'université et des jeunes qui la fréquentent dans les différents pays («Les jeunes et l'université aujourd'hui»). Nous avons cherché à comprendre le contexte politique et culturel des universités dans le monde et nous nous sommes demandés si elles sont parvenues à donner vie à des «communautés éducatives» dans lesquelles le jeune devient capable de discerner en toute intégrité morale les valeurs prioritaires de sa vie. Le deuxième jour, «Les études et la vie», les participants ont cherché à comprendre quel impact les universités, en tant que lieux de formation, ont sur la vie des jeunes («Les études et la vie») et comment ceux-ci vivent concrètement la période des études universitaires. Le troisième jour («Université et vérité»), a été consacré à l'analyse de la façon dont l'université répond aux demandes de sens des jeunes et remplit sa fonction de former les étudiants à la recherche de la vérité. Le dernier jour («Université et témoignage chrétien») a conduit la réflexion sur le terrain de l'évangélisation et de la pastorale universi-

taire, en ouvrant le dialogue sur les différents moyens d'évangélisation à développer dans le milieu universitaire.

Pour parvenir à ce point d'aboutissement, le programme du Forum a privilégié l'interaction et l'interdisciplinarité, en alternant les conférences – qui avaient pour fonction d'ouvrir des pistes de réflexion – avec divers moments d'échange en assemblée et de réflexion en groupes de travail, en passant par le témoignage de jeunes et par des tables rondes dont le rôle était de donner une idée concrète de la diversité des situations dans le contexte international.

Nous présentons dans ce volume les textes des conférences et des témoignages des tables rondes, donnés par des évêques et des professeurs, des étudiants et des aumôniers d'université : la richesse et la variété des contenus exigeaient sans aucun doute leur publication et méritent une lecture approfondie. Nous avons aussi l'honneur de publier le Message que Jean-Paul II a bien voulu adresser aux participants : c'est un document particulièrement intéressant pour tous ceux qui étudient et travaillent dans le monde universitaire. Nous souhaitons ainsi apporter une modeste contribution à la réflexion passionnée qui accompagne l'évolution rapide de l'université et les profondes mutations de son rôle dans la société et dans l'Eglise.

Un des objectifs du Forum – que nous espérons avoir atteint – était certainement d'offrir aux jeunes délégués des instruments concrets de réflexion et de croissance, afin qu'ils puissent ensuite exercer un rôle de transmission et de formation dans leurs pays d'origine, au sein de leurs communautés, associations et mouvements. Nous publions également cet ouvrage pour soutenir leur mission, en les invitant en même temps à le proposer aux jeunes de leur âge.

Mais, surtout, le Forum voulait être pour les jeunes participants une forte expérience de foi – et sans aucun doute il l'a été. Tous, en effet, ont eu la possibilité de vivre l'Eglise dans sa dimension universelle, de reconnaître Jésus dans le visage des autres frères, profondément différents d'eux par leur culture et par leur formation, mais aussi très proches dans

Introduction

la foi. De fait, les temps de travail, de rencontre et de loisir ont été animés et portés par des temps de prière et de célébration d'une extraordinaire intensité. En outre, à deux reprises dans le courant de la semaine, les délégués ont eu la joie de rencontrer Jean-Paul II sur la place Saint-Pierre : l'après-midi du 1^{er} avril, avec les jeunes du diocèse de Rome et le dimanche 4 avril au matin – Dimanche des Rameaux – pour la célébration diocésaine de la XIX^{ème} Journée Mondiale de la Jeunesse.

Et si, hélas, les moments de communion et de partage vécus lors de ce Forum ne peuvent pas être retransmis dans cette publication, ils n'en resteront pas moins ce qui a le plus marqué le cœur et la mémoire des jeunes, des hôtes et des conférenciers qui y ont pris part. Et ce sera un bagage précieux pour nous aussi, les « organisateurs », qui ne cessons jamais de rendre grâce au Seigneur pour ces journées et pour le don grandiose de Sa présence au milieu de nous, réunis une fois encore en Son nom.

Mgr FRANCIS KOHN

*Responsable de la Section Jeunes
Conseil Pontifical pour les Laïcs*

I

LES JEUNES ET L'UNIVERSITÉ AUJOURD'HUI

Mercredi 31 mars

1. Message du Pape Jean-Paul II à l'occasion du VIII^{ème} Forum International des Jeunes

1. Je désire avant tout vous souhaiter chaleureusement la bienvenue à tous, chers étudiants qui êtes réunis ces jours-ci à Rocca di Papa pour participer au VIII^{ème} «Forum International des Jeunes» sur le thème : «*Les jeunes et l'université : témoigner du Christ dans le milieu universitaire*». Votre présence est pour moi un motif de grande joie, car elle représente un témoignage étincelant du visage universel et toujours jeune de l'Eglise. Vous venez des cinq continents et vous représentez plus de 80 pays et 30 Mouvements, Associations et Communautés internationales.

Je voudrais saluer les recteurs et professeurs d'université présents à ce Forum, ainsi que les évêques, les prêtres et les laïcs engagés dans la pastorale universitaire, qui, ces jours-ci, accompagneront les jeunes dans leur réflexion.

Je désire exprimer ma plus vive satisfaction à Mgr Stanisław Ryłko, Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs, et à tous ses collaborateurs, pour la réalisation de cette heureuse initiative. Le souvenir des précédentes éditions du Forum, organisées en concomitance avec les célébrations internationales des Journées Mondiales de la Jeunesse, demeure bien vivant dans ma mémoire. Cette année, il a été décidé d'en rénover la formule, en lui conférant un espace plus défini et en mettant l'accent sur la dimension de la formation, avec le choix d'un thème spécifique visant à approfondir un aspect concret de la vie des jeunes. Le thème de cette rencontre est, à coup sûr, d'une grande actualité et répond à un réel besoin. Je suis heureux que tant de jeunes, provenant de cultures si riches et si diverses, soient réunis à Rocca di Papa pour réfléchir ensemble, pour mettre en commun leurs expériences, pour s'insuffler mutuellement le courage de témoigner du Christ dans le milieu universitaire.

2. A notre époque, il est important de redécouvrir le lien qui unit l'Église et l'Université. De fait, non seulement l'Église a joué un rôle décisif dans l'institution des premières universités, mais elle a été au long des siècles un creuset de culture et, aujourd'hui encore, elle œuvre en ce sens à travers les universités catholiques et les diverses formes de présence dans le vaste monde universitaire. L'Église apprécie l'université comme un de ces «bancs de travail, auprès desquels la vocation de l'homme à la connaissance, ainsi que le lien constitutif de l'humanité avec la vérité comme but de la connaissance, deviennent une réalité quotidienne» pour tant de professeurs, de jeunes chercheurs et de foules d'étudiants (Discours à l'UNESCO, n. 19 : in *Insegnamenti*, III/1 1980, pp. 1650 s.).

Chers étudiants, au sein de l'université vous n'êtes pas seulement des destinataires de services, mais vous êtes de véritables artisans des activités qui s'y déroulent. Ce n'est pas un hasard si la période des études universitaires constitue une phase fondamentale de votre existence, durant laquelle vous vous préparez à assumer la responsabilité de choix décisifs qui orienteront tout votre avenir. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire que vous affrontiez le parcours universitaire dans une attitude de recherche des justes réponses aux questions essentielles sur le sens de la vie, sur le bonheur et sur la pleine réalisation de l'homme, ou encore sur la beauté comme splendeur de la vérité.

Heureusement, l'influence des idéologies et des utopies fomentées par l'athéisme messianique qui a tant imprégné bon nombre de milieux universitaires par le passé s'est aujourd'hui affaiblie. Mais il ne manque pas de nouveaux courants de pensée qui réduisent la raison à l'horizon de la seule science expérimentale et donc des connaissances techniques et instrumentales, pour l'enfermer parfois dans une vision sceptique et nihiliste. Sans compter qu'elles sont inutiles, ces tentatives d'échapper à la question du sens profond de l'existence peuvent aussi devenir dangereuses.

3. Grâce au don de la foi, nous avons rencontré Celui qui se présente par ces mots surprenants : «*Je suis la vérité*» (Jn 14, 6). Jésus est la vérité du

cosmos et de l'histoire, le sens et le destin de l'existence humaine, le fondement de toute réalité ! Il vous revient, à vous qui avez accueilli cette vérité comme vocation et certitude de votre vie, d'en démontrer le bien fondé jusque dans le milieu et dans le travail universitaires. Une question s'impose alors : dans quelle mesure la vérité du Christ a-t-elle une incidence sur vos études, sur votre recherche, sur la connaissance de la réalité, sur la formation intégrale de la personne ? Il peut arriver, même parmi ceux qui se déclarent chrétiens, que certains dans les universités se comportent de fait comme si Dieu n'existait pas. Le christianisme n'est pas une simple préférence religieuse subjective, totalement irrationnelle, reléguée dans la sphère du privé. En tant que chrétiens, nous avons le devoir de témoigner ce qu'affirme le Concile Vatican II dans *Gaudium et spes*: « La foi, en effet, éclaire toutes choses d'une lumière nouvelle et nous fait connaître la volonté divine sur la vocation intégrale de l'homme, orientant ainsi l'esprit vers des solutions pleinement humaines » (n. 11). Nous devons démontrer que foi et raison ne sont pas inconciliables, mais qu'au contraire « la foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité » (cf. *Fides et ratio*, Intr.).

4. Jeunes amis ! Vous êtes les disciples et les témoins du Christ dans l'université. Que la période universitaire soit donc pour vous tous un temps de grande maturation spirituelle et intellectuelle, qui vous conduise à approfondir votre rapport personnel avec le Christ. Mais si votre foi est simplement liée à des fragments de tradition, de bons sentiments ou de généreuse idéologie religieuse, vous ne serez certes pas en mesure de supporter le choc avec le monde environnant. Cherchez donc à rester ancrés dans votre identité chrétienne et enracinés dans la communion ecclésiale. Nourrissez-vous pour cela d'une prière assidue. Choisissez, quand c'est possible, de bons maîtres universitaires. Ne demeurez pas isolés dans des milieux qui sont souvent difficiles, mais participez activement à la vie des associations, des mouvements et des communautés ecclésiales qui œuvrent dans le do-

maine universitaire. Approchez-vous des paroisses universitaires et laissez-vous aider par les aumôneries. Il vous faut être des bâtisseurs de l'Eglise dans l'université, c'est-à-dire une communauté visible qui croit, qui prie, qui rend raison de l'espérance et qui accueille dans la charité toute trace de bien, de vérité et de beauté dans la vie universitaire. Tout ceci, non seulement à l'intérieur du campus universitaire, mais partout où vivent et se retrouvent les étudiants. Je suis sûr que les Pasteurs ne manqueront pas d'accorder une attention spéciale aux milieux universitaires et destineront à cette mission des prêtres saints et compétents.

5. Chers participants au VIII^{ème} Forum International des Jeunes, je suis heureux de savoir que vous serez présents Place Saint-Pierre, jeudi prochain, lors de la rencontre avec les jeunes du diocèse de Rome, et dimanche à la messe des Rameaux, quand nous célébrerons ensemble la XIX^{ème} Journée Mondiale de la Jeunesse, sur le thème: «*Nous voulons voir Jésus*» (Jn 12, 21). Ce sera la dernière étape de préparation spirituelle au grand rendez-vous de Cologne, en 2005. Il ne suffit pas de « parler » de Jésus aux jeunes étudiants : il faut aussi le leur faire « voir » par le témoignage éloquent de la vie (cf. *Novo millennio ineunte*, 16). Je souhaite que cette rencontre à Rome contribue à fortifier votre amour pour l'Eglise universelle et votre engagement au service du monde universitaire. Je compte sur chacun et sur chacune d'entre vous pour transmettre à vos Eglises locales et à vos groupes ecclésiaux la richesse des dons que vous allez recevoir au cours de ces journées intenses.

En invoquant la protection de la Vierge Marie, Siège de la Sagesse, sur votre cheminement, j'accorde de tout cœur une Bénédiction apostolique spéciale sur vous et sur tous ceux qui, avec vous – étudiants, recteurs, professeurs, aumôniers et personnel administratif –, composent la grande « communauté universitaire ».

Du Vatican, le 25 mars 2004

2. Discours d'introduction

S.E. MGR STANISŁAW RYŁKO

Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs

*A vous grâce et paix de par Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ !
(Ph 1, 2)*

1. Par ces mots de saint Paul et au nom du Conseil Pontifical pour les Laïcs, je vous salue tous cordialement, très chers jeunes qui participerez, ces jours-ci, au huitième Forum International des Jeunes sur le thème : « Les jeunes et l'université : témoigner du Christ dans le monde universitaire ». En leur souhaitant chaleureusement la bienvenue, je salue spécialement et avec gratitude les évêques, les prêtres, les religieux, les religieuses et les professeurs qui vous accompagneront. Vous êtes arrivés ici de quatre-vingt-dix pays de tous les continents. Il y a parmi vous des représentants d'une trentaine d'associations et mouvements ecclésiaux internationaux qui travaillent dans le monde universitaire. Le groupe que vous formez constitue donc un « échantillon » particulièrement qualifié de ce grand peuple qui remplit les campus et les salles des universités dans le monde entier. Vous voir ici, ensemble, est impressionnant. Si différents de par la langue, la culture, la race, la nationalité, et pourtant si unis. Vous êtes ici ensemble non seulement et non pas tant parce que vous êtes tous des étudiants, mais en raison de votre foi commune en Jésus-Christ et en raison de la communion de l'Eglise, notre mère et éducatrice à tous. Car ce Forum, à la différence d'autres congrès et séminaires, se fixe pour ambitieux objectif de devenir pour nous une sorte de laboratoire de recherche, un espace de croissance humaine et chrétienne, le lieu d'une fascinante aventure spirituelle.

2. Le Forum International des Jeunes, qui en est à sa huitième édition, présente deux nouveautés sur lesquelles je voudrais m'attarder un instant. La genèse de cette initiative remonte à la Journée Mondiale de la Jeunesse, célébrée à Buenos Aires, en Argentine, en 1987. Ce sont les jeunes eux-mêmes qui ont inventé le Forum comme temps de rencontre, de dialogue, d'échange plus direct et plus personnel, à insérer dans le contexte de cet extraordinaire rassemblement de jeunes autour du Successeur de Pierre. Depuis lors, pendant tant d'années et pour tant de jeunes, le Forum a représenté une expérience de foi particulièrement forte et incisive. Avec le temps, toutefois, la structure et le programme des Journées Mondiales ont acquis une portée éducative toujours plus dense et plus vaste, et le Forum « bien que conservant toute sa valeur » s'est transformé en un événement presque parallèle, à l'ombre des rassemblements mondiaux. Il est donc devenu clair, pour nous les organisateurs, qu'il était désormais nécessaire de changer de formule pour mieux mettre en valeur ses potentialités de formation. Ainsi, sans toucher le moins du monde au lien conceptuel qui unit les deux événements, il a d'abord été décidé de convoquer le Forum à des dates différentes de celles de la Journée Mondiale de la Jeunesse. Ceci pour lui donner un espace mieux défini, une plus grande visibilité et plus d'importance. En outre, en considération de la grande différenciation qui caractérise le monde des jeunes, il a été établi de centrer le Forum, d'une fois à l'autre, sur des thèmes spécifiques et correspondant davantage à des catégories déterminées de jeunes. Le huitième Forum des Jeunes marque donc une étape nouvelle dans le développement de cette initiative au service des jeunes et nous sommes certains, qu'ainsi rénové, il se révélera un instrument d'évangélisation encore plus efficace.

3. Au cours de ce Forum, nous placerons l'université au centre de notre réflexion : une institution d'une grande importance pour la vie de l'homme et pour la vie de la société. Car université veut dire culture, et la culture est l'élément indispensable d'une vie pleinement humaine. Jean-Paul II

affirme avec force que «l'homme vit d'une vie vraiment humaine grâce à la culture. La vie humaine est culture en ce sens que l'homme se distingue et se différencie à travers elle de tout ce qui existe par ailleurs dans le monde visible. L'homme ne peut pas se passer de la culture [...]. La culture est ce par quoi l'homme en tant qu'homme devient davantage homme : “est” davantage, accède davantage à l’“être”». ¹ Et les universités sont de véritables «générateurs» de culture, sous ses diverses expressions, lieux de fort rayonnement de la culture. C'est à cela que l'on doit leur fonction irremplaçable.

Notre époque connaît cependant, pour ce qui est de la culture, une crise grave et diffuse. Beaucoup parlent d'une humanité à la croisée des chemins et les analyses cinglantes ne manquent pas. J'en résume une qui me semble aller au cœur du problème : «[L'humanité d'aujourd'hui] navigue dans le “pluralisme sans frontières”, exposée à tous les vents, disposée à se vendre à celui qui offre le moins. “Jamais la diversité n'a été une faute si épouvantable qu'en cette période de tolérance” (Pasolini). De la fascination du “futur lumineux” à l'attrait du vide [...]. Après le cheval rouge de la révolution [marxiste-communiste], suivi du cheval noir de la répression, le cheval gris du nihilisme triomphera. Telle est la quadrature du cercle. La révolution violente a porté ses fruits. L'exaltation du mensonge a révélé son vrai visage. L'utopie s'est réalisée, comme toute idéologie, dans son contraire. Mais le train a fini sa course sur d'autres rails : l'illumineisme s'est éteint et le rationalisme a perdu la raison. Voyageant dans des directions contraires, ils sont arrivés à la même gare : le nihilisme». ² Voilà le portrait d'une culture vidée de valeurs, sécularisée, qui enferme hermétiquement l'homme dans l'immanence et le suffoque. Gabriel Marcel disait que sans le mystère la vie devient irrespirable. Nous en faisons aujourd'hui l'expérience de mille façons. Voilà où s'enracine la crise de l'homme post-moderne. Heureusement, ce

¹ JEAN-PAUL II, *Allocution à l'UNESCO*, «La Documentation Catholique», (12) 1980.

² *Editorial*, «La Nuova Europa» 1 (2004), p. 2.

tableau d'ombres est mitigé par de nombreux signes qui laissent entrevoir une renaissance des valeurs spirituelles dans la culture contemporaine. Ceci doit nous aider, nous les chrétiens, à ne pas nous laisser tenter par le pessimisme et à être plus que jamais porteurs d'espérance.

4. La crise de la culture se répercute nécessairement et fortement sur l'université, qui vit actuellement une période de transformations profondes et est à la recherche d'une « nouvelle identité » : processus délicat et complexe qu'on espère voir déboucher sur une croissance. Nous parlerons beaucoup de la crise de l'université durant notre Forum. Beaucoup estiment que « la crise de l'université n'est pas d'abord une crise d'organisation ou institutionnelle, mais spirituelle et culturelle. En d'autres termes, c'est l'université comme institution éducative et culturelle qui est en crise, l'université comme lieu de production du savoir théorique et pratique ».³ Cette donnée de fait a des conséquences concrètes, bien connues des professeurs et des étudiants. L'une d'elles, en particulier, suscite des préoccupations. A l'université, on ne parle plus de l'homme, on ne se pose plus la question sur l'homme, il n'y a plus de place pour s'interroger de façon critique sur son identité de personne. Une accélération sans précédent du progrès scientifique, la multiplication des spécialisations, la fragmentation du savoir qui en découle et la partialité contradictoire des réponses offertes par la science moderne engendrent un égarement existentiel et culturel parmi les jeunes ; et pas seulement parmi les jeunes. La pensée faible, qui fait tache d'huile en proclamant les dogmes du doute, du scepticisme et du relativisme radicaux, produit des personnalités molles, des hommes et des femmes qui renoncent à se mettre à la recherche de la vérité. Le fossé s'élargit entre éthique et recherche scientifique et le risque s'accroît de voir la science, alliée de l'homme, se transformer en une menace pour l'humanité tout entière. A l'ère de la mon-

³ E. CORECCO, *La Chiesa e le sue università*, « Il Nuovo Areopago » 4 (1988), pp. 27-28 (notre traduction).

dialisation, les lois du marché s'appliquent aussi à l'université et, surtout, n'épargnent pas la recherche scientifique dont ils deviennent un facteur souvent déterminant. Or, celle-ci, en produisant le savoir, est toujours plus conditionnée par les requêtes du marché, avec tous les résultats que cela entraîne. Et tout d'abord la mutation de l'homme de sujet responsable en objet négligeable de manipulation en tout genre.

Les symptômes de la grave crise dans laquelle se débat l'université sont évidents. Mais comment en sortir ? A partir du moment où nous ne sommes pas venus ici simplement pour récriminer, c'est une question que nous devons nous poser. Une opinion diffuse veut que, s'il existe une solution, elle consiste à redécouvrir la dimension sapientielle de la connaissance et de la science. Le Concile Vatican II affirme : « Plus que toute autre, notre époque a besoin d'une telle sagesse, pour humaniser ses propres découvertes, quelles qu'elles soient. L'avenir du monde serait en péril si elle ne savait pas se donner des sages ».⁴ Il y a donc besoin de beaucoup d'hommes et de femmes, de beaucoup de jeunes qui aient le courage de s'interroger sur la vérité (notamment sur la vérité dernière et absolue !) et sur le sens (notamment sur le sens ultime et définitif !). Il faut redécouvrir la vocation originelle de l'université, en tant que « diaconie de la vérité » et « diaconie de la sagesse ».

5. Après avoir approfondi la situation de l'université de nos jours, que je viens de tracer à grands traits, le Forum procédera à une analyse de la condition des jeunes dans le monde universitaire. Comment se situent les jeunes des différents pays et continents dans un monde si complexe ? Que signifie pour eux le temps des études ? Quel sens donnent-ils, surtout comme chrétiens, à cette importante période de leur vie ?

Le point de départ de cet examen doit être le principe selon lequel les étudiants ne peuvent ni se considérer, ni être considérés, comme de

⁴ CONCILE ŒCUMÉNIQUE VATICAN II, Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de notre temps *Gaudium et spes*, n. 15.

simples « consommateurs » de connaissances. Ils sont au contraire partie prenante, des artisans créatifs, de leur processus de formation. Le visage de l'université d'aujourd'hui et de demain dépend en grande partie d'eux-mêmes. Ce n'est pas un hasard si l'un des objectifs du Forum est précisément de réveiller en vous, jeunes étudiants, ce sens de la responsabilité, en vous incitant à opposer une présence et un engagement effectifs à la tentation de se réfugier confortablement dans la vie privée.

Le temps des études universitaires, moment très important de la vie, devrait coïncider avec la croissance et la maturation humaine et chrétienne de la personne. Car savoir plus ne veut pas dire « être » plus. Il y a plusieurs années, parlant à ce propos aux universitaires de Rome, le Pape disait : « A la formation scientifique [...] il faut ajouter une profonde formation morale et chrétienne, qui soit intimement vécue et qui réalise une synthèse toujours plus harmonieuse entre foi et raison, entre foi et culture, entre foi et vie. Unir ensemble la recherche scientifique rigoureuse et le témoignage d'une vie chrétienne authentique : voilà l'engagement enthousiasmant de tout étudiant ».⁵

La condition fondamentale de ce processus éducatif, et de tout processus éducatif, est la vision intégrale de la personne. Une vision qui n'a rien à voir avec les images déformantes et réductrices de l'homme que fabriquent les idéologies de tout temps et de toutes tendances. Une vision qui est spécifique au christianisme, à notre foi, et selon laquelle le mystère de l'homme, sa vocation et son destin ne se révèlent pleinement que dans le Christ. Il y a vingt-cinq ans, dans son encyclique *Redemptor hominis*, le Pape écrivait : « L'homme qui veut se comprendre lui-même jusqu'au fond ne doit pas se contenter pour son être propre de critères et de mesures qui seraient immédiats, partiels, souvent superficiels et même seulement apparents ; mais il doit, avec ses inquiétudes, ses incertitudes et même avec sa faiblesse et son péché, avec sa vie et sa mort, s'approcher

⁵ JEAN-PAUL II, *Aux universitaires romains*, « Insegnamenti di Giovanni Paolo II » II (1979), p. 807.

du Christ. Il doit, pour ainsi dire, entrer dans le Christ avec tout son être, il doit "s'approprier" et assimiler toute la réalité de l'Incarnation et de la Rédemption pour se retrouver soi-même». ⁶

Un autre objectif prioritaire dans la vie des étudiants chrétiens doit être le rétablissement de l'harmonie entre la foi et la raison. Foi et raison ne sont pas ennemies, mais deux grandes alliées qui poursuivent le même objectif, comme l'explique pas à pas Jean-Paul II dans *Fides et ratio*, un vade-mecum vraiment très précieux en ce sens. Un vieil adage dit : *fides quaerens intellectum et intellectus quaerens fidem* (la foi cherche la raison et la raison cherche la foi). Le cardinal Joseph Ratzinger écrit que «la foi parle à notre raison car elle donne voix à la vérité. De ce point de vue, une foi sans raison n'est pas une authentique foi chrétienne». ⁷ Qu'il est important de nos jours de retrouver la notion de la rationalité de la foi ! Comme notre monde a besoin de l'audace de la foi, comme il a besoin de l'audace d'une raison ouverte au mystère !

Le processus éducatif et auto-éducatif à l'intérieur de l'université est un des enjeux les plus élevés pour les étudiants et les professeurs. Le phénomène de la dépersonnalisation, typique de nos sociétés de masse, qui engendre l'anonymat, la solitude, des frustrations profondes, concerne de près toutes les universités au sein desquelles il est urgent de remettre en valeur le rapport maître-disciple, cette relation humaine particulière qui a toujours signifié communion de vie et chemin privilégié pour la communication des valeurs ; un passage indispensable dans le processus éducatif.

6. Le dernier thème que notre Forum étudiera est aussi le plus important. Il s'agit de la présence chrétienne dans le monde universitaire : être des chrétiens, c'est-à-dire des témoins du Christ, dans ce grand aréopage de notre époque. Il y a deux mille ans, saint Paul en a fait le premier l'expérience, sur l'aréopage d'Athènes (cf. *Ac* 17, 22-34) et il peut encore

⁶ JEAN-PAUL II, Lettre encyclique *Redemptor hominis*, n. 10.

⁷ J. RATZINGER, *Dio e il mondo*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2001, p. 40 (notre traduction).

beaucoup nous enseigner aujourd'hui. L'Église a toujours accordé une grande attention aux universités, berceaux de culture par excellence ; et l'évangélisation de la culture est une de ses grandes priorités pastorales. Comme le rapport entre foi et raison, le rapport entre foi et culture n'est pas un rapport facile, d'autant moins en ces temps de changements culturels rapides et radicaux. Ici aussi il faut retrouver l'harmonie, rétablir une alliance, en surmontant les préjugés, les oppositions et même les hostilités qui, hélas, continuent à s'insinuer dans de nombreux milieux universitaires.

Jean-Paul II a parlé du rapport foi-culture en des termes qui méritent une réflexion attentive et constante de notre part à tous, spécialement ces jours-ci. En la lointaine année 1982, il disait notamment : « S'il est vrai que la foi ne s'identifie à aucune culture et est indépendante par rapport à toutes les cultures, il n'en est pas moins vrai que, précisément pour cela, la foi est appelée à inspirer et à imprégner toute culture. C'est tout l'homme, dans le concret de son existence quotidienne, qui est sauvé dans le Christ et, par conséquent, c'est tout l'homme qui doit se réaliser dans le Christ. Une foi qui ne devient pas culture est une foi qui n'est pas pleinement accueillie, pas entièrement pensée, pas fidèlement vécue ». ⁸ Des paroles qui recèlent un programme précis, extrêmement exigeant, pour chaque professeur et pour chaque étudiant.

Le Christ a besoin de témoins courageux dans les universités du monde entier. Nous devons faire nôtres les paroles de Paul : « Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ! » (1 Co 9, 16). Ce n'est pas une tâche facile. La culture dominante, imprégnée de préjugés par rapport à la foi, au christianisme et à l'Église, exerce de fortes pressions sur les croyants pour les amener à enfermer leur foi dans la sphère strictement privée, à la rendre « invisible ». Grâce à Dieu, ce courage ne vous manque pas ! C'est le courage d'être disciples du Christ et de ne pas en avoir hon-

⁸ JEAN-PAUL II, *Au Congrès du Mouvement ecclésial d'engagement culturel*, « La Traccia » (1982), p. 55.

te. Car nous, les chrétiens, nous avons un trésor immense à partager avec les autres. Il faut alors se libérer du faux complexe d'infériorité, totalement injustifié, que nous portons souvent avec nous. Certes, résister à la pression des courants de pensée et des tendances culturelles à la mode et aller à contre-courant tout seul n'est pas facile. Nous risquons de nous décourager, de nous perdre. Voilà pourquoi dans les universités d'aujourd'hui les aumôneries sont plus importantes que jamais, de même que les communautés, les groupes chrétiens, les guides spirituels et les relations qui procurent force et orientation. Voilà pourquoi il faut une pastorale universitaire de qualité, dynamique, créative, où vous, jeunes universitaires, vous avez et vous devez avoir un rôle de premier plan. Voilà un autre message fort qui ressortira du Forum.

«J'estime vraiment que nous avons besoin d'une sorte de révolution de la foi dans un sens multiple. Avant tout, nous en avons besoin pour retrouver le courage d'aller à l'encontre des opinions communes [...]. Voilà pourquoi nous devrions avoir le courage de nous mettre en chemin, même contre ce qui est considéré comme la "normalité" pour l'homme de la fin du XX^{ème} siècle, et de redécouvrir la foi dans sa simplicité».⁹ Faisant miennes ces paroles du cardinal Ratzinger, je vous souhaite à tous, très chers amis, que ce huitième Forum International des Jeunes soit l'étincelle qui déclenche cette révolution dans votre vie et dans la vie de beaucoup d'autres jeunes que vous rencontrerez sur votre route.

⁹ J. RATZINGER, *Il sale della terra*, San Paolo, Cinisello Balsamo, pp. 40-41 (notre traduction).

3. L'université d'aujourd'hui : temps de grandes transformations

Prof. RENÉ RÉMOND

*Président de la Fondation Nationale
des Sciences Politiques, France*

Chers amis, si vous me permettez de vous appeler ainsi malgré la différence de générations, car je suis certainement l'un des plus âgés de cette assemblée, peut-être même le plus âgé (vous avez l'âge de mes petits enfants, je pourrais être votre grand-père). Mais, deux choses au moins nous rapprochent : nous partageons d'abord la même foi et par ailleurs le même intérêt pour l'université à laquelle nous appartenons. Je suis très heureux de me trouver ici, car c'est toujours une joie pour un enseignant de retrouver des étudiants ; c'est même une joie particulière quand on les retrouve en dehors de la relation ordinaire et banale entre enseignants et enseignés, pour partager préoccupations, curiosités et réflexions.

Je suis honoré d'être le premier à intervenir. Si je me demande ce qui me qualifie pour m'adresser à vous ce matin, je vois la réponse dans trois expériences différentes successives. La première, la plus ancienne, est probablement celle qui me rapproche le plus de vous tous, malgré l'écart de générations : j'ai été jadis, en des temps assez anciens, responsable d'un mouvement d'Action catholique en milieu étudiant. Dans les années 1940 et suivantes, j'ai été responsable national, pour la France, de la branche universitaire de la Jeunesse Étudiante Chrétienne, avant de devenir le principal responsable de ce mouvement. De plus, j'ai été co-fondateur en 1947, avec la JEC canadienne, de la JEC internationale. C'est à ce moment-là que je me suis formé une réflexion et des convictions, dont je pense ne pas avoir dévié depuis, sur la responsabilité des étu-

dians, les devoirs des jeunes étudiants chrétiens à l'égard du milieu universitaire.

Vingt ans plus tard (j'avais changé de camp dans l'intervalle !), les circonstances ont fait que je me suis retrouvé Président d'une université dont on a beaucoup parlé alors, celle de Nanterre. J'ai donc contribué à reconstruire en France un enseignement supérieur un peu sur les principes auxquels j'avais cru et pour lesquels j'avais combattu vingt ans plus tôt comme responsable étudiant. En particulier le principe de la participation d'étudiants, directe ou indirecte par leurs délégués élus, à la gestion des universités et à la prise de décision, à l'exercice de la responsabilité. Ainsi j'ai eu la chance assez rare à l'âge adulte, de pouvoir mettre en œuvre les principes pour lesquels je m'étais battu adolescent et étudiant.

Troisième expérience, qui est toujours en cours : je préside depuis quelques années la Fondation Nationale des Sciences Politiques, une grande institution d'enseignement et de recherche. Voilà ce qui me permet peut-être de porter un regard et d'énoncer des réflexions sur la situation actuelle de l'université ; pour en avoir accompagné l'évolution dans le dernier demi-siècle : je suis un peu le témoin de ces transformations qui constituent l'objet de notre réflexion ce matin.

Je ne parlerai pas beaucoup des transformations qui concernent l'inspiration : ce qu'a dit Mgr Rylko est très important, j'y adhère sans réserves, et vous aurez l'occasion de revenir à tout ce qui touche à la réponse aux questions fondamentales sur le sens de la vie. Je vais m'attacher plutôt aux transformations qui affectent l'institution.

L'université, peut-on en parler au singulier ?

Il en est de privées et de publiques, et parmi les universités d'État, il y a des universités régionales et des universités municipales (qui dépendent de la commune et de la ville). Leurs degrés de responsabilité et d'autonomie sont très différents. Il en est qui ne jouissent de presque aucune autonomie, d'autres sont totalement indépendantes.

Diversité d'ancienneté : beaucoup ont été créées dans les dix ou vingt dernières années ; d'autres qui peuvent se prévaloir de plusieurs siècles

d'existence. Nous sommes en Italie, le pays qui a vu se créer les premières universités, à Bologne, il y a neuf siècles.

Diversité dans leurs références philosophiques : il en est qui s'identifient par référence à une conviction, une idéologie, une philosophie, à une foi. Il y a des universités humanistes et libérales ; il en est de confessionnelles ; il en est qui n'ont pas de couleur idéologique.

Différence aussi dans leurs objectifs : certaines ne se proposent que de préparer à l'exercice d'un métier et sont des écoles professionnelles. Il en est d'autres, au contraire, dont les missions sont plus variées et qui considèrent qu'elles ont une responsabilité à l'égard de la connaissance, du savoir et de l'intelligence.

Néanmoins, elles ont toutes trois choses en commun.

La première, c'est leur mission qui est de transmettre. Elles transmettent des connaissances, des notions, un savoir, un patrimoine culturel, des techniques, un savoir-faire. Elles sont donc toutes dépositaires d'un acquis qu'elles ont pour raison d'être de transmettre à une autre génération.

La seconde mission, elles assurent la continuité à travers la durée.

En troisième lieu, elles participent à la formation des individus, on y reviendra. Car c'est une mission capitale qui risque quelquefois aujourd'hui d'être sacrifiée à des objectifs plus immédiats.

Par ailleurs, elles connaissent toutes aujourd'hui les mêmes problèmes, étant confrontées aux mêmes exigences qui sont le résultat de ces transformations. Il s'agit donc de décrire cette situation, de prendre la mesure de ces transformations, de désigner les problèmes qu'elles posent, de les soumettre à votre attention, car c'est de la résolution heureuse ou malheureuse de ces problèmes, que dépend en partie l'avenir, non pas seulement des universités, mais de la société. Car il y a un lien entre la société et l'université. Pour une part, l'université reflète l'état de la société et ses demandes ; pour une part, elle peut contribuer aussi à son évolution : elle est un modèle.

Examinons donc l'évolution de l'université, sans perdre de vue que

c'est une institution très ancienne. J'évoquais à l'instant les plus anciennes, une institution qui a presque un millénaire ! Il n'est pas inutile de rappeler au début d'un Forum des jeunes consacré à réfléchir sur la relation entre la foi et l'université, que celle-ci est une invention de l'Église. L'université est une création de l'Église au début du deuxième millénaire, pour permettre la formation des clercs. Aujourd'hui les liens se sont distendus avec l'Église. L'institution universitaire s'est émancipée, elle a pris son indépendance, mais on ne peut pas oublier qu'elle a d'abord été de statut pontifical et que c'est ce statut qui assurait l'indépendance de l'université par rapport aux souverains, aux princes, ou à la féodalité. C'est le fait pour les universités de Bologne, d'Oxford ou la Sorbonne, d'être de statut pontifical, qui garantissait leur autonomie. Je serai amené à redire l'importance de cette autonomie. Vous devez contribuer, avec d'autres à en être les gardiens et les défenseurs contre les prétentions du pouvoir, de l'argent. Je crois que c'est un point important.

Il est vrai que les universités vivent depuis une, deux ou trois décennies, une mutation d'une très grande ampleur, tout comme la société : il y a interdépendance entre les deux.

Le premier changement est de l'ordre des quantités, du nombre. Les universités se sont multipliées, elles ont proliféré et aujourd'hui il faut les compter par milliers. Il s'en est créées dans les vingt dernières années sans doute plus que dans les huit ou neuf cents années précédentes. Dans les pays qui n'en avaient point, il en a surgi ; et dans les pays qui en avaient depuis longtemps, elles se sont multipliées, elles se sont créées par centaines. Il y a eu une explosion du phénomène. Il faut les compter par milliers, peut-être par dizaines de milliers. Et parallèlement, – les deux choses étant liées –, elles ont vu leurs effectifs croître aussi. Autrefois la plupart des universités comptaient leurs étudiants par quelques centaines ou en petit nombre de milliers. Aujourd'hui, il n'est pas rare qu'elles en comptent 10 000, 50 000, voire 100 000. Il y a donc une croissance exponentielle. Je crois que personne ne pourrait dire le nombre des étudiants dans le monde, mais il faut les compter par di-

zaines de millions, peut-être par centaines de millions. C'est donc un phénomène d'une très grande ampleur numérique. Aucune institution ne peut vivre une pareille croissance sans en être profondément transformée; cela remet en cause non seulement le fonctionnement ordinaire, mais la définition même des objectifs. Autrefois les universités n'accueillaient qu'en petit nombre, une élite; elles avaient pour objet de former les cadres de la société, de l'administration ou de l'entreprise, en nombre restreint. Et ceux qu'elles accueillaient appartenaient généralement déjà à des catégories cultivées qui, n'avaient guère besoin d'un diplôme pour trouver des débouchés. Aujourd'hui, on a à faire à des universités de masse et c'est précisément le problème de la massification qui transforme fondamentalement la situation des universités. Je ne développe pas ce point, évoquant seulement quelques unes des conséquences :

La pédagogie : on ne peut plus pratiquer les mêmes méthodes que lorsqu'on s'adressait à des auditoires restreints composés d'étudiants qui arrivaient avec un bagage culturel. Devant accueillir des auditoires pléthoriques, il faut évidemment mettre en œuvre des méthodes différentes. Cela a des conséquences sur la vie étudiante, pour la sociabilité, et ceci vous concerne directement : autrefois les étudiants se connaissaient entre eux, ils étaient peu nombreux, ils établissaient des relations; le temps des études était le temps de l'amitié, de la sociabilité. Aujourd'hui, beaucoup de jeunes, collégiens ou lycéens, sont perdus dans un univers anonyme, impersonnel. J'en vois qui en une année, n'ont pas réussi à établir une seule relation d'amitié. Ils sont perdus et souffrent d'un malaise qui est celui des grands ensembles. Il y a ainsi un problème de sociabilité qui rend d'ailleurs cette population fragile et je crois que les mouvements, en particulier chrétiens, ont une responsabilité; ils doivent contribuer à créer un climat, développer des relations fraternelles, accueillir. Il y a là un impératif et une urgence, je les mentionne pour mémoire.

Mais pourquoi cette explosion ? Elle est la résultante de facteurs tout à fait différents. Il y a d'une part, une aspiration, une exigence qui est conforme à la démocratie : le droit aux études supérieures est aujourd'hui

revendiqué comme un droit découlant du principe d'égalité. Tous y ont droit, d'autant que c'est la condition pour une promotion sociale. Il y a donc une demande insistante, à laquelle la société doit répondre, et qui interroge le pouvoir politique. Il y a d'autre part une nécessité due au progrès de la connaissance, aux exigences croissantes de qualification, – que ce soit dans l'administration publique ou dans l'entreprise –, car ceux qui n'atteignent pas le niveau de formation supérieure se verront confinés, enfermés dans des tâches subalternes ou risquent de ne pas trouver d'emploi. Le chômage les guette. Il y a ainsi à la fois une exigence, une aspiration et un impératif.

Ceci pose au moins trois problèmes. Il y a d'abord celui de la gestion du nombre, de l'accueil des flux. Ces aspirants à faire des études supérieures ne sont pas tous préparés, pas tous également doués. Il n'est pas certain qu'ils réussiront tous à acquérir un diplôme et que ce diplôme leur donnera accès à un emploi. Les débouchés ne correspondront pas forcément au nombre de ceux qui auront fait des études. Il y a donc un problème qui se pose pour la première fois à cette échelle, à la fois pour les responsables universitaires et pour les responsables politiques, d'une adaptation, d'une adéquation entre la demande et l'offre. Comment la gérer ? C'est le problème de la sélection : faut-il accueillir tout le monde, au risque de conduire nombre d'étudiants à l'échec ? Sur quels critères les admettre, compte tenu qu'on ne peut pas prévoir ce que seront les besoins de l'économie, les capacités d'accueil ou d'adaptation, dans trente ou quarante ans ? D'autre part, nous devons bien confesser que nous n'avons pas de critères sûrs pour discerner les capacités et les aptitudes des jeunes étudiants. Il y a là un problème douloureux auquel on est confronté, avec ses difficultés. C'est le premier problème, dont la réponse n'est ni dans l'admission de tous, ni dans une sélection trop drastique ; il faut donc y réfléchir, et vous avez, vous aussi, votre mot à dire sur la réponse à donner.

Le deuxième problème est celui de la définition même des finalités de l'université. L'université pour quoi faire ? A quoi sert-elle ? On avait

moins besoin de se poser la question autrefois, lorsque les demandeurs étaient peu nombreux; mais aujourd'hui, on ne peut pas l'éluider. L'université a plusieurs missions: assurer la transmission du savoir; aussi enrichir la dimension de la recherche, la formation de la personnalité, et encore à préparer à un métier.

Autrefois, l'université ne se posait guère le problème de la préparation professionnelle, parce que ceux qui avaient un diplôme trouvaient toujours une place dans la société. Ce n'est plus aussi vrai aujourd'hui. Les universités seraient coupables si elles ne se préoccupaient pas du devenir professionnel des étudiants. Elles ne peuvent plus s'en désintéresser. Elles doivent raisonner en termes de professionnalisation: introduire dans les études une dose de professionnalisation. C'est une responsabilité. Comment concilier cette responsabilité avec la transmission d'un savoir désintéressé et gratuit? Nous touchons là à un autre problème: la société – les employeurs comme les politiques – a de plus en plus tendance à privilégier la finalité professionnelle et à demander à l'université de fournir des cadres, de la main d'œuvre, au détriment des autres finalités. L'exigence de rentabilité s'explique, car cela coûte de plus en plus cher. Les contribuables qui contribuent précisément par l'impôt sont en droit de demander à l'université de justifier les sommes qu'on lui attribue: si l'université forme des chômeurs, les sommes qu'on lui accorde sont mal employées. Dans cette réflexion, ajoutons aussi que beaucoup d'étudiants eux-mêmes ont aujourd'hui des préoccupations utilitaires (elles sont légitimes), des exigences immédiates. Autrefois, beaucoup venaient là pour se cultiver, pour compléter leur formation et ils n'exigeaient pas de l'université qu'elle leur donne un passeport pour la société. Aujourd'hui, le plus grand nombre d'étudiants n'y vient que pour obtenir un diplôme dont ils attendent qu'il leur donne un métier. Les étudiants eux-mêmes exercent une pression qui risque quelquefois d'être au détriment des finalités désintéressées de la transmission d'un savoir qui soit gratuit. Il y a là un sujet de réflexion, un problème, que ne peuvent éluder aucune université, ni aucune société.

Le troisième problème, que je viens d'évoquer, est celui des moyens à mettre en œuvre. Il est double. Il se pose d'abord pour les étudiants eux-mêmes : le coût des études, et nous retrouvons là, sur un point précis, l'exigence démocratique. Si l'accès à l'enseignement supérieur est bien un droit, il ne faut pas que des individus puissent en être privés pour d'autres raisons que leur incapacité d'en profiter. Il ne faut pas que l'argent soit le principe de sélection. Il faut prendre en charge le problème de la justice sociale, des avances, des bourses, d'une solidarité à mettre en œuvre entre les étudiants et la société.

En second lieu, il convient de donner aux universités les moyens qui leur permettent de se développer, puisqu'elles voient croître le nombre des demandeurs et que l'enseignement est de plus en plus onéreux. Autrefois, l'université médiévale n'avait pas besoin de grands moyens ; on raconte que l'enseignement était oral, que les étudiants, assis sur des bottes de paille, prenaient des notes et écoutaient la transmission orale. Aujourd'hui, la mise en œuvre, ne serait-ce que de l'informatique, des laboratoires de langues, des laboratoires scientifiques, exige des investissements extrêmement onéreux. Et la plupart des universités se voient refuser une partie des moyens. Dans la plupart des pays, les universités sont atteintes par une paupérisation qui affecte la qualité de l'enseignement, qui par conséquent, rejaillit sur le diplôme et compromet l'avenir individuel. Il y a donc là un problème de société qui doit être posé à la société tout entière, et qui est la conséquence, et de la transformation, de l'accroissement de la demande et aussi de besoins nouveaux.

Un autre changement qui, lui aussi, pose beaucoup de questions, est l'ouverture sur la société et sur le monde. C'est un des aspects de la mondialisation : les universités retrouvent ainsi ce qui était autrefois une de leurs caractéristiques, c'est-à-dire être des lieux de rencontre et d'échanges. Les étudiants allaient d'un pays à un autre et toutes les universités accueillaient très largement des étudiants de nations différentes. Par la suite, elles se sont nationalisées et elles ont joué un rôle dans la constitution des identités nationales. C'est d'ailleurs un problème qui se

pose plus particulièrement dans les pays les plus jeunes, ceux qui ont récemment accédé à l'indépendance et sont encore en recherche de leur identité. Les universités ont une responsabilité : elles doivent contribuer à la constitution de cette identité. C'est dire combien il est souhaitable qu'elles gardent leurs élites, et qu'elles les forment sur place, qu'elles les conservent ; ce qui n'exclut pas qu'elles s'ouvrent aussi au reste du monde. Dans les pays qui ont une longue histoire, dont l'identité n'est pas en cause, le problème n'est pas le même. Les unes et les autres ont à régler le problème de l'équilibre entre l'attachement à la singularité d'une culture et l'ouverture sur le monde. On évoquait tout à l'heure à juste titre l'attention que Jean-Paul II accorde à la culture, le lien qu'il établit entre l'identité nationale et la culture. Les universités ont une responsabilité à condition de ne pas cultiver le particularisme, le chauvinisme, le repli sur soi. Il faut donc trouver le point d'équilibre entre l'attachement à l'identité particulière et l'ouverture sur le monde. La mondialisation touche les universités, elle est en marche ; elles sont en concurrence, cela aussi est nouveau. Autrefois, elles vivaient dans le cadre relativement fermé d'une unité nationale ; aujourd'hui elles sont en concurrence, et c'est souhaitable. De nouveau les étudiants circulent, les enseignants aussi, elles sont en compétition. Mais il ne faudrait pas que cette compétition se fasse à l'avantage exclusif des meilleures d'entre elles et au détriment des autres, entraînant l'hémorragie des plus pauvres. Il ne faudrait pas non plus qu'elle se fasse au bénéfice d'une seule culture, ce qui entraînerait l'appauvrissement, l'uniformisation du monde. Le grand débat de la mondialisation se pose aujourd'hui aussi pour les universités. Il faut permettre aux nations les moins riches de préserver leur identité, de garder pour elles leurs cadres et leurs élites, sans fermeture sur elles-mêmes. Par ailleurs, la compétition va forcément se faire sur le critère de la qualité et de l'excellence. C'est dire que nous devons être attachés à préserver l'excellence ou à la développer ; et que les étudiants ne doivent pas être moins exigeants sur ce point que les enseignants. Car la seule chose que les universités peuvent leur donner, c'est leurs diplômes ; elles n'ont rien

d'autre à donner. Si elles laissent se dévaluer le diplôme, elles appauvrissent les étudiants ; en préservant la qualité d'un diplôme contre la démagogie qui pousse souvent à abaisser les exigences, à diminuer les critères, c'est donc le bien des étudiants que l'on préserve.

Je terminerai en revenant à mon point de départ : mes convictions n'ont pas varié depuis un demi siècle, elles se sont plutôt confirmées, confrontées à l'expérience. Quel peut être aujourd'hui dans l'université le rôle d'un jeune étudiant chrétien et des mouvements chrétiens ?

Il importe d'abord de se comporter dans l'université comme un membre actif, à part entière, Jean-Paul II nous y invitait à l'instant même, en citoyen responsable ; c'est à l'université qu'on fait l'apprentissage de la citoyenneté générale. Si on ne le fait pas là, il y a peu de chance qu'on soit ensuite, comme adulte, un citoyen à part entière. Cela signifie qu'on ne se comporte pas seulement en consommateur, en utilisateur, ni non plus en revendicateur. Je crois que le modèle du syndicat qui défend les intérêts catégoriels ne convient pas bien à l'université ; car il n'y a pas de rapport de forces ou de lutte de classe entre enseignants et enseignés. Il ne faut pas transposer le schéma. Se comporter en membre actif, cela veut dire qu'on s'intéresse à la vie de l'université, qu'on y participe, si l'occasion vous est donnée. Là où les étudiants ont la possibilité d'élire des délégués qui participent, il faut en user. Je déplore que le taux de participation soit extraordinairement faible. Cela signifie qu'on s'intéresse aux problèmes, qu'on participe aux groupes de réflexion, pas seulement pour défendre les intérêts immédiats, les droits d'inscription mais les programmes, les statuts. En deuxième lieu, qu'on soit le gardien vigilant de l'excellence, en veillant sur le niveau des diplômes. En troisième lieu, qu'on s'attache à respecter les finalités propres de l'université, finalités au pluriel : assurément la préparation professionnelle, la préparation à la vie adulte, mais aussi la transmission du savoir et la formation de la personnalité. C'est à l'université que s'achève la formation de la personnalité. Cela signifie en dernier lieu, qu'on défende l'intelligence. Je n'insiste pas sur ce point, car cela a été dit en termes excellents par Mgr Ryłko, et re-

dit dans le Message que le Saint-Père vous a adressé. Aujourd'hui, Dieu merci, il n'y a plus incompatibilité entre la foi et la raison : nous ne nous situons plus dans une problématique qui opposait l'une et l'autre ; c'est le même combat pour la foi et pour l'intelligence. Les chrétiens doivent être au premier rang de ceux qui défendent l'exercice de la raison ; le plus beau cadeau que Dieu nous a fait, c'est la raison. Il faut exercer notre intelligence, y compris même pour la foi, contre les idéologies, contre l'irrationnel. Je crois qu'il y a un devoir de défense de la culture, de respect de l'intelligence.

Je n'ai rien dit de tout ce qui concerne le sens de l'existence et de la vie, mais cela viendra dans les jours qui viennent. Je voudrais enfin vous dire, comme universitaire, comme enseignant, comme porte-parole des enseignants, que l'université a besoin de vous et que vous avez des devoirs et des responsabilités à l'égard de l'université. Merci.

4. L'université d'aujourd'hui :

Interventions de jeunes de diverses régions du monde

DAVID MPANGILE, *Tanzanie*

Les pays africains doivent généralement affronter des situations plus ou moins semblables dans différents secteurs, y compris celui de l'instruction. Par conséquent, ce que je vais dire correspond à la réalité de la Tanzanie, mais aussi à celle de beaucoup d'autres pays africains.

LES DÉVELOPPEMENTS RÉCENTS

Nous avons assisté à l'augmentation du nombre des universités, qui est allée de pair avec l'expansion et l'augmentation des offres de formation. Toutefois, cette augmentation n'a pas suffi à satisfaire les requêtes et les attentes, étant donné que ceux qui ont le privilège d'être inscrits sont encore peu nombreux.

Il existe un autre problème lié à cette augmentation. Dans beaucoup d'universités, le corps enseignant est insuffisant car la capacité d'enseignement n'est pas tenue en particulière considération. Certains lecteurs vont enseigner dans d'autres pays, surtout en Amérique et en Europe. Ceux qui restent dans leur pays ne sont pas satisfaits des salaires universitaires. Les lecteurs du Kenya et de la Zambie sont entrés en grève pour obtenir une augmentation de salaire. Dans d'autres pays, le corps enseignant ne cesse de se plaindre ou décide de s'engager dans de nombreuses autres activités pour obtenir d'autres sources de revenus, ce qui, dans une certaine mesure, se répercute sur l'efficacité de leur enseignement.

On a assisté à une augmentation du nombre d'étudiants concernés par des programmes d'échanges. Ceci permet aux étudiants d'une nation

d'étudier dans d'autres pays africains et donc, d'une certaine manière, de promouvoir l'unité du continent africain.

En ce qui concerne la communauté africaine, un autre développement récent et important est l'implication du secteur privé dans les instituts d'études supérieures.

CARACTÉRISTIQUES

Récemment, la majorité des universités africaines s'est politisée et, par conséquent, de nombreux gouvernements considèrent les universités comme des lieux de sédition. Cette tendance a souvent entraîné le chaos dans les universités africaines, où les cas de heurts entre étudiants et forces de l'ordre ne sont pas rares, provoquant des blessures graves chez les étudiants, tant sur le plan physique que psychologique.

Toutefois, les universités reflètent encore cet esprit communautaire qui, pendant des années, a prévalu dans la société africaine. Les étudiants ont de bons rapports interpersonnels et s'aident mutuellement dans la vie de tous les jours.

Dans les universités africaines, la peur des examens est encore forte et les étudiants ne sont pas sûrs de réussir à compléter leurs études, vu le nombre d'étudiants qui fréquentent les cours de façon discontinue ou qui se trouvent hors cours. Ceci contraint les étudiants à se concentrer énormément sur la préparation des examens et les empêche de participer à d'autres activités, sociales, culturelles ou, surtout, religieuses.

Dans la majeure partie des cas, la principale priorité n'est pas la formation intégrale des étudiants : la qualité de l'instruction se mesure plutôt sur la base des notes obtenues. Il n'y a pas de place pour la croissance des talents qui n'est pas considérée comme une partie importante de l'éducation. Il ne faut pas s'étonner si tant de talents qui se sont développés précédemment commencent à stagner après l'entrée à l'université. On peut comparer l'université à un terrain où les gens enterrent leurs talents, comme le fit le serviteur mentionné dans l'Évangile.

En Afrique, l'utilité sociale a été la motivation principale de la naissance des universités. Le but était de créer une élite capable d'aider la communauté. Avec le temps, ce noble objectif a un peu dévié : notre défi aujourd'hui, à tous, consiste à le reprendre et à aller jusqu'au bout afin d'améliorer notre société, à la louange et à la gloire du Dieu tout-puissant. Amen.

* * *

JOSÉ DE JESÚS VALDIVIESO, *Mexique*

Salut ! Je m'appelle Pepe, de l'Université Autonome de San Luis Potosí au Mexique. Je voudrais vous présenter un bref panorama de la vie que nous menons, nous les étudiants, au Mexique et en Amérique latine.

Tout d'abord, durant les années qui précèdent l'université, une fois l'école terminée, nous ressentons un fort besoin d'être conseillés quant à notre vocation, car on ne sait pas vers quoi s'orienter, quoi étudier ou quoi faire. L'examen d'entrée à l'université est pour tous une source de grande joie car, comme chacun le sait, dans les pays du tiers monde – c'est-à-dire dans presque toute l'Amérique latine – les places manquent pour étudier. La tendance est de fréquenter des facultés humanistes, mais celles-ci sont désormais saturées. Presque personne ne veut faire des études d'ingénierie, de même que personne ne veut étudier d'autres matières scientifiques plus difficiles. Toutefois le marché et la mondialisation l'exigent de plus en plus.

Durant les deux premières années d'université, les étudiants sont très désorientés dans leur façon de se comporter avec les autres ; leurs rêves, ainsi que les valeurs construites durant toute une vie s'écroulent. Un bombardement meurtrier s'abat sur les étudiants qui – comme je l'ai dit – sont désorientés. Ce que l'on acquiert, c'est le désir d'être quelqu'un dans la vie, d'être un leader, un homme politique, mais sans le sens éthique ni l'esprit de service envers les autres. Pour beaucoup d'étu-

dants, la vie universitaire se limite à deux ou trois ans, car il y a un grand nombre d'abandons : surtout en ingénierie et en médecine, rares sont ceux qui arrivent à la licence.

Par expérience personnelle, je peux dire que sur les 200 étudiants que nous étions quand j'ai commencé mes études, nous ne sommes que deux ou trois à être allés jusqu'au bout. Il y a même eu des générations où personne n'est allé jusqu'à la licence. Pourquoi ? En raison de problèmes familiaux, du manque d'argent, du manque de soutien, du manque d'intérêt, des problèmes de différentes sortes. Puis l'on arrive à la fin du cycle universitaire conscients qu'après quatre ans d'études on ne sait pas comment les choses évolueront. On ne trouve pas de travail, ni de place pour poursuivre sa carrière. Il existe une très forte concurrence. Il est difficile d'atteindre le niveau le plus élevé. Il y a un grand besoin de travail, de lieux ou d'espaces pour se développer, pour continuer à étudier. Les occasions manquent.

Bon ! En trois minutes je vous ai exposé sommairement les besoins des étudiants. Maintenant je précise quatre points.

Au niveau personnel, les étudiants, durant tout ce temps, souffrent de privations, vivent dans la solitude, dans la concurrence, la tristesse, la désolation. Voilà ce que vivent les étudiants. Voilà pourquoi ils se réfugient dans l'alcool, dans la drogue, dans des fiançailles précaires, dans des relations occasionnelles. Le comportement sexuel est un grand problème parmi les étudiants.

Au niveau familial, les étudiants constituent un espoir pour leur famille. Ils pourraient être le facteur de changement de tout un mode de vie, mais ils ne le sont pas de la façon et au degré espérés.

Au niveau social, l'université continue d'être une sorte de tranchée d'où continue à sortir des responsables, des personnes engagées, des gens qui transforment le monde ; et il en sera toujours ainsi.

Quant au rapport avec Dieu, au Mexique principalement, l'on peut parler d'une laïcité à l'université, qui vient du fait que l'étudiant peut appartenir à n'importe quelle religion. Mais cela a aussi conduit à interdire

la religion ; ainsi personne ne peut la vivre dans le cadre de l'université. Le rapport avec Dieu nous fait sortir de l'éthique, sortir de la morale, nous empêche de promouvoir des valeurs. Voilà le défi ! Telles sont les dimensions avec lesquelles nous devons vivre. Ce sont des problèmes très concrets que vit l'étudiant et qu'il ressent lui-même.

Merci.

* * *

AGNES LIN, *Taiwan*

Messieurs les professeurs, chers collègues et amis,

A mon avis, le problème le plus sérieux actuellement dans les universités de Taiwan vient de ce que les étudiants y sont très nombreux et que leur niveau est très bas.

La République de Chine, connue aussi sous le nom de Chine-Taiwan, est composée d'une île principale et d'autres îles plus petites, pour une superficie totale ne dépassant pas les 40.000 km². Sur ce minuscule territoire, de 1946 à nos jours, le nombre des universités est passé de 4 à 151, tandis que 49,4% des citoyens possèdent une licence.

La divulgation de l'instruction est un fait positif, mais la massification des études supérieures peut contraindre les étudiants qui ne sont pas vraiment intéressés par l'instruction universitaire ou qui n'y sont pas portés, à s'inscrire tout de même à l'université sous la poussée de la société orientale traditionnelle. Ceci parce que la majeure partie d'entre nous considère les études supérieures comme la façon la plus sûre de trouver un bon travail, de gravir l'échelle sociale et de vivre une vie meilleure. En réalité, il n'est pas facile aujourd'hui de trouver du travail, pas même avec une licence. Le nombre croissant des étudiants et l'immaturation de certains d'entre eux risquent d'abaisser leur niveau au point d'en faire des équivalents des lycéens du passé.

Le problème principal pour les étudiants des universités catholiques est qu'ils doivent souvent choisir entre leur vie de foi et leurs intérêts. Par exemple, ils peuvent préférer faire du sport, entrer dans un club ou effectuer un travail à temps partiel plutôt que de participer à des activités ecclésiastiques et prier. En outre, la plupart d'entre eux ne parviennent pas à trouver leur propre vocation chrétienne car, durant la période universitaire, ils ont toujours énormément de choses à faire.

Étant donné que le sujet de mon intervention portait sur les problèmes des étudiants à Taiwan, je vous ai parlé uniquement des aspects négatifs de la vie universitaire. J'espère toutefois ne pas en avoir donné une trop mauvaise impression.

Merci.

* * *

SAM FLORES, *Nouvelle-Zélande*

Tānā koutou katoa – Salut à tous !

Je voudrais commencer par dire que, même si aujourd'hui je dois vous parler des difficultés que rencontrent les étudiants dans les universités de Nouvelle-Zélande et d'Australie, la période universitaire tend à être généralement une phase très divertissante et positive dans la vie d'une personne.

Un des principaux problèmes des étudiants en Australie et en Nouvelle-Zélande est l'argent. Les foyers universitaires ne sont pas économiques en Nouvelle-Zélande, la majorité des cours coûte au moins 4000 dollars par an, souvent plus, sans compter les livres et le matériel scolaire. Durant cette période, beaucoup de jeunes vivent aussi de façon indépendante et ne sont pas aidés par leurs parents, ce qui signifie que pour étudiant ils doivent travailler à temps partiel. Le résultat est que de nombreux étudiants ont moins de temps et d'énergie à consacrer à leurs études.

Une autre difficulté que rencontrent les étudiants est l'incertitude de trouver un travail après la licence. Nous n'avons aucune garantie que l'argent que nous avons dépensé ou emprunté nous procurera un travail ou une carrière. Ceux d'entre nous qui ont eu des prêts pour payer leur foyer, leurs livres et le nécessaire pour vivre doivent rembourser d'importantes sommes d'argent et mettent souvent des années avant de se libérer de leurs dettes. Ce n'est pas juste, car nous ne devrions pas avoir à faire face à des prêts aussi importants à notre âge.

D'autre part, certains diplômes sont très faciles à obtenir. C'est un problème pour ceux qui doivent travailler durement pour obtenir de bonnes notes et arriver au diplôme, car à la fin ils sont au même niveau que d'autres qui, en fait, n'ont pas dû autant peiner. Cela peut être frustrant quand se présente une place pour travailler.

Du point de vue émotif, l'université peut être très stressante, surtout la première année. C'est un grand changement par rapport à l'école supérieure. Il faut faire face à beaucoup de choses tout seul et il n'est pas toujours aisé de trouver une aide valable. Il faut faire savoir aux étudiants qu'il y a des aumôniers et des mentors, des personnes capables d'apporter un soutien, ne serait-ce que pour parler ou pour les assister dans les démarches d'inscription qui, parfois, peuvent être compliquées.

Je crois que la chose la plus difficile à affronter pour les étudiants est la solitude et l'isolement. Quand il y a des centaines de personnes dans un cours, il est difficile de connaître quelqu'un et plus encore... de le retrouver le lendemain ! Nous devrions avoir des communautés prêtes à accueillir les étudiants et à les aider à s'intégrer dans un groupe où ils se trouvent à l'aise.

Pour un catholique, le plus difficile n'est pas de s'affirmer en tant que tel mais plutôt de constater une réaction des autres le plus souvent relativiste ou indifférente. Il n'est pas aisé de faire comprendre aux gens combien la foi est importante, car normalement ils se contentent de dire quelque chose du genre : « C'est ce que tu crois toi ». Chacun a son point

de vue et tout va bien tant qu'on ne cherche pas à l'imposer aux autres. Mais c'est un message contradictoire car les gens ont soif de vérité, surtout les jeunes. Par ailleurs, il est difficile de conserver Dieu comme point de référence quand notre société continue de nous dire que le plus important ce sont les notes que nous obtenons et le nombre de boissons alcoolisées que nous buvons. Il est malaisé aussi de comprendre le projet de Dieu sur nous quand les messages de la société nous poussent à nous occuper uniquement de trouver un bon travail qui nous fasse gagner beaucoup d'argent. Qu'en est-il de la volonté de Dieu dans notre vie, pour notre vie ? Parfois, il n'est pas facile de trouver du temps et un endroit pour s'asseoir et écouter le Seigneur... et, quand nous le faisons, les messages de la société continuent à nous étourdir.

J'espère que le fait de présenter ces réalités ne nous conduira pas à nous embourber dans les problèmes. J'en ai parlé ainsi pour que nous en prenions conscience et pour que nous puissions trouver des solutions pour aider les étudiants à l'avenir.

* * *

TANIOS CHAHWAN, *Liban*

1. *Les Arabes et leur monde*

Suite aux événements du 11 septembre, et dans le but d'une compréhension mutuelle entre Arabes et Américains, le Dr James Zoghbi, Américain d'origine libanaise, constate dans l'introduction de son livre «A quoi pensent les Arabes ? Et qui sont-ils ?»¹ que «les résultats de l'enquête qu'il a menée dans 8 pays arabes montrent sans aucun doute que les Arabes sont des humains, qui ont presque les mêmes intérêts que

¹ Publication de l'Institut international de James Zoghbi, Washington, 2002.

les Américains et à tous les niveaux»; une constatation caricaturale qui résume le drame anthropologique que subissent les Arabes dans leurs pays ainsi que dans les pays étrangers.

Le monde arabe, regroupant les régions du Proche-Orient, de la péninsule arabe ainsi que l'Afrique du Nord, est constitué de 21 pays, tous membres de la ligue arabe. Bien que ces pays aient en commun une langue et, dans un cadre plus large, une religion qui est l'Islam (religion de 90% de la population dite arabe), ainsi qu'un héritage culturel, ils diffèrent fortement au niveau de la géographie, de la démographie, de la prospérité et des richesses, ainsi que de la gouvernance et des systèmes éducationnels.

2. Conflit politique et situation socio-économique

Le monde arabe, qui, depuis 1948, souffre du conflit israélo-arabe et de ses conséquences, traverse actuellement une crise économique aiguë. Selon le rapport de l'O.N.U. sur le développement de 2002, l'ensemble des populations du monde arabe était de 280 millions; et ce nombre atteindrait les 450 millions d'ici à 20 ans. La somme des produits nationaux bruts (P.I.B.) de ces pays est de 531 milliards de dollars, alors que celui de l'Espagne est de 595 milliards pour une population qui n'a pas dépassé les 39 millions d'habitants en 1998. Quant au nombre d'illettrés, il est de l'ordre de 65 millions d'adultes dont le tiers sont des femmes; de plus, 10 millions d'enfants ne vont pas à l'école et le nombre des chômeurs dans ces pays est de 40 millions.

3. L'enseignement supérieur dans le monde arabe

Dans ce contexte à la fois complexe et dramatique, les institutions d'enseignement supérieur représentent l'une des nouvelles formes de développement authentique de la région. En effet, si en 1950 il n'y avait pas plus de 10 universités éparpillées à travers la région, aujourd'hui plus de

200 agents d'enseignement supérieur s'y installent. Quoiqu'il en soit, et malgré le progrès notable à ce niveau, les demandes de réforme des systèmes d'enseignement supérieur dans le monde arabe sont à l'ordre du jour des agendas de la région ; ils montrent du doigt l'échec de ces universités à répondre aux demandes des pays et des peuples, c'est-à-dire : le développement humain et social, ainsi que l'intégration des pays arabes dans le processus de la transformation rapide du monde d'aujourd'hui, tant au niveau des besoins du marché du travail que des sociétés dans lesquelles ces universités opèrent.

4. Crise de qualité

Selon Mohamad Jawad Rida,² «l'enseignement en général dans les pays arabes n'est pas souvent crédible et est incapable de moderniser cette région vu la dépendance de ses conditions historiques ainsi que la complexité de l'interaction du sacré et du profane qu'impose l'Islam». De plus, les disciplines offertes par les universités de la région sont considérées, en majorité, comme traditionnelles dans leur nature et limitées dans leurs domaines : les sciences humaines occupent une position avancée aux dépens des sciences de la nature et de la technologie.

5. Les défis de la réforme

a) Problèmes et réussites :

L'enseignement, dans la région, souffre essentiellement de l'absence de systèmes et de structures de confiance qui donnent une organisation solide et valable à l'éducation en général, et à l'enseignement supérieur en particulier. De plus, les institutions d'enseignement supérieur ne ga-

² Ancien recteur de la faculté des sciences humaines de Koweït et directeur actuel du centre des études éducatives à Bahreïn.

rantissent pas toujours la qualité, n'assurent pas les responsabilités pédagogiques et ne mettent pas en place des critères de mesure standardisés de la performance des programmes, et des compétences des élèves. Et comme le mentionne la déclaration de Beyrouth de 2001, l'enseignement supérieur dans le monde arabe subit des tensions considérables qui empêchent la réalisation de ses objectifs. Les principaux problèmes identifiés sont les suivants :

- La croissance élevée de la population.
- Les ressources financières inadéquates.
- L'organisation rigide et centralisée.
- Le manque de diversification des institutions et des programmes.
- L'incapacité de répondre aux besoins des étudiants.
- La faiblesse de la communication entre les institutions de l'enseignement supérieur et celles de l'enseignement général et secondaire, ainsi qu'avec les communautés locales et les besoins du développement social et humain.

La déclaration de Beyrouth a aussi identifié le besoin de

- Nouvelles compétences, méthodes et procédures dans l'enseignement et l'apprentissage.
- Inclusion des nouvelles technologies.
- Promotion des compétences dans la réflexion scientifique et analytique.

A ces besoins s'ajoute la nécessité de rehausser l'accès à l'enseignement supérieur, de prouver sa pertinence et sa diversité, d'intensifier la coopération régionale et internationale et de développer l'assurance de la qualité et les standards des accréditations en plus de la documentation et des données de dissémination. De plus, il est urgent de mettre en place une législation, des politiques et des mesures de responsabilité pour les institutions de l'enseignement supérieur public et privé et d'établir des mécanismes de gouvernance effective ; tout ceci pour assurer la liberté

académique et garantir l'indépendance de l'université au niveau de la recherche et du développement, et de promouvoir son implication dans le secteur public et privé.

Quant aux réussites, le secrétaire général de la fédération des universités arabes considère que « malgré les déficiences générales dans différentes régions, il y a aussi des exemples de distinction, quelques réussites et un progrès obtenu dans quelques pays qui, en même temps que les problèmes et les difficultés, sont caractérisés par de vastes différences à l'intérieur d'un même pays ».³

b) *Les tendances de la réforme :*

Les demandes de réforme de l'enseignement supérieur dans les pays arabes sont multidimensionnelles et varient d'une région à l'autre. Il est important tout de même de garder à l'esprit que les pays de la région ne souffrent pas des mêmes problèmes au niveau de l'éducation et que les institutions de l'enseignement universitaire n'ont pas les mêmes difficultés.

Selon le bureau régional de l'éducation dans les pays arabes de l'U.N.E.S.C.O,⁴ trois tendances de réforme sont repérées :

– Une première qui considère les besoins des sociétés arabes au niveau du développement humain et social comme le point de départ de la réforme.

– Une deuxième qui réclame l'adoption de nouvelles méthodes d'enseignement en plus de programmes basés sur la nouvelle information, ainsi que la technologie de la communication, comme une condition *sine qua non* de la transformation de l'esprit arabe et, à partir de là, des méthodes d'approche des problèmes sociaux et leurs débouchés.

³ La rencontre arabe au sujet de l'enseignement supérieur dans le monde arabe, Beyrouth, 17-20 février 2004.

⁴ L'enseignement supérieur dans le monde arabe, Paris, 2003.

– Une troisième qui affirme que la réforme dépend de la libération de l'enseignement supérieur et des institutions de la bureaucratie, ainsi que des contraintes politiques et de la direction centralisée et autoritaire qu'il subit.

6. *En vue d'un enseignement supérieur de transformation*

En accord avec l'annonce de Beyrouth, l'enseignement supérieur dans le monde arabe doit cibler la formation d'une pensée indépendante, digne de confiance, qualifiée et spécialisée ; de même, il doit assurer la promotion de citoyens professionnels et capables, aptes à affronter les besoins sociaux dans tous les secteurs et à tous les niveaux et à fournir l'expertise et la direction éthique au niveau du développement social, des sciences et de la technologie. Les cadres universitaires sont très attendus pour pouvoir anticiper les problèmes sociaux et contribuer à leurs solutions.

5. Les étudiants d'aujourd'hui : portrait d'une nouvelle génération

Prof. MARY ANN GLENDON

Professeur de Droit, Harvard Law School, USA

Puisque vous êtes presque tous étudiants, je suis certaine que vous connaissez bien la sensation que l'on éprouve quand on se voit assumer un devoir sur un sujet pour lequel on ne se sent pas expert. Par conséquent, je pense que vous pouvez imaginer ma réaction quand le Conseil Pontifical pour les Laïcs m'a demandé de prononcer une conférence intitulée : « Les étudiants d'aujourd'hui : portrait d'une nouvelle génération ». J'étais honorée, mais très intimidée. Ma crainte a augmenté quand on m'a dit que ce portrait devait inclure aussi bien les pays développés que les pays en voie de développement. Ensuite, quand j'ai su qu'on attendait de moi que je traite un thème aussi vaste en trente minutes, je me suis sentie comme Charlie Brown des Peanuts, quand le professeur a distribué une feuille en classe en disant aux élèves d'écrire une dissertation sur les causes de la seconde guerre mondiale. Remarquant l'expression un peu perplexe de Charlie Brown, le professeur a ajouté : « Vous pouvez utiliser la feuille recto verso ».

I. CE QUE DISENT LES EXPERTS EN SOCIOLOGIE

J'ai commencé mon devoir de la même façon que vous l'auriez fait. Je suis allée en bibliothèque pour voir ce que disent, sur le sujet, les experts en sciences sociales. Là, j'ai découvert qu'il existe une très vaste littérature sur les jeunes nés au début des années 1980, qui sont devenus majeurs au début du nouveau millénaire et qui, pour cela, sont parfois

appelés « les Millennials ». En réalité, aucune autre génération que celle-ci, connue aussi sous le nom de Génération Y, n'a fait l'objet d'autant d'études.

Les données fournies par les sciences sociales nous disent que, sous bien des aspects, vous avez beaucoup de chance. A ce qu'il paraît, vous êtes la génération la plus instruite de l'histoire. Jamais autant de jeunes provenant de nombreux milieux différents n'ont eu accès à l'université (bien qu'il existe encore de profonds abîmes entre les pays riches et les pays en voie de développement d'une part, et entre jeunes riches et jeunes pauvres au sein des pays les plus avancés, d'autre part). En particulier, jamais autant qu'aujourd'hui les filles n'ont eu autant d'opportunités pour réaliser pleinement leurs potentialités.

Le fait d'avoir grandi avec l'ordinateur a donné une empreinte décisive à votre génération. Les premiers ordinateurs IBM ont fait leur entrée dans les maisons, dans les écoles et dans les bureaux en 1981 et vous avez acquis un niveau d'habileté que bien peu d'adultes parviendront jamais à atteindre. Une autre chance qu'ont beaucoup d'entre vous vient du fait que – grâce à l'augmentation de l'espérance de vie – vous avez eu la possibilité de passer beaucoup plus de temps avec vos grands-parents que les générations précédentes.

Mais, par d'autres aspects, la Génération Y supporte des handicaps considérables. Rien n'a marqué aussi profondément les espoirs et les peurs de votre génération que la révolution sociale survenue entre le milieu des années 1960 (quand la plupart de vos parents avaient votre âge) et les années 1980 (quand la plupart d'entre vous sont nés). A partir des années 1960, le taux de natalité et de nuptialité a chuté dans les pays riches d'Amérique du Nord et d'Europe, ainsi qu'au Japon et en Australie. En même temps, le taux de divorce s'est fortement accru, de même que celui de cohabitation et de naissance hors mariage. L'entité et la rapidité de ces phénomènes ne connaissent aucun précédent, avec des écarts d'augmentation ou de diminution supérieurs à 50% en moins de vingt ans. Quand ces taux se sont finalement stabilisés à des niveaux plus

élevés, vers la fin des années 1980, nous avons découvert un panorama social complètement différent. Les principes traditionnels qui avaient réglé le comportement sexuel pendant des millénaires non seulement n'étaient plus respectés, mais étaient reniés.

Avec le recul, nous pouvons constater que les changements de comportement et d'opinion survenus ces années-là n'étaient rien d'autre qu'une expérience sociale de masse. Même si bien peu s'en rendirent compte sur le moment, c'était une expérience faite au détriment des enfants. Nous comprenons maintenant ce qui aurait dû être évident dès le début : lorsque le comportement des adultes change, l'environnement dans lequel grandissent les enfants se modifie lui aussi.

En donnant la priorité à une recherche de réalisation personnelle des adultes, la société a complètement transformé l'expérience de l'enfance : jamais auparavant autant d'enfants n'avaient grandi dans des familles privées de la figure paternelle, jamais autant d'enfants n'avaient été confiés, pour leurs soins, à des personnes autres que leurs parents, et ceci à un âge aussi précoce. On a peu réfléchi aux conséquences qu'auraient, un jour, ces changements sur les enfants ou sur l'avenir des sociétés concernées.

Certains d'entre vous ont peut-être entendu à cet égard les réflexions du P. Tony Anatrella, le psychanalyste qui a parlé au congrès de l'an dernier.¹ Selon lui, le changement de l'expérience de l'enfance a compromis chez de nombreux jeunes la capacité d'avoir confiance dans le prochain et même dans l'avenir. Sa critique de la génération qui a atteint l'âge adulte dans les années 1960 a été plutôt dure. De fait, il a affirmé que même si les parents de l'époque, comme tous les parents, voulaient que leurs enfants soient heureux, beaucoup d'entre eux ne se sont pas souciés de leur transmettre « les règles fondamentales de la vie sociale, les us et coutumes qui font la richesse d'un peuple, et la foi chrétienne qui fut la matrice de tant de civilisations ».

¹ Congrès International « De Toronto à Cologne », organisé par le Conseil Pontifical pour les Laïcs du 10 au 13 avril 2003 (N.d.R.).

L'histoire des pays en voie de développement est différente, mais les changements de la vie familiale y ont été tout aussi rapides et profonds. L'industrialisation, l'urbanisation et la mondialisation ont accéléré le déclin d'antiques traditions et modèles familiaux. Dans beaucoup de pays, le processus d'industrialisation, qui en Occident avait duré plus d'un siècle, s'est effectué en un peu plus de dix ans. Dans certaines parties du monde, les enfants ont été privés à la fois de leur enfance et de leurs parents, par suite des dévastations du sida ou de violents conflits ethniques et politiques.

Voilà le genre d'informations que j'ai recueillies quand j'ai cherché ce que disent les experts en sociologie de la Génération Y. Mais comme professeur d'université, comme mère et comme grand-mère, je sentais qu'il manquait quelque chose. Je voulais en savoir plus sur ce que pensent les jeunes de leur situation quand ils se préparent à occuper des postes de responsabilité, à une époque de changements turbulents provoqués par la mondialisation et par la désagrégation grandissante de la vie familiale. En particulier, je voulais en savoir plus sur le concept qu'ont d'eux-mêmes les étudiants catholiques.

II. QUELQUES VOIX DE JEUNES CATHOLIQUES

Par conséquent, pour me faire une idée de vos espoirs et de vos peurs pour l'avenir, j'ai demandé à quelques collègues et amis de faire circuler un bref questionnaire parmi les jeunes catholiques qu'ils côtoient à l'université et dans les organisations de jeunesse. Ce questionnaire comportait notamment ces deux questions : quels développements espères-tu dans la société au cours de ta vie et desquels as-tu peur ? Quels développements espères-tu dans ta vie personnelle et desquels as-tu peur ?

Ce qui frappait le plus dans les réponses que j'ai reçues des étudiants catholiques du monde entier était leur grande affinité pour exprimer leurs peurs et leurs espoirs. Des Philippines au Kenya, de l'Europe à

l'Amérique du Nord et du Sud, garçons et filles parlaient d'espérance, principalement dans trois domaines : espoir de trouver la personne juste à épouser et avec laquelle fonder une famille ; espoir de trouver un travail satisfaisant et rémunérateur ; espoir de pouvoir contribuer à changer positivement la société, ce que beaucoup définissaient comme construire la civilisation de l'amour. Les préoccupations concernaient essentiellement leur capacité à réaliser leurs espoirs. Un jeune Espagnol a écrit : « Je suis impatient d'arriver au mariage et de voir naître mes enfants et j'espère trouver le genre de travail qui me donnera la possibilité d'améliorer la société. Mes peurs portent sur les mêmes choses, car il s'agit des décisions les plus importantes de ma vie et je crains de faire de mauvais choix ». Dans le même ordre d'idées, un étudiant allemand a écrit : « J'espère avoir une belle vie de famille et un travail me permettant de rendre un peu de ce que Dieu m'a donné, mais j'ai peur de ne pas trouver la personne juste avec laquelle partager ma vie ».

Anna Halpine, une importante activiste catholique qui, il y a cinq ans, à un peu plus de vingt ans, a fondé la World Youth Alliance, a ainsi résumé la réaction de ses collaborateurs à mes questions : « Selon notre expérience, tous les jeunes sont à la recherche du sens et du but de leur vie. Ce n'est que quand ils les ont trouvés, quand ils reconnaissent la profonde dignité qui est la leur, qu'ils sont en mesure de transmettre tout cela aux autres. Avant de poser cette pierre angulaire, ils sont incapables d'apporter une contribution au monde et de donner un sens à leur vie ».

L'an dernier, la responsable de la branche européenne de la World Youth Alliance, Gudrun Lang, dans un discours au Parlement Européen, a décrit ses congénères de la façon suivante : « Ma génération est la première à expérimenter ce que signifie vivre sur un continent quasiment privé de valeurs. Nous nous trouvons dans une société où les familles se désagrègent – vous savez bien ce que cela comporte pour les individus, pour les époux, pour les enfants et pour tous ceux qui les entourent. Nous nous trouvons dans une société où règne la commodité à tout prix : une société qui tue ses enfants avant même leur naissance, qui tue les pa-

rents les plus âgés parce qu'on n'est plus disposé à leur donner les soins, le temps et l'amitié dont ils ont besoin ». Elle poursuivait : « Beaucoup de jeunes avec lesquels je travaille ont fait l'expérience directe de cette perte de respect pour l'inviolable dignité de chaque membre de la famille humaine. Nos familles sont désagrégées, nos parents sont seuls, et beaucoup ne comprennent pas le sens de leur vie ». Mais, en même temps, Gudrun voyait émerger une détermination à améliorer les choses : « Notre génération », a-t-elle dit, « a fait l'expérience des idéologies de la seconde moitié du siècle dernier traduites en loi – et elle n'en est absolument pas satisfaite ».

III. LA RECHERCHE DU SENS DE LA VIE DANS L'UNIVERSITÉ POST-MODERNE

Ce qui ressort de ces données et de ces opinions, à mon avis, c'est le portrait d'une génération en recherche – une génération de jeunes hommes et de jeunes femmes qui, pour eux et pour leurs enfants, veulent quelque chose de mieux que ce qu'ils ont reçu ; une génération qui explore des territoires inconnus, bien peu guidée par les adultes. Il ne faut pas s'étonner si, pour de nombreux membres de la Génération Y, la recherche du sens de la vie devient particulièrement urgente lorsqu'ils arrivent à l'université, lieu traditionnellement consacré à la recherche illimitée du savoir et de la vérité.

Quel meilleur endroit qu'une université, pourrait-on penser, pour se consacrer à la recherche du sens de la vie ? Quel meilleur endroit pour apprendre à prononcer des jugements équilibrés et fiables ? Quel meilleur endroit pour acquérir la capacité de distinguer entre ce qui est important et ce qui est futile ? Quel meilleur endroit pour discerner ce qui est nuisible, bien que semblant attrayant, et ce qui est vrai, même si le défendre rend impopulaire ou conduit au martyre ?

Mais si ce sont là vos espérances, vous êtes destinés à être déçus par beaucoup d'universités d'aujourd'hui. Car les universités elles-mêmes

semblent avoir perdu le sens de leur objectif. Comme l'écrivait une jeune fille des Etats-Unis en réponse à mon questionnaire : « Si je devais résumer en un mot ce qui a été inculqué dans les esprits de notre génération, ce mot serait "tolérance". Alors que cela a fait de nous des personnes agréables, selon moi, cela a aussi produit une génération possédant une faible connaissance de la moralité objective et de la vérité. Nous avons reçu peu d'indications pour juger ce qui est juste et ce qui est erroné ». Une jeune femme qui enseigne au Kenya a écrit que les étudiants d'université « ont besoin de modèles de comportement, de quelque chose en quoi croire, et ils les recherchent désespérément. Il existe un conflit continuel entre la façon dont leurs parents les ont éduqués et ce que la société leur offre ». C'est triste à dire, mais il semble que l'université post-moderne est en train de perdre aussi la tolérance tant vantée envers la diversité d'opinions – du moins en ce qui concerne les positions morales basées sur la religion, et sur la religion chrétienne en particulier.

Nous nous trouvons par conséquent dans une curieuse situation, où beaucoup des personnes les plus cultivées de notre époque ont une formation religieuse d'un faible niveau. Avez-vous remarqué combien de catholiques ayant un haut degré d'instruction semblent s'être arrêtés à un niveau de connaissance de la foi digne de l'école maternelle ? Combien d'entre nous, par exemple, ont consacré à l'approfondissement de leur culture religieuse le même temps qu'ils ont passé à apprendre comment utiliser un ordinateur ? Je dois admettre que lorsque je lis dans les lettres du Saint-Père aux laïcs que nous devrions « prendre le large » sans crainte, je ne peux m'empêcher de penser qu'il faudrait une note d'explication pour clarifier que ce « n'ayez pas peur » ne signifie pas « ne vous préparez pas ». Quand notre Seigneur a dit aux apôtres de prendre le large, il ne pensait certainement pas qu'ils allaient partir sur des barques pleines de brèches. Et quand il leur a dit de jeter les filets, il ne pensait pas que ces filets seraient pleins de trous !

Ceci me conduit au point le plus important que je veux souligner aujourd'hui. Je voudrais vous faire réfléchir sur le fait que *le manque de for-*

mation religieuse représente un grave danger dans une société comme la nôtre, où l'instruction dans les autres secteurs est si élevée. Dans la société contemporaine, si la formation religieuse n'atteint pas le niveau général de l'instruction séculière, nous aurons des difficultés à défendre notre credo, notamment face à nous-mêmes. Nous nous sentirons impuissants quand nous devons affronter la sécularité et le relativisme qui se répandent dans notre culture et à l'université. Nous resterons muets quand notre foi sera injustement attaquée.

Quand cela arrive, beaucoup de jeunes catholiques s'éloignent de la foi. Aujourd'hui, un grand nombre de jeunes à l'université ont connu une expérience semblable à celle qui fit perdre la foi, il y a deux cents ans, à l'apogée de l'illuminisme, au grand théoricien social Alexis de Tocqueville. Durant toute son enfance, Tocqueville avait eu pour instituteur un vieux prêtre très pieux, qui avait acquis sa formation à une époque plus simple. Puis, à l'âge de seize ans, Tocqueville découvrit les œuvres de Descartes, Rousseau et Voltaire. Voici comment il décrit cette rencontre dans une lettre à un ami, plusieurs années après :

« Je ne sais pas si je t'ai raconté un événement de ma jeunesse qui m'a profondément marqué pour le restant de ma vie ; la façon dont j'ai été la proie d'une curiosité insatiable dont l'unique satisfaction disponible était une énorme bibliothèque pleine de livres... Jusqu'à ce moment-là, ma vie avait été enveloppée dans une foi qui n'avait permis à aucun doute de s'approcher... Puis le doute... a fait son chemin avec une violence incroyable... J'ai eu tout à coup la sensation dont parlent les gens qui ont fait l'expérience d'un tremblement de terre, quand la terre tremble sous leurs pieds, de même que les murs tremblent autour d'eux, le plafond au-dessus de leur tête, les meubles sous leurs mains, et toute la nature devant leurs yeux. J'ai été frappé de la plus sombre mélancolie et par un extrême dégoût de la vie, si bien que je ne savais plus rien de la vie. Et j'étais presque prostré par l'agitation et par la terreur à la pensée du chemin qu'il me restait à parcourir en ce monde ».

Ce qui le sortit de cet état, dit-il à son ami, ce furent les plaisirs mon-

dains auxquels il s'adonna pendant un certain temps. Mais ses lettres nous prouvent que la tristesse provenant de son incapacité à croire l'accompagna toute sa vie. Combien de jeunes catholiques sont tombés dans le même piège quand ils ont dû affronter la difficile transition de la foi de l'enfance à la maturité chrétienne ! Tocqueville, lui au moins, fut perturbé par les esprits les plus brillants de la tradition occidentale. Mais beaucoup de nos contemporains n'ont pas les ressources pour affronter ne serait-ce que les versions les plus simplistes du relativisme et du scepticisme !

Certains jeunes, comme Tocqueville, peuvent passer toute leur vie dans une sorte de tristesse mélancolique. D'autres peuvent commencer à vivre leur vie spirituelle à un niveau purement privé, dans un compartiment étanche, bien séparé du reste de leur existence. D'autres, encore, font comme le caméléon, cette espèce de lézard qui change de couleur pour se confondre avec le milieu environnant. Quand certains aspects de son christianisme ne s'adaptent pas à l'esprit des temps, le caméléon le dissimule tout simplement.

Combien de ces jeunes qui se sont perdus en chemin, me demandais-je, auraient pu vivre leur foi catholique la tête haute s'ils avaient connu la grande tradition intellectuelle de l'Église et la mine inépuisable de ses enseignements sociaux ? Aujourd'hui, à l'ère de Jean-Paul II, il n'y a plus d'excuses pour ignorer ce patrimoine intellectuel dans lequel nous pouvons puiser des ressources pour répondre aux défis de la société moderne. Aucun catholique ayant le bon sens de puiser dans ce patrimoine ne pourra demeurer muet face aux présomptions d'incompatibilité entre foi et raison et entre religion et science.

Dans *Novo millennio ineunte*, le Saint-Père lance un message d'une grande importance pour le thème de notre Forum, «Témoigner du Christ à l'université». «Pour que le témoignage chrétien soit efficace, spécialement dans ces domaines délicats et controversés, il est important de faire un gros effort pour expliquer, de manière appropriée, les motifs de la position de l'Église, en soulignant surtout qu'il ne s'agit pas d'imposer aux non-croyants une perspective de foi, mais d'interpréter

et de défendre les valeurs fondées sur la nature même de l'être humain » (n. 51).

Il faut mettre en évidence trois implications de ces sages paroles.

En premier lieu, ceux d'entre nous qui vivent dans une société pluraliste doivent être en mesure d'expliquer leurs raisons en termes compréhensibles pour tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté, à l'exemple de saint Paul qui devait se faire « Juif avec les Juifs, Grec avec les Grecs ». Heureusement, nous pouvons trouver des grands modèles de comportement dans les enseignements sociaux de l'Eglise et dans les écrits de Jean-Paul II.

En second lieu, nous qui accomplissons notre apostolat dans le domaine intellectuel, nous devons maintenir notre tradition intellectuelle au niveau des sciences humaines et naturelles les plus avancées de notre temps, comme le faisait saint Thomas d'Aquin à son époque.

En troisième lieu, comme nous vivons une période où l'Eglise est constamment attaquée, nous devons être préparés à la défendre. Ceci ne signifie pas que nous devons réagir à la moindre offense. Mais nous devons apprendre à prouver et à démontrer une certaine dose d'orgueil pour ce que nous sommes.

Il n'y a rien de mal à être orgueilleux de la tradition intellectuelle de notre Eglise – tradition qui précède et qui est bien supérieure au sécularisme désormais usé qui étouffe la pensée dans beaucoup des principales universités. Il n'y a rien de mal à être orgueilleux de la primauté de notre Eglise, comme voix institutionnelle qui, plus que toute autre au monde, s'oppose au contrôle démographique arrogant, à l'avortement, à l'euthanasie et aux mesures draconiennes contre les pauvres et les immigrés. *A une époque et dans une culture où le christianisme subit des attaques de toute part, les catholiques commettent une grave omission quand ils ne contestent pas la légende selon laquelle l'histoire du christianisme en général, et du catholicisme en particulier, serait une histoire faite de système patriarcal, de pouvoir temporel, de persécution ou de marginalisation des personnes ou des opinions.*

Comme professeur d'université et comme parent, je suis profondément consciente qu'il est difficile de «témoigner du Christ à l'université». C'est pourquoi, au mois de février, j'ai été vraiment heureuse de lire que les évêques de la Région parisienne avaient présenté une proposition pour promouvoir des écoles de la foi dans les institutions universitaires, proposition accueillie très favorablement par le Saint-Père. Après tout, pourquoi la formation religieuse devrait-elle s'interrompre précisément au moment où la foi doit affronter les défis les plus complexes et quand beaucoup de jeunes se trouvent pour la première fois loin de chez eux ? A mon avis, l'Eglise devrait suivre ses enfants jusqu'à l'université. Elle devrait trouver la façon de les accompagner sur le chemin insidieux qui mène à la maturité chrétienne. Il y aurait diverses manières de le faire. Dans de nombreuses universités, les grandes organisations de laïcs se sont déjà proposées aux étudiants et ont fait un merveilleux travail, démontrant qu'amitié et formation vont de pair. Mais on peut encore faire beaucoup plus en ce sens.

IV. CONCLUSION: LA RÉPONSE À LA QUESTION POSÉE PAR TOUTE VIE HUMAINE

Pour résumer, je dirais que le «Y» de la Génération Y pourrait signifier «yearning», désignant ainsi une génération qui nourrit beaucoup d'aspirations, qui interroge, qui cherche et qui refuse de se contenter de réponses faciles. Personne ne l'a mieux compris que le Pape Jean-Paul II, et c'est, selon moi, une des raisons pour lesquelles les jeunes l'aiment tant et sont sortis, pour beaucoup d'entre eux, transformés de l'expérience des Journées Mondiales de la Jeunesse. Comme le Pape l'a écrit dans la lettre *Tertio millennio adveniente*: «Le Christ attend les jeunes... Les jeunes, dans toutes les situations et dans toutes les régions de la terre, ne cessent d'interroger le Christ: ils le rencontrent et le cherchent pour continuer à l'interroger. S'ils savent suivre le chemin qu'Il leur montre, ils auront la joie d'apporter leur contribution à sa présence dans le pro-

chain siècle et dans les siècles suivants, jusqu'à la consommation des temps. Jésus est le même hier, aujourd'hui et à jamais» (n. 58). Jésus-Christ est la réponse à la question posée par toute vie humaine.

Il ne me reste plus qu'à vous remercier pour l'opportunité qui m'a été offerte d'être avec vous ce matin. Vous, étudiants catholiques, vous pourrez vraiment faire la différence dans ce monde ! Nous ne savons pas encore de quelle façon chacun pourra répondre à sa vocation baptismale, à la sainteté et à l'évangélisation. Mais nous savons que dans la vigne le travail ne manque pas. Il y a des familles à soutenir, des frontières intellectuelles à explorer, des jeunes esprits à éduquer, des malades à soigner, des pauvres à reconforter, et il y a la foi à transmettre aux futures générations. Mon souhait est que le Seigneur puisse vous multiplier et que chacun de vous puisse agir dans la vie de milliers de personnes.

6. Table ronde : *Quelle université pour notre temps?*

La méthode d'étude : du savoir à la sagesse¹

Prof. NIKOLAUS LOBKOWICZ

*Directeur de l'Institute of Central and East European Studies
Eichstätt, Allemagne*

Si vous effectuez un sondage parmi les recteurs d'université pour savoir si leurs institutions stimulent les étudiants à croître en maturité humaine et culturelle, vous recevrez quatre types de réponses. La première : un sec « non – nous préparons les personnes à une profession et nous ne les formons pas, nous ne voulons pas nous substituer aux parents, nous n'en sommes pas capables ». La seconde réponse serait : « Oui, bien sûr. Le *studium général* fait partie intégrante de notre programme depuis de nombreuses années ». La troisième réponse serait du genre : « C'est un problème sur lequel nous discutons depuis longtemps sans avoir encore trouvé une solution satisfaisante ». Enfin, la quatrième réponse préciserait : « Je viens d'en parler au *dies academicus* et, naturellement, j'ai cité l'*Idea of a University* de John Henry Newman ».

Chacune de ces réponses, à sa façon, est fautive ou, pour employer un euphémisme, elle ne saisit pas le véritable sens de l'expression « du savoir à la sagesse ». Commençons par la quatrième réponse. Il est naturel que, dans les moments de célébration, le recteur, ou son délégué, se réfère souvent à une idée de l'université incluant à la fois la formation en tant que telle et implicitement une formation à la sagesse. Je l'ai fait souvent

¹ Après l'exposé du Prof. LOBKOWICZ, une jeune étudiante de la Bolivie, Sonia Callisaya, a partagé son expérience qui est publiée à la suite de cette intervention.

moi-même. Toutefois, ironie du sort, plus cette conférence de célébration est touchante, plus elle s'éloigne de la réalité. Il est facile de rappeler un idéal aux auditeurs, mais on ne s'attend pas à ce que ces discours soient réalistes. En outre, aussi beau que puisse être le célèbre texte du cardinal Newman, l'époque où une université pouvait considérer la formation de bons catholiques comme son objectif principal est désormais révolue.

La première réponse révèle en revanche une cécité à la limite de l'idéologique, car elle sous-entend que la transmission neutre d'un savoir et d'une compétence professionnelle ne constitue pas en soi une formation. Elle suppose donc que le langage doit être neutre, ce qui est peut-être possible pour les formules mathématiques, mais absurdes pour le langage courant, qu'aucun professeur ne peut éviter d'employer. En outre, cette réponse néglige le fait que, d'ordinaire, les étudiants sont des jeunes cherchant encore à comprendre ce qui est vrai ou faux, juste ou erroné. Un professeur, surtout si c'est un bon professeur, est un formateur, qu'il le veuille ou non. En excluant tout ce qui est important du point de vue existentiel, il suggère implicitement aux étudiants que la seule chose qui compte, c'est la science et/ou le savoir, évidemment lié à la formation professionnelle. Ce faisant, il transmet l'opinion de Max Weber, selon qui il existerait d'une part, le royaume des faits et des lois, le seul sur lequel nous pourrions avoir une véritable connaissance objective, et de l'autre, celui des religions, des conceptions du monde, des valeurs, royaume qui pourrait être important pour l'individu, mais sur lequel il serait impossible de discuter rationnellement.

La deuxième réponse, celle qui se rapporte à un type spécial de cours d'étude ouvert à tous les étudiants, et même imposé dans certaines universités, est certes plus honnête. Mais ici encore, il nous faut faire une distinction. En effet, dans de nombreuses universités, le *studium général* n'est autre qu'une tentative d'aller au-delà de la spécialisation choisie par l'étudiant et, en ce sens, il contribue à sa maturité culturelle ; toutefois, il est très rare qu'il stimule sa croissance en maturité *humaine*. En outre, la très grande majorité des étudiants n'est pas intéressée par ce type de le-

çons d'ordre général, car chaque professeur ne parle que de sa matière sans qu'aucune synthèse ne soit jamais réalisée.

Il nous reste ainsi la troisième réponse, celle du recteur qui affirme chercher un *modus operandi* avec le corps enseignant, sans parvenir encore à trouver une solution satisfaisante. C'est certainement la réponse la plus honnête, qui laisse cependant de côté un point crucial. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, en effet, les universités sont devenues une chaîne de distribution des nombreuses professions dont a besoin une société fondée sur le savoir, ou science si l'on préfère. Naturellement, elles ne transmettent pas seulement un savoir, mais elles fournissent une préparation professionnelle, cultivant ce que nous pourrions appeler des «vertus professionnelles»: la disponibilité à travailler dur, la conscience du danger d'agir sans d'abord penser, la tolérance envers les idées qui ne se partagent pas, le fait de travailler soigneusement, scrupuleusement, etc... Très souvent, les professeurs soulignent également l'importance de la recherche de la vérité, mettant en garde contre les idéologies. Mais, comme je l'ai dit, ce type de réponse néglige d'ordinaire un point crucial. De fait, les universités reflètent inévitablement le milieu social, milieu qui, dans les sociétés modernes, est devenu énormément pluraliste. Certains étudiants peuvent être des chrétiens dévots, ou bien des juifs ou des musulmans dévots, mais la majorité, du moins dans nos pays développés, ne s'intéresse absolument pas à la religion ou s'est inventé un de ces nombreux cocktails intellectuels typiques de la société moderne. Tout ceci crée une situation qui rend extrêmement difficile pour le professeur de communiquer ou même de mentionner ses convictions personnelles, pour ne pas parler de la possibilité de les insérer dans son enseignement. En outre, le concept actuel de tolérance a produit dans de nombreux cas l'opinion étrange selon laquelle il serait mieux de ne pas avoir de convictions fermes. En conséquence, il règne dans de nombreuses universités un climat d'agnosticisme, de vague scepticisme, d'indifférence, du moins en ce qui concerne les questions importantes du point de vue existentiel.

Jadis, il n'en allait pas ainsi dans les universités catholiques. Mais l'in-

visitation du Concile Vatican II à entrer en dialogue avec le monde séculier contemporain a conduit beaucoup d'entre elles, sinon toutes, à s'adapter à l'esprit des universités «laïques». Dans les années 1960, quand j'enseignais à l'université *Notre Dame* aux États-Unis, on nous rappelait chaque année (et nous devions signer une déclaration affirmant que nous en avions pris connaissance) que si nous enseignions quelque chose d'opposé à la doctrine de l'Église ou si nous avions en public un comportement contraire aux préceptes de l'Église, nous risquions d'être licenciés sur-le-champ. Presque aucune université catholique n'ose conserver ce système, notamment parce que, si elle était citée en justice, elle risquerait de perdre le procès. En effet, dans beaucoup d'universités catholiques le problème est encore plus grave. Une des conséquences inattendues de l'ouverture d'esprit du Concile a été – et continue d'être – le fait que la mentalité du monde «séculier» s'est infiltrée dans l'Église: de nos jours, il n'existe pas de problème présent dans les universités laïques dont le recteur d'une université catholique n'ait pas à se plaindre lui aussi. Cela a sans doute aidé les universités catholiques à sortir de leur isolement, mais, du point de vue de l'Église, le prix est tellement élevé que parfois on se demande s'il ne vaudrait pas mieux que les catholiques cherchent du travail ou étudient dans les universités laïques. Personnellement, je ne trouve pas exagéré d'affirmer que la grande majorité des fidèles, les intellectuels en particulier, n'étaient pas suffisamment préparés au passage que le Concile les a invités à accomplir. Ils n'avaient pas compris ce que Hans Urs von Balthasar – qui s'était battu avant le Concile pour ce qu'il appelait lui-même *Die Schleifung der Bastionen* (le démantèlement des bastions) – avait écrit quelques mois avant la fin du Concile. Selon von Balthasar, l'ouverture au monde, l'*aggiornamento*, l'élargissement de l'horizon, la traduction de ce qui est chrétien dans une pensée et un langage compréhensibles à tous, n'était qu'un aspect de la tâche. Il y en avait un autre, en effet, tout aussi important pour lui, à savoir: une réflexion sur l'esprit chrétien, sa purification et son approfondissement, qui nous aurait permis de le représenter

fidèlement, de le faire rayonner, de le traduire. Quiconque désire agir de façon plus incisive – poursuivait von Balthasar – doit contempler davantage ; qui veut former davantage doit prier davantage et écouter plus intensément ; qui veut réussir doit avoir compris la nature totalement désintéressée de l'Amour Eternel dans le Christ et, par conséquent, de tout amour chrétien.²

Je vais maintenant essayer d'expliquer ce que peut signifier, dans une université, conduire les étudiants du savoir à la sagesse. Il est évident que la sagesse intellectuelle n'exclut ni le savoir ni la compétence professionnelle, elle les comprend plutôt. Je tiens à le souligner car les maximes pieuses, unies à l'incompétence, ne peuvent que nous discréditer. En ce sens, Max Weber avait certainement raison : à part l'aumônerie universitaire, l'université n'est pas l'endroit adapté pour les homélies. En effet, une des raisons du relativisme weberien dérivait de son impression que trop de professeurs se servaient de l'enseignement pour transmettre leurs jugements de valeur personnels. Mais le savoir, même s'il est d'un niveau culturel élevé, n'est pas sagesse en soi. On peut être mûr du point de vue culturel et, en même temps, des nullités absolues pour ce qui est de la maturité humaine.

Certes, il n'est pas facile de définir ce que l'on entend par le terme de « sagesse », mot de vieille tradition et, par conséquent, comme cela arrive souvent dans ce cas, utilisé avec de multiples acceptions, qui vont de la sagesse d'une maturité illuminée fondée sur un scepticisme serein à la conscience des questions cruciales que l'homme doit affronter. La façon la plus simple et la plus correcte de dire ce que devraient faire les universités pour conduire leurs étudiants à la sagesse, bien au-delà de la science et de la formation professionnelle, est sans doute de dire que les universités devraient placer les jeunes face aux questions vraiment importantes et profondément existentielles. Vous vous souviendrez probablement des quatre questions par lesquelles Emmanuel Kant commençait

² Cf. H.U. v. BALTHASAR, *Zu Seinem Werk*, Einsiedeln 2000, 44s.

ses leçons de métaphysique: *Que puis-je savoir? Que dois-je faire? Que m'est-il permis de savoir? Qu'est-ce que l'homme?*³ Conduire à la sagesse, en fin de compte, signifie encourager ses auditeurs à se demander quelle est la fin de l'homme, quel style de vie ils doivent choisir et quelles conséquences cette réponse a pour leur vie ici et maintenant.

Vous pourriez m'objecter que, d'un côté, ce sont des questions que seuls les théologiens et les philosophes se posent et que, de l'autre, elles peuvent avoir de nombreuses réponses fausses et très peu de réponses justes. En effet, les questions dont j'ai parlé sont, ou devraient être, discutées à un haut niveau, seulement par des théologiens et des philosophes. Toutefois, comme l'a écrit Aristote dans un de ses premiers dialogues, on ne peut pas éviter de philosopher. Ou bien on philosophe, ou bien il faut expliquer pourquoi on ne veut pas le faire et, dans les deux cas, on fait de la philosophie. Ces questions nous laissent perplexes précisément parce que nous sommes ce que nous sommes, c'est-à-dire des êtres humains. Et elles nous laissent perplexes, elles nous tourmentent même, en raison des conséquences que leurs réponses ont sur notre vie quotidienne. Certes, nous pouvons les éviter – en riant à leur propos, en les ignorant par un haussement d'épaules ou en retournant simplement à nos affaires quotidiennes. Le problème principal de notre époque est notre incapacité à nous affronter nous-mêmes et à affronter les questions qui comptent réellement.

Voilà pourquoi je ne crois pas qu'il puisse exister beaucoup de réponses différentes aux questions existentielles fondamentales. Si vous effectuez un sondage sur la façon dont devrait se comporter une personne sage, homme ou femme, dans une situation déterminée, vous recevrez sans aucun doute de nombreuses réponses, car les sondages ne servent qu'à recueillir des opinions. Si, en revanche, quelqu'un vous invite à vous poser la même question à vous-mêmes, sous sa forme la plus radicale, il n'y a que peu de vraies réponses: ou rien n'a de sens et donc autant se

³ E. KANT, *Vorlesungen über die Metaphysik*, Erfurt 1821, reprint Darmstadt 1964, 5s.

suicider tout de suite, ou bien nous avons un but qui nous transcende, qui transcende toute l'humanité et son histoire, et qui nous invite à ce que Luigi Giussani a qualifié de « sens religieux ».⁴

Or une université – même s'il peut apparaître problématique d'y enseigner un genre précis de sagesse – est certes un endroit où surgissent des questions de ce type. N'importe quelle belle poésie, n'importe quel grand livre ou œuvre d'art ou film important, est une invitation à se les poser. Elles peuvent d'ailleurs se présenter dans chaque matière. J'étudie, disons, la chimie. Pourquoi ? Parce qu'un chimiste trouve facilement un travail bien payé. Mais pourquoi est-il important d'avoir tant d'argent ? N'existe-t-il pas de valeurs plus importantes que l'argent ? Oui, alors je veux devenir chimiste pour aider l'humanité. Mais pourquoi dois-je aider l'humanité ? Et quelle est la meilleure façon de le faire ? Qu'est-ce qui est important dans la vie et qu'est-ce qui compte à la fin ? Et quel est le sens de tout cela ?

Voilà les vraies questions auxquelles on peut apporter des réponses différentes. Mais plus elles sont posées radicalement, plus elles nous font réfléchir profondément. Un professeur d'université qui s'intéresse à la vraie sagesse devrait ressentir le désir d'inciter ses étudiants à se les poser. Et à l'université, il y a des centaines d'occasions : un débat public, un problème moral soulevé par la recherche et par le progrès, une tragédie personnelle, une belle journée, le titre stupide d'un grand journal, une boutade intelligente...

En d'autres termes, la voie qui conduit du savoir à la sagesse n'est pas d'abord une connaissance plus vaste et approfondie ; elle ne consiste pas en doctrines mais en questions que nous devons nous poser, comme recherches existentielles sur nous-mêmes. Dans *Gaudium et spes* se trouve un passage intéressant qui évoque indirectement tout cela. Traditionnellement, l'homme était qualifié de *zoon logon echton*, l'*animal ration-*

⁴ L. GIUSSANI, *Il senso religioso*. Version française : *Le sens religieux*, Ed. du Cerf, Paris 2003.

nel, l'être vivant doté de raison. La constitution pastorale ne nie pas ce concept, mais elle le met au second plan, affirmant plutôt que c'est la conscience qui constitue le centre le plus secret et le sanctuaire de l'homme.⁵ La route qui mène du savoir à la sagesse invite à affronter et à suivre sa conscience – non pas ce genre de conscience à laquelle nous nous référons si facilement quand nous cherchons à justifier ou à minimiser nos erreurs, mais plutôt la vraie conscience, celle qui fait trembler chaque fois que nous nous confrontons à elle.

Permettez-moi de conclure par l'observation suivante. Si la foi chrétienne n'était pas la réponse à nos aspirations les plus profondes, si c'était quelque chose qui nous venait de l'extérieur, comme un message étranger, elle ne vaudrait pas grand chose et ne serait autre qu'une des nombreuses idéologies. Saint Paul le savait bien et c'est pour cela que son apostolat a donné d'aussi bons résultats. Toutefois, en un certain sens, notre situation est aujourd'hui beaucoup plus difficile. Nous avons derrière nous une histoire séculaire du christianisme et de l'Eglise, histoire que nous devons considérer avec gratitude et intérêt, et même avec un attachement sincère. Mais nous ne pouvons pas ignorer le fait qu'elle constitue aussi un lourd fardeau. Tout le monde sait ce que croient les chrétiens et ce qu'ils considèrent comme la véritable sagesse, mais on trouve cela ennuyeux, comme d'ailleurs beaucoup de croyants trouvent cela ennuyeux : cela semble privé de défis, réfractaire au vent du renouveau, répétitif. Dans cette situation, il est devenu très difficile d'enseigner la sagesse chrétienne. Mais il est encore facile de stimuler les personnes pour qu'elles se posent des questions qui pourraient les conduire à cette sagesse, des questions qui invitent à s'ouvrir et à s'engager : c'est une expérience spirituelle qui ne peut pas en rester au niveau d'hypothèse car elle nous touche radicalement. Le savoir devient sagesse quand il devient important sur le plan personnel, existentiel. Voilà pourquoi aucune

⁵ CONCILE ŒCUMÉNIQUE VATICAN II, Constitution pastorale *Gaudium et spes* sur l'Eglise dans le monde de ce temps, n. 16.

connaissance ou habileté particulière n'est requise et qu'il n'existe aucune matière, scientifique ou humaniste, où elle ne puisse se réaliser.

Ce sera peut-être la tâche de votre génération d'introduire cette façon de voir dans nos universités. Vos parents et grands-parents, ainsi que beaucoup de vos professeurs les plus âgés, ont été si occupés à s'adapter à un monde, à une Eglise en transformation, qu'ils n'ont pas eu la sérénité d'esprit nécessaire pour effectuer cette synthèse, aussi bien théorique que pratique, qui constitue la sagesse. Certains d'entre vous deviendront des professeurs d'université. Mais, vous le savez bien, vous pouvez déjà entreprendre cette démarche en étant étudiants. Provoquez gentiment vos professeurs et, tôt ou tard, beaucoup d'entre eux seront à vos côtés pour essayer de vous aider.

* * *

SONIA CALLISAYA, *Bolivie*

Bonjour, frères et sœurs dans le Christ !

Je viens de l'Université Majeure de San Andrés de la Carrera de Victoria. Comme vous tous, j'ai commencé mes études universitaires, la carrière universitaire, comme on dit en espagnol, et j'utilise volontairement le mot de « carrière » car aujourd'hui, les cinq années d'études à l'université sont marquées par une énorme concurrence, et ce sont ceux qui ont le plus de possibilités qui l'emportent.

Dans mon université, la physionomie des études n'a pas changé ces dernières années : les cours magistraux des professeurs ont toujours lieu. Il n'y a pas de rapport direct entre le professeur et l'étudiant, car nous sommes très nombreux : depuis quelques années, entre cinq mille et six mille étudiants par faculté sont entrés à l'université et, par conséquent, il ne peut pas y avoir de rapport personnel entre un étudiant et son professeur. De même il n'existe ni recherche ni développement. A la fin de leurs études, les étu-

dians se soucient surtout du monde du travail. Ils ont besoin de parcourir un chemin et d'être cohérents avec leurs idées. La formation consistant à inculquer des valeurs s'est transformée du fait de l'attrait qu'exercent sur beaucoup d'étudiants certaines valeurs négatives ou du fait de l'égoïsme de chacun. Les études servent maintenant à nous enfermer, nous les jeunes, dans la logique du marché, pour nous rendre plus compétitifs et nous permettre d'obtenir le salaire dont dépend notre avenir.

En général, dans mon université, je constate une grande passivité et une grande indifférence parmi les étudiants. Il existe cependant des réactions à certaines situations, comme par exemple : une vision et une information critique concernant l'avenir, un milieu de travail incertain, la perte de crédibilité des institutions qui devraient nous embaucher à la fin de nos études.

Quant au savoir et à la sagesse, je pense que la vocation, aujourd'hui, dans les domaines spirituel et professionnel, a pris différentes directions. Dans mon université il n'y a pas d'intérêt particulier pour l'Eglise catholique, étant donné que c'est une université publique. L'Eglise fait tout ce qu'elle peut pour aller vers nous, mais c'est l'étudiant lui-même qui devrait manifester un intérêt pour la religion. Il est clair qu'à l'université nous sommes libres de choisir une religion, mais nous disposons de peu de temps.

Comme cela a déjà été dit précédemment, beaucoup d'étudiants travaillent. Cela n'est pas le fruit d'une décision personnelle, mais d'une nécessité : l'étudiant travaille, non seulement pour pouvoir étudier, mais aussi pour pouvoir vivre. Ce n'est sans doute pas la solution idéale, mais c'est la seule possible si l'on veut fréquenter l'université.

La figure du maître et du disciple aujourd'hui : Le dialogue éducatif¹

Prof. LORETO BALLESTER REVENTÓS

*Professeur de Chimie inorganique
Université Complutense, Madrid*

Je voudrais, avant tout, remercier le Conseil Pontifical pour les Laïcs, ainsi que la Section Jeunes, pour son excellent choix quant au thème de ce Forum. Ma contribution à cette table ronde entend mettre en évidence les possibilités qu'offre la vie universitaire pour *vivre et communiquer* une façon de s'entendre comme personnes, une façon d'entendre notre monde, à la lumière du dessein de Dieu, ainsi que pour *donner raison de notre espérance* et faire savoir qui est le Maître dont nous sommes tous des disciples.

Pour nous, étudiants et professeurs qui nous reconnaissons disciples de Jésus, l'université est le *lieu* où nous sommes invités pour « atteindre et comme bouleverser par la force de l'Évangile les critères de jugement, les valeurs déterminantes, les points d'intérêt, les lignes de pensée, les sources inspiratrices et les modèles de vie de l'humanité, qui sont en contraste avec la Parole de Dieu et le dessein du salut ». ² Pour nous tous, l'université est *la vigne du Seigneur* ³ dans laquelle l'Église envoie, à nouveau aujourd'hui, chacun de vous et moi aussi.

¹ Après l'exposé de Mme BALLESTER, un étudiant du Bangladesh, Bipul Gonsalves, a partagé son expérience qui est publiée à la suite de cette intervention.

² PAUL VI, Exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, n° 18, cité in Jean-Paul II, Exhortation apostolique *Christifideles laici*, n. 44. L'Église a constamment présent le souci de l'évangélisation qui doit imprégner la vie et la culture avec la force de l'Évangile, comme on le voit par exemple dans la Lettre apostolique de Jean-Paul II *Novo millennio ineunte*, n. 51, ou dans le document du Conseil Pontifical de la Culture *Pour une pastorale de la culture* (1999).

³ « Allez vous aussi à ma vigne » (*Mt* 20, 6-7), cité dans l'Exhortation apostolique *Christifideles laici*, n. 3.

Pour l'étudiant, la période des études universitaires constitue une étape décisive, comme le dit Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II en s'adressant à la jeunesse, pour la *personnalisation de la vie humaine et de la communion*,⁴ des rapports avec les autres, du développement d'une conscience de responsabilité.

Pour le professeur, dans ses tâches d'enseignement et de recherche – inséparables l'une de l'autre à l'université et dans les centres d'éducation supérieure – l'université est le lieu où il est envoyé et appelé à vivre sa foi, à la faire grandir et à la communiquer au moyen des matières qu'il enseigne et approfondit, dans une interaction avec les étudiants, avec les membres des groupes de recherche qu'il crée et anime, avec la société au service de laquelle se trouve l'université. Son travail n'est pas seulement un devoir mais une *vocation*.

Pour les professeurs et les étudiants qui, comme nous, se savent *disciples du Christ*, l'université est « le lieu où leur est adressé l'appel de Dieu : "C'est là qu'ils sont appelés" ». ⁵ C'est le lieu spécifique de notre vocation laïque, réalité « non seulement anthropologique et sociologique, mais aussi théologique et ecclésiale » où l'Église nous incite à « rendre plus compréhensible à tous le lien intime qui existe entre la foi et la science, entre l'Évangile et la culture humaine ». ⁶

Pour les jeunes qui n'ont pas découvert le Christ dans leur vie, l'université est un *lieu de rencontre*, de croissance humaine, capable de faciliter l'ouverture à une dimension nouvelle de la vie et à la rencontre avec Dieu.

⁴ JEAN-PAUL II, *Entrez dans l'espérance*, Pocket, Paris 2003.

⁵ JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique *Christifideles laici*, n. 15.

⁶ «...tous les fidèles laïcs, hommes et femmes, qui, avec un profond esprit civique et chrétien, assument une tâche éducative [...] maîtres ou professeurs dans les diverses écoles, catholiques ou non, [doivent être] de vrais témoins de l'Évangile, par l'exemple de leur vie, leur compétence et leur conscience professionnelle, l'inspiration chrétienne de leur enseignement, respectant toujours – évidemment – l'autonomie des différentes sciences et disciplines. Il est particulièrement important que la recherche scientifique et technique menée par des fidèles laïcs prenne comme critère le service de l'homme dans la totalité de ses valeurs et de ses exigences » (*Christifideles laici*, n. 62).

Parlant de l'université, l'Église emploie des mots comme *expérience, croissance, effort, lien entre Évangile et culture humaine*. Durant mes années d'engagement universitaire, le fait de savoir que j'étais envoyée pour porter et rendre présente l'Église dans l'enseignement universitaire m'a donné de la force; de même que m'a donné de la force ma vocation laïque vécue sous la forme inspirée par l'Esprit à saint Pedro Poveda, incarnée dans l'Institution Thérésienne,⁷ qui m'a fourni une formation spécifique à travers des groupes de réflexion et d'échange.

J'en viens maintenant à quelques points de réflexion susceptibles de nous servir, notamment pour le dialogue; des points qui nous parlent de la *possibilité d'un rapport de formation et de la façon de créer les conditions pour qu'il le soit réellement*.

Forte de mon expérience et sans entrer dans les définitions, je me suis demandée ce que signifiait pour moi le mot maître. Plusieurs éléments de réponse me sont venus rapidement à l'esprit : *quelqu'un qui enseigne à vivre et qui communique sa façon d'être*. Quelqu'un avec qui tu as eu *une rencontre* et dont tu reconnais que *quelque chose de son être est resté en toi et te modèle*.

Être maître, c'est aussi communiquer le sens de la vie. Nous avons tous le souvenir particulier de certaines personnes qui sont intervenues dans notre éducation, depuis notre enfance jusqu'à l'université, de ceux qui ne nous ont pas seulement enseigné quelque chose, mais qui nous ont aidés à *nous construire comme personnes*.⁸

⁷ Créée en Espagne en 1911, elle propose une spiritualité s'inspirant de l'exemple des premiers chrétiens. Son emblème porte la devise « Dieu, Seigneur de la science », et représente un livre et une croix, symboles de l'union entre foi et science, entre prière et étude, en tant que clés de la transformation du monde, par le biais de l'éducation.

⁸ « Le Père Poveda a fait de moi une personne ». Tels sont les mots d'un gitan des grottes de Guadix (Espagne) où saint Pedro Poveda, jeune prêtre, commença son activité évangélistique par le biais de l'éducation et en cherchant à créer les conditions pouvant permettre aux marginaux de vivre leur dignité de fils de Dieu. Dans une récente rencontre avec un groupe d'étudiantes du Foyer du Dôme de Paris, fréquenté par des jeunes de 10 nationalités, et en partageant avec elles la préparation à ce Forum, toutes ont reconnu, en partant

1. LA CAPACITÉ FORMATRICE DE LA RENCONTRE ET DU RAPPORT INTERPERSONNEL

Professeurs et étudiants peuvent vivre l'expérience de la *rencontre*, qui permet à la personne en formation de se développer comme sujet éthique. De fait, cette dynamique fait ressortir la conscience de l'autonomie, de la responsabilité et du sens de sa propre dignité et de celle des autres ; elle permet enfin aux systèmes de valeurs d'être reconnus et personnalisés.

Ce rapport se développe dans le cadre d'une institution, dans notre cas l'université, avec ses espaces, ses normes et ses habitudes, etc... Et le rapport maître-disciple se crée à l'occasion des diverses activités de la vie académique : cours, exercices pratiques, tutoring, recherche. Lorsque le professeur dispense un enseignement, certains facteurs facilitent le rapport interpersonnel, d'autres l'entravent ; de toutes les façons, l'enseignement est une opportunité importante pour transmettre des points de vue, des valeurs et des comportements.

De plus, un professeur d'université a de nombreuses autres occasions d'avoir des rapports avec les étudiants : dans les activités et projets culturels, à travers le soutien à des organisations d'étudiants ou de professeurs, par la collaboration avec d'autres institutions et par la coopération avec des associations académiques internationales. Dans toutes ces occasions, le professeur peut être un *maître*. Ce sont, en effet, des espaces privilégiés qui contribuent à créer avec les étudiants – qui parfois ne sont pas ses élèves – des rapports qui les ouvrent à des horizons qui, autrement, resteraient ignorés. Ce sont des lieux de relation où des dimensions humaines peuvent être développées, dimensions qui ne se limitent pas à introduire les jeunes à l'exercice d'une vie professionnelle.

de cours d'études différents, que la façon d'être du professeur (sa passion pour sa tâche, sa capacité de transmettre son expérience gratifiante, faite de respect et de responsabilité, de gratuité et de confiance en leurs capacités, avec des critères de jugement sur les personnes, l'engagement professionnel et les critères éthiques...) est ce qui permet de discerner les *maîtres* authentiques.

Bien qu'elles présentent d'autres caractéristiques, nous ne pouvons pas ne pas tenir compte des potentialités offertes par les nouvelles technologies. Pour certains étudiants, en effet, elles peuvent représenter l'unique possibilité d'accéder à une formation universitaire, tandis que, pour d'autres, elles seront un complément utile. Dans leur contexte aussi, il peut exister un rapport de formation maître-disciple.

Pour en revenir à l'université « classique », nous pouvons nous demander, en premier lieu, comment et sous quels aspects le rapport avec le maître, relayé par le groupe des condisciples, est un rapport de formation. Le professeur peut utiliser des moyens qui créent un rapport non seulement de professeur à étudiant, mais aussi de maître à disciple, rapport où sont potentialisées les composantes mentionnées par Jean-Paul II: la dimension personnelle de l'étudiant et sa capacité de communion. Le professeur joue aussi le rôle de médiateur dans le rapport que peuvent avoir entre eux les étudiants, dans le cadre de la salle de cours et en dehors.

Le professeur peut créer les conditions susceptibles de transformer le contexte de la classe ou d'un groupe d'études en un écosystème (nous pouvons utiliser ce mot, puisque nous sommes devenus familiers de l'écologie et de l'environnement). Il peut contribuer à réaliser un milieu qui soit propice au développement des capacités humaines.⁹ Les quatre aspects signalés, en son temps, par le Rapport Delors s'appliquent ici aussi: *apprendre à connaître, apprendre à être, apprendre à faire et apprendre à vivre ensemble.*

Nous tous, les croyants, actifs dans l'université, nous en sommes profondément conscients. De fait, nous savons que *notre être*, la façon dont nous vivons notre tâche, transmettent une vie imprégnée de l'Évangile.

⁹ Lors d'une rencontre, il y a quelques mois, avec des jeunes enseignants, des étudiants de psychopédagogie au Lycée Pedro Poveda de Buenos Aires, tous ont reconnu l'importance, pour leur formation, d'un climat au sein duquel cette formation advienne sous un angle de « force et amour ». Comme l'air, plus ou moins pollué, que nous respirons, le milieu éducatif, bien que de façon presque imperceptible, transmet un système de valeurs en facilitant son assimilation.

C'est un choix intentionnel : nous voulons que notre vie interpelle et nous cherchons le moyen de *rendre compte de notre espérance*.

Dans le cas du professeur d'université, la première dimension est particulièrement importante, à savoir : placer l'étudiant dans les meilleures conditions possibles pour se former, conditions qui doivent lui permettre de se familiariser avec les connaissances propres à un domaine déterminé. Dans le contexte universitaire actuel, cette façon de concevoir la responsabilité du professeur prédomine et l'objectif de l'enseignant est de conduire ses étudiants à un niveau de formation excellent.

2. COMMENT Y PARVENIR ?

Nous entrons ici dans le domaine de l'art d'éduquer, de former, qui naît quand la motivation de l'enseignant parvient à allier la réflexion sur l'expérience personnelle et l'utilisation de techniques qui facilitent la communication. La motivation, quand elle est forte, est susceptible de moduler l'action formatrice du professeur d'université. Ici, nous les chrétiens, nous partons d'une position privilégiée, car le Mystère de l'Incarnation constitue notre point de référence pour voir, dans le développement des potentialités humaines, la présence active du Dieu qui est entré dans l'histoire.

La réflexion sur l'expérience personnelle, quand elle vise à potentialiser la capacité formatrice du professeur, conduit nécessairement à une transformation de ses attitudes, de ses comportements et de ses stratégies dans les rapports qu'il a avec les étudiants, et ceci aussi bien dans la salle de cours qu'en dehors.

Je signale, à titre d'exemple, plusieurs exigences qui naissent de la réflexion sur la pratique de l'enseignement :

Dans l'ordre de la connaissance

- Impartir les connaissances avec autorité, mais sans arrogance, en communiquant la compétence dans la matière et en mettant l'étudiant en

condition d'accéder à une connaissance qui l'aide à comprendre et à résoudre les problèmes actuels spécifiques à sa discipline.

- Concevoir la construction de la connaissance à partir d'une vaste perspective qui mette en relief un énorme défi intellectuel : favoriser l'articulation nécessaire entre connaissance et savoir, c'est-à-dire, en d'autres termes, entre connaissance et cheminement vers la sagesse.

- Donner la priorité au processus d'apprentissage : l'étudiant peut apprendre à partir de ses propres erreurs et à partir de ses recherches. En pratique, cela signifie que les questions et les interrogations doivent être accueillies en corrigeant les erreurs mais, en même temps, en mettant en évidence les potentialités cachées.

- Rendre explicites, de façon critique, les présupposés épistémologiques et, si c'est le cas, les présupposés éthiques, sous-jacents aux théories qui sont exposées ou discutées. Selon l'épistémologie choisie, le professeur peut communiquer le refus du relativisme, du dogmatisme et le respect de la réalité... Grâce à sa position éthique bien définie, il peut aussi communiquer son engagement en faveur de la vie, de la transformation sociale vers une plus grande justice...

- Communiquer sa conviction que la recherche de la vérité est inhérente à la recherche scientifique, de même que la science n'est pas neutre du point de vue axiologique mais est liée à des programmes politiques et sociaux et peut se mettre au service de la vie, de sa destruction ou d'intérêts particuliers. Présenter donc une science qui, au-delà de la quête de la connaissance, poursuit la transformation de la nature et de la culture selon des fins choisies par nous, les êtres humains.

- Communiquer le respect pour d'autres formes de connaissance non scientifiques, comme celle de l'art, de la religion ou de la littérature. Les positions néo-positivistes, aujourd'hui en déclin, sont toutefois latentes dans certains milieux qui considèrent le langage de la science comme le seul à parler des choses d'une façon sensée.

Dans l'ordre de l'être et de la vie en société

Dans l'exercice de sa profession et à travers sa façon d'enseigner et d'évaluer, le professeur peut communiquer des valeurs :

- Montrer qu'il est une personne qui vit la vie en plénitude et qui possède un sens élevé de sa tâche d'enseignant et de chercheur ; se montrer une personne affable, qui ne recherche pas le pouvoir.

- Présenter les résultats de la science sans dogmatisme, en démontant indirectement toute prétention de fondamentalisme.

- Montrer les résultats de la science avec la rigueur méthodologique nécessaire, en démontant indirectement toute prétention d'arbitraire.

- Placer l'étudiant face à l'exercice de sa responsabilité, en s'intéressant à lui en tant que personne et pas seulement à son rendement universitaire. L'aider à assumer les conséquences de ses actions ou de ses omissions.

- Faire de la salle de classe, avec son travail de groupe, un laboratoire pour l'exercice de la tolérance et du respect. Bien plus, expérimenter le passage de la tolérance à la compréhension, à partir des divers rapports qui s'y créent. Contribuer, par la méthodologie, à préparer des professionnels capables de concevoir des objectifs favorisant la vie humaine en commun.

- Insérer dans les programmes et groupes de recherche des façons d'agir éthiques, qui ne comportent pas une volonté de pouvoir, mais de service.

Dans l'ordre du faire

Les étudiants profitent toujours davantage des années d'université aussi bien pour réaliser des activités pratiques liées à leurs études que pour faire une expérience de travail rémunéré ou de volontariat. Cela leur permet, non seulement de s'approcher des conditions ordinaires de la vie des gens, mais les introduit aussi dans des milieux professionnels plus ou moins liés à leur préparation académique.

Dans tous les cas, ces expériences préparent l'étudiant à l'activité professionnelle. En particulier, l'expérience de volontariat, que ce soit dans des communautés de marginaux ou dans des pays différents du sien, est l'occasion pour le jeune d'entrer dans le monde du travail avec une vision plus complète des nécessités humaines.

Un professeur a toujours aussi la possibilité d'animer, de suggérer, de faire référence, de promouvoir des liens avec les ONG...

Au-delà du milieu académique et universitaire

L'université prépare au travail, mais elle doit aussi former à l'action, dans le sens que donne à ce terme Hanna Arendt dans son livre intitulé *La Condition Humaine*. En effet, elle fait une distinction entre le travail (dans les deux acceptions du terme) et l'action. Dans un premier sens, le travail correspond aux tâches propres à la reproduction et au soin de la vie, dans un second, à la production du travail, tandis que l'action vise la création et l'action politique au sens le plus large possible. Le professeur qui parvient à devenir maître doit accomplir toutes ces fonctions, en dispensant une connaissance des réalités de notre monde qui soient plus significatives, en lien avec le développement et la justice.

Même si l'université est importante et offre aux jeunes de nombreuses possibilités, leur vie, aujourd'hui, se construit souvent comme une mosaïque à laquelle diverses expériences apportent leur contribution spécifique. L'identité du professeur d'université, telle que nous sommes en train de la décrire, n'est pas liée à un lieu de travail, mais fait partie intégrante de son être. Voilà pourquoi de nouvelles occasions de communication et d'échange sont procurées par la rencontre avec de jeunes universitaires (dont beaucoup sûrement ne sont pas nos élèves), dans des milieux créés par l'Eglise, où la façon d'entrer en relation avec les autres n'est pas déterminée par la qualification professionnelle liée à une matière mais par la reconnaissance réciproque sur la base de la foi commune au Christ.

NOUS FORMER TANDIS QUE NOUS CHERCHONS À FORMER, ÊTRE DISCIPLES DE L'UNIQUE MAÎTRE

Dans cette conférence, j'ai voulu souligner l'importance des années d'études universitaires, au cours desquelles les garçons et les filles sont engagés dans une tâche ardue : construire leur identité dans une perspective dynamique, comme résultat du croisement de multiples références.

Dans cette étape difficile et fascinante de leur vie, les jeunes ont besoin de modèles de référence. Le professeur qui réussit à être un maître est sans aucun doute une référence significative, car il constitue alors un modèle par sa vie et non pas seulement par son savoir. Voilà pourquoi les choix de vie du professeur, son engagement dans la vie publique, son intégrité personnelle, ses appartenances religieuses ou politiques revêtent une signification formative dans la mesure où ils font miroiter des possibilités inédites dans l'horizon de la vie des disciples. Il s'agit d'une dimension non quantifiable de la contribution du professeur/maître à la formation des personnes.

Les occasions qui rendent possibles la communication, et surtout le rapport interpersonnel avec les étudiants ou avec les jeunes chercheurs dépendent de la manière dont le professeur intègre l'expérience de Dieu dans son activité scientifique ; *de quelle façon l'expérience de foi nous donne-t-elle un sens et une source d'énergie intérieure* pour accomplir nos devoirs ? De quelle façon, enfin, l'expérience d'une tâche humaine, à savoir la recherche de la vérité, nous conduit-elle à la proximité avec Dieu ?

Au risque de vous surprendre, je dirais que l'enseignement, la recherche ont beaucoup à voir avec la contemplation, avec l'expérience d'un Dieu qui est en chaque étudiant, dans chaque recherche visant à découvrir son visage dans la réalité humaine et à mettre celle-ci au service de la plénitude qui, pour chacun d'entre nous, est inscrite dans le dessein de Dieu.

En paraphrasant sainte Thérèse d'Avila, nous pouvons dire que Dieu

est aussi dans les microscopes électroniques et dans les éprouvettes¹⁰. Exprimer ce lien donne un sens à l'interaction féconde entre foi et science vécue par le professeur, et permet à celui-ci de la transmettre. En même temps, cette interaction stimule le professeur, le maître, à suivre une formation permanente, formation qui fait partie intégrante de son rapport avec les étudiants.

Un mot de remerciements

Ce que je suis aujourd'hui et ce que je peux apporter à ce monde s'est construit peu à peu, lors de rencontres personnelles avec ceux que j'ai reconnus comme maîtres et avec ceux que je reconnais comme disciples. Ce sont eux, en effet, qui, de la sorte, m'ont appris aussi à découvrir la merveille de Dieu qui est à l'œuvre chez les plus jeunes. A partir de mon expérience, je voudrais encourager tous ceux qui ressentent la vocation de professeurs, de maîtres à l'université, à entreprendre ce chemin fascinant.

* * *

BIPUL GONSALVES, *Bangladesh*

A l'époque où j'étais sur le point d'être admis à l'université, je suis allé sur mon campus ; mon admission posait encore des problèmes et je cherchais un professeur qui pourrait m'aider. Je suis entré dans la salle des professeurs et j'ai parlé de mon admission à l'un d'entre eux. Il était très occupé et m'a dit de revenir la semaine suivante. Au bout d'une semaine, j'ai cherché ce professeur pour lui demander des conseils sur mon admission, mais il était encore très occupé et m'a dit de revenir la semaine

¹⁰ L'expression de sainte Thérèse d'Avila « Dieu réside aussi dans les marmites » a des reflets incisifs et décisifs dans la vie d'un professeur et d'un scientifique.

suivante. Chaque fois que j'allais voir ce professeur, il prétextait une excuse et ne m'aidait jamais. Je ne savais pas quand arriverait cette fameuse « semaine suivante ».

Selon moi, un maître n'est pas seulement celui qui explique un point donné du livre : c'est celui qui propose une orientation philosophique de toute la question. C'est un philosophe et son disciple formule sa pensée philosophique sur la base de son enseignement. Le rapport entre le maître et le disciple s'apprend. Pour devenir un bon maître, il faut s'engager dans une pratique ascétique austère. Un maître enseigne à son disciple à travers son style de vie et ceci, dans chaque domaine. Un maître guide son disciple sur la voie du succès et l'aide à atteindre ses objectifs.

D'un autre côté, le disciple suit son maître, suit ses ordres et ses instructions. Il se rend chez son maître pour apprendre beaucoup de choses, notamment son style de vie, son comportement et ses valeurs, et décider de son avenir. Un disciple a envie d'apprendre et de découvrir de nouvelles choses et de nouvelles idées. Par conséquent, le rapport entre le maître et le disciple est profond ; c'est un rapport basé sur la foi, la confiance et l'amour. Enseigner est un bon exercice d'amour.

Mais la société n'est pas toujours la même : elle change pour des motifs sociaux, économiques, culturels et autres. Ces changements se produisent aussi au sein du rapport entre le maître et le disciple. Aujourd'hui, un maître ne s'occupe plus de morale, il n'a en tête que le profit. Une structure éducative ressemble davantage aujourd'hui à un centre commercial. Maître et disciple ne sont pas liés par un rapport, mais par l'argent et par le désir d'obtenir de bons résultats. Le succès d'un étudiant dépend de la somme d'argent qu'il a dépensée. Il y a beaucoup de corruption dans notre système d'éducation.

De nombreux maîtres n'ont pas de rapports personnels avec leurs disciples en dehors des classes et des études. La société contemporaine est en train de perdre ses valeurs morales car ses citoyens ne reçoivent d'éducation morale ni à l'école ni à l'université. Aussi les disciples n'ont-ils pas de respect pour leurs maîtres. Telle est la situation au Bangladesh,

qui est un pays pauvre, où les professeurs d'université reçoivent de maigres salaires. Au Bangladesh, il n'y a pas de politique précise ni de directives appropriées dans le domaine de l'instruction. Par conséquent, les professeurs doivent penser à d'autres moyens pour gagner leur vie. Il en résulte que l'enseignement en classe est presque inexistant et que les professeurs recommandent aux étudiants de prendre des cours privés pour obtenir de bons résultats. De fait, le rapport entre maître et disciple vient à manquer.

Les raisons de cette situation sont diverses :

1. La société de consommation a imprégné tous les aspects de la vie. L'humanisme a fait place au matérialisme. Jour après jour, pour pouvoir faire face aux exigences matérielles du monde actuel, nos concitoyens ont besoin de plus d'argent et recherchent les moyens d'en gagner davantage.

2. Le manque de projets gouvernementaux est également responsable de cette situation. Nos gouvernants sont surtout préoccupés par la question du renouvellement de leur mandat et n'ont pas le temps de penser au développement social du pays. Le parti d'opposition ne joue pas non plus un rôle constructif.

3. Une autre cause de cette situation est la pauvreté. Le Bangladesh est un pays pauvre qui fait partie du tiers monde. Presque toute la population est pauvre. Les possibilités de trouver du travail ou de faire des affaires sont peu nombreuses. La vie est très dure et compétitive, de sorte que la corruption envahit tout le pays.

Peut-on parler d'une « communauté » universitaire ?¹

Professeur WILLY BONGO-PASI MOKE SANGOL

Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines

Université de Kinshasa

République Démocratique du Congo

Peut-on parler d'une « communauté » universitaire ? Cette question est au centre de notre exposé qui porte sur les rapports qui doivent exister entre les différentes personnes présentes quotidiennement à l'université, c'est-à-dire les professeurs, les étudiants, les membres du personnel administratif, technique, médical et ouvrier, etc. Nous voudrions, à la lumière de notre expérience de l'Université de Kinshasa, mais cela vaut aussi pour toutes les universités, démontrer que les relations entre les différents membres d'une université ne sont pas uniquement fonctionnelles, mais sont également susceptibles de créer un climat de communion, de collaboration et de dialogue propre à une véritable communauté de personnes. Nous nous sommes toujours demandé comment il était possible que des communautés naissent dans des milieux universitaires connus, aujourd'hui, comme étant des milieux réfractaires aux relations interpersonnelles. Ces communautés sont différentes des foules sans identité, sans idéal et sans structure.

Notre exposé s'articule autour de trois points. Les deux premiers formulent les fondements d'une communauté universitaire et le troisième propose, en exemple, la communauté universitaire de Kinshasa, notre Université d'attache.

¹ Après l'exposé du Prof. BONGO-PASI, une étudiante de Pologne, Katarzyna Ryznen, a partagé son expérience qui est publiée à la suite de cette intervention.

1. L'UNIVERSITÉ EST-ELLE UNE COMMUNAUTÉ?

Dans cet exposé, la première idée force c'est l'université. Elle est, par essence, une vraie communauté. Pour s'en rendre compte, il importe de saisir ce que renferment les deux termes *université* et *communauté*. En effet, l'étymologie du terme *université*, renvoie à la *communauté* et à un *corps* de maîtres chargés de l'enseignement supérieur de divers degrés. C'est presque une tautologie que de parler de *communauté universitaire*.

1.1. Le substantif « communauté », dérivant de l'adjectif « commun », est polysémique. Il se réfère à tout ce qui s'applique à plusieurs personnes (ou choses), à tout ce qui se fait ensemble et en grand nombre.

Partant de ces significations, la « communauté » peut s'entendre d'un groupe social dont les membres vivent ensemble, ont des biens, des intérêts communs, poursuivent les mêmes objectifs et ont les mêmes goûts, les mêmes usages et une identité de vue sur des problèmes extra-communautaires.

1.2. Le mot « université » vient de l'abréviation de l'expression latine *universitas magistrorum et scholarium* que nous traduirons de la façon suivante: « association » ou union de professeurs et d'étudiants, constituée de collèges, c'est-à-dire des groupes d'étudiants qui se rassemblent pour partager les installations et les résidences universitaires (cf *Le Petit Robert*, 2003), ou encore, un établissement (public ou privé) d'enseignement supérieur comprenant une ou plusieurs facultés et entités décentralisées et habilité à délivrer des diplômes.

L'université a toujours été organisée de manière à procurer des avantages mutuels à ses membres et à leur assurer une protection légale, même dans le cas, qui se présente aujourd'hui, de l'université virtuelle ou de l'enseignement à distance. Cette signification que nous gardons aujourd'hui de l'Université, vient du latin classique et date du milieu du XVIII^{ème} siècle. *Universitas* dérive de *universus*, c'est-à-dire totalité, et

universus, de *unus* qui veut dire un ou unité. De cette étymologie, nous pouvons conclure que l'université est une communauté.

1.3. Dans tous les pays, l'université est considérée comme une Alma Mater, c'est-à-dire une mère génitrice et nourricière, berceau de la culture. L'université, affirme Mgr Giovanni d'Aniello, Nonce Apostolique en République Démocratique du Congo, a une finalité pédagogique, « dont le but n'est pas seulement l'instruction, mais aussi la formation des nouvelles générations. Eduquer y est un phénomène essentiellement humain, car seul l'homme peut et doit s'éduquer. A travers l'éducation, il trouve son individualité, dans les différents secteurs de l'existence, et en conséquence il devient une personne tant au niveau psychologique qu'au niveau ontologique » (cf. Homélie de Mgr Giovanni d'Aniello, le 15 janvier 2004, à l'occasion du cinquantenaire de l'Université de Kinshasa, ex-Lovanium).

Nous devons donc concevoir l'université comme un ensemble, constitué d'unités de formation et de recherche, d'instituts, de centres de recherche et de laboratoires, qui peuvent être publics ou privés, confessionnels ou laïcs. Pour paraphraser le nonce apostolique dans cette même communication, nous estimons que l'université doit mobiliser ses membres à « aimer, à rechercher, à cultiver, à approfondir et à enseigner la vérité afin qu'ils grandissent intérieurement et fassent grandir leurs disciples dans la culture de la vérité » (*Ibidem*).

En effet, l'université se distingue par l'excellence (du latin *excellencia*, *excellere* qui signifie exceller) de ses membres et de ses services comme l'indiquent la plupart des devises des universités, telles que : *Lumen requirunt, Duc in altum, Sedes sapientiae, Scientia spendet et conscientia, Lumen in flumen*. L'université vise toujours les hauteurs et les cimes. Ce terme, venant du latin *altus*, du verbe *alere*, reflète l'idée de monter qui est liée à celle de faire croître ou d'alimenter, propre aux personnes et aux choses qui atteignent un haut degré de perfection. Bannissant toute médiocrité, l'université forme un corps d'élite, c'est-à-dire un ensemble de personnes considérées comme les meilleures, les plus remarquables

d'un groupe et d'une communauté. Ces personnes occupent le premier rang, de par leur formation et leur culture.

1.4. Toutes les acceptions contenues dans la définition du mot université, nous renvoient à la communauté. En effet, une université est une communauté, une corporation, une collectivité et un groupement d'individus. Ses membres forment une élite intellectuelle, c'est-à-dire un ensemble de personnes regroupées socialement et naturellement pour exercer le même métier ou la même profession de formateur, d'enseignant, de chercheur, d'éducateur et d'instructeur, profession caractérisée par l'excellence. Il s'agit donc d'un groupe social dont les membres, unis en vue d'un but déterminé et commun, vivent ensemble et ont des liens et des intérêts communs : l'éducation, l'instruction et la formation. Nous pensons que le milieu universitaire comprend des personnes « à part », un peu comme dans la scène de la Transfiguration. Pour participer à la Transfiguration, il faut être choisi, mais il faut aussi fournir un effort pour escalader la montagne. Cependant, on ne quitte pas le monde. On reste du monde, mais transformé. C'est une communauté humaine, mais particulière.

Pour Mgr Giovanni d'Aniello déjà cité : *« L'université, dès le début, a été conçue comme une institution universelle, ouverte à tous, sans distinction, et qui s'engage à cultiver toutes les formes du savoir et à étudier la vérité sous chacune de ses expressions. L'université a pour tâche fondamentale, l'étude de la vérité ; et c'est seulement à partir de la connaissance de la vérité qu'elle tire les critères valables pour organiser et donner signification aux études dans les différents secteurs »* (*Ibidem*). La vérité, c'est l'adéquation de l'idée à ce qui est. C'est l'opinion droite qui se distingue de la *doxa*, de la rumeur, de l'erreur et du mensonge (cf. PLATON, *Théétète*).

1.5. Poursuivant cette tradition, l'université joue un rôle prophétique et missionnaire. Elle est même une fonction épistémologique et une catharsis qui visent l'excellence comme pôle d'attraction aussi bien au cours de

la formation, que dans la vie active. Comme pôle d'attraction, l'excellence couvre trois sphères qui s'interpénètrent : le savoir, le savoir-faire et le savoir-être, qui impriment un style de vie capable de promouvoir le développement. L'Université remplit essentiellement une quadruple mission, à savoir :

1. Assurer la formation des cadres de conception dans les domaines les plus divers de la vie. A ce titre, elle dispense des enseignements inscrits à son programme de manière à favoriser l'éclosion des idées neuves et le développement des aptitudes professionnelles.
2. Organiser la recherche scientifique fondamentale et appliquée, en tenant compte de l'évolution de la science, des techniques et de la technologie dans le monde. Souvent, ces recherches sont orientées vers la solution des problèmes spécifiques aux pays concernés. C'est à ce niveau que l'université intervient dans le développement des nations et des peuples.
3. Conférer les grades, conformément aux dispositions légales et réglementaires sur la collation des grades académiques du premier cycle correspondant au baccalauréat, graduate, under graduate ou candidature ; du deuxième cycle de la licence, du *master*, du post-graduate ou de la maîtrise ; et du troisième cycle réservé aux savants, docteurs à thèse et agrégés de l'Enseignement supérieur. L'université délivre aussi des diplômes scientifiques et des diplômes qui lui sont propres.
4. Etre au service de la population.

Partis de ces deux concepts « communauté et université », nous aboutissons à la notion de « communauté universitaire ». C'est *un ensemble de personnes qui fréquentent quotidiennement l'université et qui sont impliquées dans la réalisation de ses objectifs*. Il s'agit d'un groupe concret de personnes comprenant des individus bien identifiés, assumant des fonctions ou exerçant des activités bien précises, dans des structures ou des organes déterminés et entretenant entre eux des relations fon-

tionnelles qui, pour être efficaces, tissent des rapports interpersonnels de collaboration et de dialogue permanents. Le dialogue, au sens platonicien et hégélien, est une dialectique, un échange fructueux et une discussion franche. La collaboration provenant de ce dialogue consiste à travailler en commun pour gagner des bénéfices (cf. John RAWLS, *Le droit des peuples*).

2. DE LA COMMUNAUTÉ FONCTIONNELLE À LA COMMUNAUTÉ RELATIONNELLE

La communauté universitaire, tout en étant fonctionnelle, est avant tout une communauté relationnelle. L'université, avec ses professeurs, ses étudiants, son personnel administratif, médical, paramédical, para-académique, technique et ouvrier, est une véritable communauté impliquée dans la réalisation de sa triple mission d'enseignement, de recherche et de service à la nation. Pour réaliser une telle mission, basée sur l'éducation, l'instruction et la formation, l'université a mis sur pied une administration, c'est-à-dire une organisation structurée, non seulement fonctionnelle, mais aussi relationnelle. Un climat de collaboration, de dialogue et d'intersubjectivité caractérise une vraie communauté de personnes de ce genre. A l'université, l'autre est celui qui m'aide à me réaliser. Il n'est pas un obstacle pour moi, ni un enfer. Mais il communique avec moi (cf. Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*).

2.1. *La communauté universitaire est une communauté fonctionnelle*

Pour atteindre les résultats escomptés, l'université doit se fonctionnaliser et se formaliser à travers un tableau organique et un organigramme, allant du sommet à la base, comportant généralement un pouvoir organisateur, un conseil d'administration, un conseil universitaire ou académique, un comité de gestion ou rectoral, un conseil de faculté ou du centre de recherche, un conseil de département et différents services. Il

existe aussi des mouvements associatifs formels ou informels, scientifiques et culturels, religieux ou idéologiques.

Tous ces organes, officiels ou privés, sont créés pour remplir une fonction pratique en vue de l'exercice d'une charge. Les membres de la communauté universitaire sont tenus par plusieurs liens de dépendance, d'interdépendance et d'influence réciproque et communicationnelle. Ces liens font de la communauté universitaire un faisceau et créent des réseaux complexes de relations très variées. Parmi ces relations, nous pouvons relever plusieurs relations fonctionnelles verticales ou horizontales, internes et externes.

Les relations fonctionnelles sont des rapports qui se tissent entre des personnes qui exercent des fonctions complémentaires au sein de la communauté, qui se côtoient, se rencontrent et se fréquentent. Ces relations peuvent être verticales ou horizontales, internes ou externes.

Les *relations verticales internes* se nouent entre le chef hiérarchique et les subalternes : par exemple, entre le recteur de l'université et les autres membres de la communauté universitaire, entre le curé de la paroisse et les paroissiens, entre les doyens ou les chefs de département et les étudiants, entre le doyen et les autres membres de sa faculté, entre le directeur chef de service et les autres agents de sa direction, etc.

Ces mêmes relations peuvent être *verticales externes*, c'est-à-dire qu'elles existent entre un chef hiérarchique et les subalternes relevant de ses collègues : par exemple, entre un doyen d'une faculté et les membres des autres facultés, excepté son collègue doyen, entre un directeur et les agents relevant d'autres directions, etc.

Les *relations horizontales internes* sont celles qui lient les pairs d'un service ou d'un organe entre eux : par exemple, le secrétaire général académique et le secrétaire général administratif, les chefs des départements d'une même faculté, les doyens de l'université entre eux, etc.

Il y a aussi les *relations horizontales externes* qui sont celles que l'on rencontre entre pairs relevant de services différents : par exemple, entre un chef de département d'une faculté donnée et les chefs de département

des autres facultés, entre les assistants d'une faculté donnée et les assistants d'autres facultés, entre les professeurs et les étudiants de facultés différentes.

Nous rencontrons à l'université, des *relations professionnelles* qui lient les personnes exerçant une même fonction académique ou administrative ou une même activité scientifique. Ces relations professionnelles sont nombreuses et variées au sein de la communauté universitaire. Elles se recoupent avec des relations fonctionnelles dans la mesure où certains services au sein de l'université sont considérés comme des professions ou des métiers. C'est le cas, par exemple, de tous les professeurs ordinaires, de tous les laborantins, de tous les répétiteurs, de tous les médecins, de tous les informaticiens, de tous les électriciens, de tous les dentistes, de tous les assistants.

2.2. *La communauté universitaire est une communauté relationnelle*

Toutes ces relations sont fonctionnelles, mais deviennent vite interpersonnelles. Elles font de la communauté universitaire, une communauté relationnelle et intersubjective. Une relation n'est possible qu'entre des personnes qui s'appellent, s'attirent, voire s'excluent mutuellement. L'intersubjectivité du «*Je et tu*» selon Martin Buber, crée des hommes nouveaux qui se font confiance et qui s'estiment mutuellement. L'intersubjectivité déborde les cadres imposés par les fonctions et les professions, pour aller vers la réciprocité des consciences (cf. G. MADINIER, *La conscience morale*). Ce type de rapports peut exister entre pairs, entre maîtres et disciples ou encore entre supérieurs et subalternes en dehors des obligations professionnelles. Durables et permanents, ces liens continuent d'exister même après les études ou la cessation des services.

De telles relations débouchent sur des rapports d'amitié, de fraternité et de camaraderie. Les relations d'amitié sont celles qui se tissent entre des personnes qui s'estiment et se témoignent une affection bienveillante.

te. Elles se nouent entre deux personnes et rarement entre plusieurs personnes. Elles peuvent exister entre deux frères ou deux sœurs, deux collègues, un supérieur et un subalterne, un directeur ou promoteur de thèse et son élève, etc.

Les relations de fraternité sont davantage ressenties, notamment entre les membres des associations religieuses qui se considèrent comme « frères et comme enfants de Dieu », « lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de la seule volonté de Dieu, le Père » (Jn 1, 12-13). Fondées sur l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ, ces relations donnent l'assurance aux chrétiens que rien ne vient les ébranler. Les chrétiens restent soudés parce que rattachés à Dieu par le Christ (Rm 8, 38-39). Tant qu'on garde intacte sa foi au Christ et en Dieu, ces relations sont éternelles.

À l'université, ce type de relations est une véritable union sacrée. Les professeurs se considèrent comme des collègues, les médecins comme des honorés ou distingués confrères. La base d'une telle relation est purement pédagogique et anthropologique, comme l'affirme Marcel Jousse dans *La manducation de la parole*. Dans l'acte d'enseignement, le maître et la leçon sont littéralement « mangés » par le disciple. La « manducation » de la leçon et du maître vivant par l'apprenant rend la présence du professeur indispensable à l'université. C'est une véritable communion, comme dans le cas de la célébration eucharistique où la parole et le corps du Christ sont « mangés » en vue d'une vie abondante.

Les relations de camaraderie sont celles qui se tissent par familiarité entre des personnes qui ont en commun certaines occupations. Les étudiants tissent entre eux ce genre de relations de convivialité. Il en est ainsi des membres d'une délégation syndicale ou des associations professionnelles universitaires.

Il existe un autre type de relations interpersonnelles de solidarité, fondé sur la responsabilité mutuelle et la collaboration des membres vis-à-vis de la communauté locale ou nationale ou vis-à-vis de leur groupe et de leur devenir. Ces relations supposent une certaine prise de conscien-

ce devant une menace, un danger qui plane sur le groupe. Les étudiants, par exemple, tissent des relations de solidarité pendant les sessions d'examens, durant les manifestations publiques ou les soulèvements. Les professeurs nouent entre eux des relations de solidarité pour protéger leurs intérêts communs et pour assurer le devenir de leur corps ou de leur ordre. Nous pouvons illustrer tout ce qui précède, par un exemple : la communauté universitaire de Kinshasa.

3. UNIVERSITÉ DE KINSHASA, EXEMPLE D'UNE COMMUNAUTÉ UNIVERSITAIRE?

Toutes les caractéristiques que nous venons d'examiner ne sont pas toujours visibles dans nos universités. Souvent, elles n'existent plus. Les différentes personnes impliquées à l'université sont souvent égoïstes ou bien, chacune voulant défendre son rang, il n'existe plus de vraies relations interpersonnelles. Celles-ci ne sont pas impossibles à réaliser, mais il faut un effort de volonté pour y parvenir. Nous l'avons constaté, dans certains cas, à la paroisse universitaire de Kinshasa.

L'Université de Kinshasa est la plus grande institution d'enseignement et de recherche de la République Démocratique du Congo, et de l'Afrique centrale en général, placée sous la tutelle du Ministère de l'Enseignement Supérieur et Universitaire. Fondée en 1954, l'Université de Kinshasa, anciennement appelée Université Lovanium, compte aujourd'hui plus de 25.000 étudiants dont le tiers est de sexe féminin et le dixième est composé d'étrangers d'environ 12 nationalités différentes. Ils sont encadrés par un corps enseignant comprenant près de 2.000 membres : 10 docteurs *honoris causa*, 17 professeurs émérites, 217 professeurs ordinaires, 175 professeurs, 273 professeurs associés, 457 chefs de travaux, 588 assistants de 1^{er} et de 2^{ème} mandat et 22 chargés de pratique professionnelle. Par ailleurs, le personnel administratif, technique, médical, para-médical, ouvrier et para-académique de l'Université de Kinshasa regroupe 2000 personnes.

L'histoire de cette université s'étend sur trois grandes périodes, à savoir :

– Période de l'Université Lovanium de Léopoldville (ou de Kinshasa), fonctionnant comme université catholique, avec pour devise *Lumen requirunt*: 1954-1971 ;

– Période de l'Université Nationale du Zaïre (UNAZA), Campus de Kinshasa, fonctionnant comme université d'Etat, avec pour devise *Scientia splendet et Conscientia*: 1971-1982 ;

– Période de l'Université de Kinshasa (UNIKIN), fonctionnant comme université d'Etat, avec pour devise *Scientia splendet et Conscientia* : de 1982 à nos jours.

L'Université de Kinshasa est établie sur la colline du Mont-Amba, dite « colline inspirée » et située à l'Ouest de la ville de Kinshasa qu'elle surplombe. Elle s'étend sur une superficie de près de 5 hectares et est fréquentée tous les jours par plus de 40.000 personnes : autorités académiques, professeurs, personnel administratif, personnel ouvrier et technique, personnel médical et paramédical, étudiants, élèves, malades et plus de 600 familles du personnel de l'université habitent le Plateau des Résidents.

Une grande partie des étudiants, filles et garçons, est logée dans des *homes* (résidences d'étudiants : homes I-VIII, home X, Home XX, Home XXX, Home Vatican II, Homme 150 et Home 80) construits à cet effet. Cela vaut aussi pour les étudiants mariés. Au cours de l'année académique, l'université organise différentes activités culturelles et sportives : cycle de conférences universitaires, théâtre universitaire, cinéma, musique, athlétisme, gymnastique, natation (avec une piscine olympique), tennis, volley-ball, football, handball, boxe, judo, lutte, karaté.

Cette université compte 58 départements et centres de recherche, regroupés en 10 facultés : Droit, Lettres et Sciences humaines, Médecine, Pharmacie, Polytechnique, Psychologie et Sciences de l'Éducation, Sciences Agronomiques, Sciences Economiques, Sciences Sociales,

Administratives et politiques, et enfin Sciences exactes et naturelles. Elle dispose de 64 auditorios dans 7 grands bâtiments des facultés, d'une salle des promotions de 800 places assises (Salle des Promotions Mgr Luc Gillon) et d'un amphithéâtre en plein air (Père Léon de Saint-Moulin) de plus de 6000 places assises, ainsi que d'un sénat académique (Mgr Maurice Plevoets).

L'Université de Kinshasa compte en son sein 2 écoles régionales de troisième cycle, 2 chaires Unesco, 57 laboratoires, des cliniques universitaires (hôpital de niveau tertiaire), un centre neuro-psycho-pathologique (hôpital de niveau tertiaire), un centre hospitalier (hôpital de niveau secondaire), un centre de santé (de niveau primaire), des musées universitaires, une régie des constructions, un groupe scolaire complet (enseignement maternel, primaire et secondaire comportant les sections suivantes : littéraire, commerciale, scientifique/math-physique et bio-chimie, pédagogique), un institut de technique médicale (niveau A2), une bibliothèque centrale et 10 bibliothèques des facultés, une librairie et une imprimerie universitaires ainsi qu'un centre de recherche connecté à Internet. Ces structures seraient inopérantes si leurs animateurs ne vivaient pas dans une certaine convivialité.

En dehors des structures officielles établies par la loi, il existe beaucoup d'autres structures para-académiques qui participent à la vie de la communauté universitaire : les associations socioprofessionnelles (APUKIN, ACS, APAT) et syndicales, les groupements religieux et les aumôneries (catholique, protestante, kimbanguiste, islamique, salutiste), les mouvements associatifs estudiantins, les ONG en tous genres et autres associations sans but lucratif. Elles sont orientées vers l'éveil de la conscience pour la prise en charge de soi-même en vue d'un développement durable de la communauté et de ses membres.

Un tel brassage de personnes forme une belle communauté humaine sur la Colline inspirée. Les membres externes de la communauté universitaire participent aussi activement à toutes les activités de l'université, transformant ainsi les rapports purement fonctionnels en rapports relationnels.

Signalons que l'Université de Kinshasa fut, à sa création, une Université catholique appelée « Université Lovanium ». Une imposante église, construite en plein milieu du site ou du village, abrite les célébrations eucharistiques et d'autres manifestations religieuses. Mais, lors de sa nationalisation en 1971, l'université devint laïque, ouvrant ainsi ses portes à toutes les confessions religieuses dont les unes, dynamiques, tentent d'ériger sur le site des églises pour encadrer leurs adeptes. Parmi les plus remarquables, citons les aumôneries protestante, kimbanguiste, salutiste (Armée du Salut) et islamique.

La paroisse universitaire « Notre Dame de la Sagesse », NODASA, existe depuis janvier 1954, date de la fondation de l'Université Lovanium, et a été érigée canoniquement en 1957. Elle est à la fois territoriale et personnelle relevant à la fois de l'Archidiocèse de Kinshasa et de la Conférence épiscopale nationale du Congo. Tout en couvrant le site universitaire, son ministère s'étend aussi aux membres externes de la communauté universitaire et concerne plus de 40.000 personnes.

Cet apostolat en milieu universitaire est organisé conformément au droit canonique et au gouvernement pastoral de l'Eglise de Kinshasa, à travers et grâce aux différentes commissions et divers groupes de vie : le MIEC (Mouvement International des Etudiants Catholiques), le MPC (Mouvement des Professeurs Catholiques), le BYM (Bilenge ya Mwindi Jeunes de lumière), le Renouveau charismatique, le Groupe KA (Kizito-Anuarite), la Légion de Marie, les Commissions de l'Eglise catholique, notamment la Commission de la pastorale estudiantine, de la catéchèse, de la pastorale familiale, Justice et paix, de la liturgie avec ses sous-commissions de l'acolytat, de la musique sacrée (les chorales) et les Communautés ecclésiales de base (CEVB).

Il est courant de trouver un professeur, un étudiant et une maman, épouse de professeur, faisant partie d'une même commission. Les professeurs et les étudiants sont actifs et dynamiques dans les différentes activités de la paroisse et assument diverses fonctions. Des mariages, souvent multiethniques et multiraciaux ont lieu. Il nous a été personnelle-

ment difficile d'admettre qu'un jeune étudiant soit notre adjoint dans un projet, financé par le Fonds des Nations Unies pour la Population (FNUAP), sur la santé de la reproduction en milieu universitaire. Ce fut une condition pour le financement de ce projet. Et la justification était qu'il fallait impliquer les jeunes et leur apprendre à diriger. C'est une communauté composée de personnes de diverses origines : hommes et femmes, professeurs, fonctionnaires, étudiants et élèves, jeunes et vieux, Congolais et étrangers, laïcs, religieux et clercs, provenant de tous les horizons, de toutes les régions, de toutes les tribus de la République Démocratique du Congo et du monde entier.

La Paroisse Notre-Dame de la Sagesse est un exemple frappant d'une communauté humaine, d'une Eglise vivante et d'une famille de Dieu, selon la volonté de Notre Seigneur Jésus-Christ. Elle se distingue de tout autre groupement ethnique, religieux, politique ou culturel, car elle est :

1. La famille de Dieu. Dieu n'appartient en propre à aucun peuple. Cependant, il fait de nous une race choisie, un sacerdoce royal et une nation sainte. On ne devient pas membre de cette famille par la naissance physique, mais plutôt par une naissance d'en haut, par le baptême d'eau et d'Esprit et par la foi en Jésus-Christ.

2. Un peuple messianique, le sel de la terre et la lumière du monde. Jésus-Christ, l'Oint de Dieu, le Messie, le Chef, c'est-à-dire la Tête (*Caput*) de cette famille, répand en nous cette même onction en nous rendant libres et obéissants au commandement nouveau d'amour et de charité (cf. *Catéchisme de l'Eglise Catholique*).

CONCLUSION

Nous terminerons notre exposé en vous faisant part d'une conviction : toutes les communautés universitaires dignes de ce nom sont ou devraient être fondamentalement relationnelles et humaines. Elles se fon-

dent sur une métaphysique chrétienne qui affirme que Dieu est Un et Trine. Dieu est relationnel et communautaire quand Il dit : « *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance* » (Gn 1, 26). Dieu est cette vérité que recherche l'université. La vérité est une, mais perçue de façon multiple comme le pense Husserl.

Ainsi, au terme de cette réflexion, nous pouvons conclure en disant que la communauté universitaire est une communauté caractérisée par des rapports de toutes sortes qui existent entre différentes personnes présentes quotidiennement sur le site de l'Université : professeurs, personnel administratif, technique et ouvrier, médical et paramédical, étudiants, autorités académiques, autorités des facultés. De nombreuses relations se tissent au sein de l'université à travers ses différentes structures officielles, formelles ou informelles. Il existe donc une vraie communauté universitaire et une communauté humaine fondée sur des relations, qui, tout en étant fonctionnelles, sont aussi et surtout interpersonnelles. Suivant le degré de collaboration et de dialogue qui s'y instaure, ces relations peuvent être professionnelles ou conviviales.

Il est possible de créer une véritable communauté universitaire. Tous ces faisceaux de relations au sein de l'université, peuvent faire de celle-ci une communauté vivante, une communauté de vie spirituelle, une communauté de vie pastorale, une communauté de vie estudiantine, une communauté de vie ecclésiale, une communauté de vie nationale et internationale et, en fin de compte, une communauté de vie universelle et une communauté de vie humaine. Ainsi, la Communauté *Magnificat* à laquelle nous appartenons, comprend des professeurs, des étudiants et des administratifs qui vivent ensemble leur foi chrétienne et cherchent ensemble à christianiser le milieu universitaire. Le Mouvement des Professeurs Catholiques (MPC) devrait veiller à faire de l'université une véritable communauté composée de toutes les personnes vivant sur le site universitaire.

Enfin, à l'ère de la mondialisation où tous les peuples sont à la recherche d'une nouvelle forme d'humanité, plus fraternelle et plus solidaire, il est important de souligner le rôle moteur des universités.

Comme nous venons de le voir, avec l'examen particulier de l'Université de Kinshasa, l'université est, à notre époque, un des lieux privilégiés où s'effectue le meilleur brassage des mentalités, des valeurs humaines, en vue de faire sortir un type d'homme nouveau, ouvert et sensible aux souffrances et aux aspirations de l'autre et des autres peuples. C'est le moule par excellence où se forge aujourd'hui le nouveau citoyen du monde capable de s'approprier la pensée célèbre d'un poète latin : «*Homo sum, et nihil humani a me alienum puto*».

Je vous remercie de votre aimable attention.

* * *

KATARZYNA RYZNEN, *Pologne*

Je m'appelle Katarzyna Ryznen. Je suis Polonaise et je suis inscrite en troisième année de Philologie anglaise à l'Université de Varsovie.

Mon expérience de la vie universitaire m'autorise à dire que, à l'université, l'un des problèmes principaux est le manque de compréhension réciproque entre le personnel académique et les étudiants. En effet, le rapport entre les divers individus sur le campus universitaire se limite aux contacts purement fonctionnels. Je peux dire qu'il n'existe rien que l'on puisse qualifier de « communauté universitaire ». Au lieu de l'aide et du soutien, au lieu d'un climat de compréhension, de collaboration et de dialogue entre les professeurs et les étudiants que l'on serait en droit d'y trouver, nous ressentons une sensation d'aliénation, de solitude et d'impersonnalité. Il n'existe aucune solidarité.

Les étudiants ne sont pas traités comme des personnes : ils sont considérés comme des objets, comme des consommateurs d'informations qui vont à l'université pour acquérir des notions, pour lire des livres et suivre des cours. Ils ne sont pas traités comme des individus ayant un fort désir de chercher, de trouver une réponse aux nombreuses questions

de leur âge, de se trouver eux-mêmes et trouver leur vocation, d'apprendre à être responsables pour se préparer à la vie adulte.

La pire des choses est qu'il est parfois difficile de parler de « communauté universitaire », même parmi les étudiants. Ils se voient pendant les cours et les travaux pratiques, et c'est tout. Certains se lient d'amitié, passent du temps ensemble, mais cela ne concerne qu'un petit groupe de personnes, tandis que les autres sont traités comme s'ils n'existaient pas.

Selon moi, c'est à nous, étudiants, que revient le devoir de changer cette situation. Nous ne pouvons pas rester indifférents et passifs face à ce problème. Je ne veux pas dire que ce soit facile, mais nous devons essayer. Nous pouvons y parvenir si nous sommes fortement enracinés dans l'Eglise, si nous jouons un rôle actif dans les structures de la pastorale et dans les mouvements chrétiens, et si nous partageons ensuite notre expérience et collaborons avec d'autres personnes à l'université. Comme l'a dit Jean-Paul II, nous devons être des bâtisseurs de l'Eglise à l'université. Je crois profondément que si nous démontrons notre foi dans la vie de tous les jours et si nous sommes témoins du Christ parmi les jeunes de notre âge, nous réussirons à établir un climat de communion.

II
LES ÉTUDES ET LA VIE

Jeudi 1^{er} avril

1. Les années d'université, temps de croissance humaine intégrale

Prof. GIORGIO VITTADINI

*Professeur de Statistique méthodologique
Université d'Etat de Milan Bicocca (Italie)*

Quand j'ai commencé mes études universitaires, j'étais déjà chrétien, mais c'est à l'université que s'est produite la rencontre qui m'a permis de me découvrir en tant qu'homme. De la même façon qu'il y a deux mille ans quelqu'un a vu le petit groupe des apôtres, j'ai remarqué, à l'université, un petit groupe de personnes. Il n'est pas facile de se faire des amis à l'université, même dans une université catholique comme celle que je fréquentais ; la plupart du temps, les étudiants sont seuls. Et cependant, j'ai vu des personnes qui semblaient se sentir bien ensemble durant les cours, des personnes joyeuses, comme peuvent l'être des amis quand ils sont réunis. Il y a quelques années, le professeur Lobkowitz a dit que l'amitié est une vertu, c'est-à-dire qu'elle n'est pas instinctive. Pour moi, la véritable amitié suppose un sentiment réciproque d'affection et de sollicitude. Ce petit groupe de personnes m'a approché, s'est intéressé à moi, à ce que j'étais et, peu à peu, nous sommes devenus des amis. Je m'étonnais qu'ils s'intéressent à quelqu'un qui leur était étranger, car le plus souvent c'est l'intérêt qui guide les gens. Or, je ne pouvais pas dire de ces personnes qu'elles étaient venues vers moi par intérêt ; par conséquent, je continuais à me poser des questions : pourquoi voulaient-ils être mes amis, pourquoi étaient-ils curieux de savoir d'où je venais et ce que je faisais, pourquoi m'invitaient-ils à déjeuner, pourquoi passaient-ils du temps avec moi ? Dans cette amitié naissante qui nous liait, il y avait, de ma part, une sorte de fascination étrange et mystérieuse, un secret à découvrir. Ce n'était pas une amitié sentimentale, c'était un senti-

ment profond et solide. Touché par leurs marques de sympathie, j'ai commencé à les fréquenter et j'ai découvert leur premier secret : pour eux, le cours le plus important était un cours que, généralement, les étudiants ne suivaient pas très attentivement, le cours de morale donné par Monseigneur Luigi Giussani. Je suis allé suivre ce cours, moi aussi, et j'ai découvert qu'il y était question de choses qui me paraissaient étranges, même dans une université catholique. On y parlait du désir de bonheur, de la recherche de la vérité, des exigences originelles qui poussent l'homme à découvrir le sens de la vie. En un mot, dans ce cours on parlait de questions qui me touchaient, de l'être que j'étais. Ainsi, en suivant ces cours, je me sentais compris, parce que moi aussi, en cette première année d'université, j'éprouvais un grand désir de quelque chose que je ne parvenais pas à définir, qui avait trait à la vie, à la réalisation de mon être. J'avais interrogé beaucoup de gens sur ce désir que je ressentais, mais ils m'avaient tous plus ou moins répondu : « Tu as ce désir, mais cela ne compte pas. C'est parce que tu es jeune que cela te semble important ; quand tu deviendras adulte, tu verras que les choses qui comptent ce sont la vie, les lois de l'économie, la dureté des relations humaines. Ne perds pas ton temps ! ». Là, au contraire, mon désir du bien, du beau, d'amitié et d'amour était pris en considération, et on m'expliquait aussi pourquoi il était si difficile de le vivre. Ma personne, en tant qu'être humain, était au centre de ces cours. Cela me frappait et me fascinait. Cependant, ces jeunes ne se contentaient pas de cela ; une fois par semaine, au milieu du cloître de la Cattolica (nom de l'université catholique de Milan, N.d.R.), ils se retrouvaient pour discuter de tout ce qui les intéressait. C'étaient des jeunes comme les autres, passionnés par la vie et c'est de la vie dont ils discutaient, comparant tout aux exigences de leur cœur. A l'époque où j'ai commencé à les fréquenter, j'étais intéressé par des questions nouvelles dont j'avais entendu parler à l'église, pendant la messe : Jésus parlait du bonheur, de la vérité, de la charité, c'étaient des notions qui me semblaient difficiles, presque impossibles à vivre. Les paroles de Jésus étaient donc demeurées reléguées à la messe.

Cette amitié pleine de questions, de vérité se traduit immédiatement dans la vie.

De nombreux étudiants que j'avais rencontrés étaient pauvres ; ils venaient du Sud de l'Italie et avaient du mal à étudier car, pour vivre, ils devaient aussi travailler. Nous commençâmes dès lors à aider ceux qui en avaient besoin. Pour ceux qui avaient un besoin urgent de trouver un logement pas cher, nous sommes allés par les rues de Milan rechercher des appartements en location. Pour faciliter les études de ceux qui étaient obligés de travailler pour vivre, nous prenions des notes aux cours pour eux, nous les tapions à la machine et nous les distribuions. En outre, nous nous cotisions pour acheter des livres à moindre prix. Par la suite, fut créée la Coopérative universitaire d'études et de travail : la CUSL. Aujourd'hui, elle compte cent mille adhérents en Italie, mais à ses débuts, elle était destinée à apporter un peu d'aide à un groupe d'amis qui en avait besoin. De la sorte, j'ai découvert toute la signification du mot charité : don de soi par amour du prochain. Peu à peu, cette coopérative est devenue un acteur à part entière dans la vie de l'université : ceux qui étaient dans le besoin y venaient, non seulement pour trouver une réponse à leurs besoins matériels, mais aussi une aide pour mieux comprendre le contenu des cours. De fait, nous avons commencé à organiser des groupes d'études pour aider les étudiants à mieux aborder les cours. Il arriva une chose étrange : ceux qui avaient des difficultés pour étudier ou ceux n'y étaient guère enclins, commencèrent à obtenir de bons résultats. Aujourd'hui encore, maintenant que je suis professeur, je prétends qu'il est essentiel que l'étudiant ne soit pas seul pour affronter ses études ; quand il étudie, quand il révise les matières, il est important que l'étudiant ait en face de lui une personne qui l'écoute, qui l'aide à comprendre, qui le corrige. Nous avons ainsi trouvé un moyen pour étudier ensemble, nous aider, suivre les cours en assistant les plus désavantagés.

Ces années-là étaient des années difficiles. A la fin de 1968, le terrorisme se développait et, à l'université, on assassinait des professeurs, dans la rue, des journalistes étaient tués. Face à cette situation si dramatique,

une question nous venait naturellement à l'esprit : quelle est l'origine de notre amitié ? Aidés par Mgr Giussani, nous commençâmes à comprendre que ce que nous vivions n'était pas seulement une amitié naturelle, mais véritablement une communauté chrétienne, c'est-à-dire une amitié qui vivait parce que le Christ était présent en elle. Nous prîmes alors l'habitude de parler de Jésus, non pas comme de quelqu'un de lointain, mais comme du Dieu qui s'est fait chair, qui vivait de façon étrange au milieu de nous. Jésus devint ainsi le centre de notre amitié et nous nous sommes passionnés pour lui, nous avons vécu pour lui la charité, pour lui nous sommes entrainés dans les études.

Notre amitié devint chaque jour plus décisive pour chacun d'entre nous et suscita en nous une autre question : comment peut-on vivre la communauté chrétienne et ne pas rester indifférents à ce qui se passe autour de nous ?

D'une part, il y avait les terroristes pour qui la société représente le mal, la violence, le pouvoir. De l'autre, il y avait ceux qui prônaient la répression de ces criminels. La violence de l'idéologie, d'un mal pensé comme un bien (que nous voyons maintenant dans le monde entier) était déjà présente alors. En parlant avec don Giussani et en discutant entre nous, nous nous demandions : quel jugement portons-nous sur ce qui se passe dans le monde ? Nous avons alors compris, notamment grâce à la lecture des Lettres de saint Paul, que nous devons bien réfléchir sur chaque chose et en rechercher la valeur, que nous ne pouvions pas juger selon la mentalité du monde, mais que nous devons trouver, dans notre expérience chrétienne, les critères à partir desquels nous devons affronter la réalité. Il nous vint ainsi l'idée de rédiger des tracts et des *dazibaos* où le jugement qui venait de la communauté chrétienne devenait jugement sur tout. Je me souviens de l'un d'entre eux, très significatif et intitulé : « On ne naît pas terroriste, on le devient ». Un homme tire quand quelqu'un lui a d'abord dit qu'il est juste de tirer, soit que la vie de l'homme ne compte plus, parce que l'amour du prochain fait défaut, soit parce que l'on pense pouvoir être utile à la société en changeant le pouvoir.

Nous avons commencé à distribuer des tracts, inspirés par notre expérience de croyants, à les afficher à l'entrée de l'université. Et c'est ainsi que j'ai commencé et continué à faire dans ma vie : j'essaie de tout juger à partir du Christ. Maintenant encore, dans les articles que j'écris pour des journaux, je m'efforce toujours de juger la vie, la réalité, le monde, en partant de l'expérience chrétienne que j'ai et en ayant à l'esprit l'idée que l'homme est fait pour la vie mais cherche la mort. L'homme est désireux de bien, mais il ne l'atteint pas ; si l'on écarte cette question du bien, on supprime toute possibilité de rencontre avec Dieu qui se fait homme et l'on choisit la violence. Ce que le mouvement étudiant cherchait sans le savoir, si bien qu'il devint fou et passa au terrorisme, c'est une réponse à ce que nous vivons : « Venez et voyez », disions-nous à ceux qui nous rencontraient à l'université : « Recommencez à vivre tout de suite ». La libération était dans la vie chrétienne et nous l'offrions à tous. Puis, nous avons tenté d'intervenir à l'université, même si cela était difficile – à l'université d'Etat, il n'était pas possible de tenir des assemblées publiques et on jetait dehors tous ceux qui n'étaient pas idéologiquement des extraparlamentaires de gauche. Nous avons vendu des journaux, diffusé nos idées par tous les moyens possibles. Nous avons découvert les positions du Pape et étions fascinés par le fait que l'on parlait d'injustice à l'égard des pays du Sud de façon si différente, c'est-à-dire sans recourir aux critères d'interprétation du capitalisme ou du marxisme, mais en affirmant qu'il fallait commencer par l'amour, que la question décisive était le changement de l'homme. Nous avons fondé un journal, puis créé une radio et, peu à peu, dans le milieu universitaire, notre influence devint tangible au sein des cours. De nombreux petits groupes s'étaient formés qui, au sein des cours, parlaient de tout, même des études. Et c'est ainsi que, petit à petit, les étudiants découvrirent qu'il était plus intéressant de poser aux professeurs des questions sur la signification de ce qu'ils venaient de dire que de rester passifs ; ils répondaient ainsi au désir des professeurs, à savoir : une présence active aux cours.

J'étais alors étudiant en économie et, fort de ma nouvelle expérience

chrétienne, je me suis posé la question de savoir si l'économie se réduisait à une question de lois, de nombres, de courbes ou si elle avait quelque chose à voir avec l'homme, l'être humain créé par Dieu. Certes, il existe des lois à étudier, mais que pensent les gens qui sont derrière ces lois ? C'est ainsi que j'ai découvert qu'en Italie aussi il existait des hommes qui mettaient leurs idéaux au service de la vie économique. A partir du monde catholique et du mouvement ouvrier étaient nées – et elles existent encore – des banques populaires, des caisses rurales, des caisses d'épargne ; certaines personnes avaient créé des entreprises non seulement pour gagner de l'argent, mais aussi pour faire du bien. Au sein de la vie économique, il y avait et il y a des gens qui, en tant qu'entrepreneurs, ont une position idéale comme Monsieur Michelin, l'un des plus grands industriels du monde dans le secteur des pneus, qui explique son histoire d'entrepreneur à partir de celle de l'homme de foi.

Même à la *Cattolica*, il n'était pas facile de discuter de ces choses et de chercher une façon idéale de considérer l'économie. En particulier, j'ai rencontré des difficultés lorsque j'ai préparé ma thèse de politique économique avec le professeur Mazzocchi. Mon travail portait sur le mode de financement de l'université incluant la participation des étudiants. Ce sujet m'était venu à l'esprit en observant que beaucoup d'étudiants devaient travailler pour financer leurs études et qu'il leur était donc impossible d'être présents aux cours. J'ai pris ce problème au sérieux et je me suis demandé si l'on ne pouvait pas distribuer les ressources différemment pour venir en aide aux étudiants qui en avaient besoin. C'est ainsi que sont nés de notre amitié la passion pour les études et le désir de les affronter avec un esprit critique.

Peu à peu, et au fur et à mesure que nous abordions tous les aspects de la réalité universitaire, les personnes que j'avais rencontrées, c'est-à-dire mes amis construisaient mon moi le plus profond, un moi fait de la recherche de la vérité, de la découverte de la foi, de l'amitié, de l'amour, de l'intérêt pour les autres, pour les plus pauvres.

Puis, nous nous sommes lancés dans une activité nouvelle, que nous avons qualifiée de « caritative ». Très régulièrement, chacun d'entre nous

allait librement, dans la province de Milan, visiter une paroisse où il y avait des pauvres. Moi j'allais à Borgo Lombardo, un village au sud de Milan, habité principalement par des immigrés. Il y avait là des familles qui se défaisaient et des jeunes qui, à 15 ans, devenaient des délinquants. Durant mes années d'études universitaires, tous les samedis après-midi, je suis allé à Borgo Lombardo aider le curé et partager mon temps avec ces jeunes. J'ai ainsi appris que la vie est don, et que chacun de nous ayant tout reçu de Dieu, a le désir et le devoir de donner lui aussi à son prochain.

La charité, mais aussi la culture, faisaient partie de notre expérience. Durant ces années-là, en lisant le *Corriere della Sera*, nous avons découvert un auteur et metteur en scène de théâtre italien célèbre, Giovanni Testori, qui avait été, jusqu'alors, un anticlérical effréné, mais qui tenait un langage humain. Nous lui avons téléphoné et nous l'avons rencontré. Il était en train de se convertir au christianisme ; il fit la connaissance de Mgr Giussani et, à partir de cette rencontre, décida d'écrire de nouvelles pièces de théâtre. Ainsi, nous sommes devenus amis d'un grand homme de théâtre, l'un des plus importants du théâtre italien, et nous nous sommes passionnés pour ses nouvelles créations. Certains d'entre nous devinrent même acteurs. Un jour, à la gare centrale de Milan, Testori mit en scène la fin de la vie d'un drogué ; il le fit avec un grand réalisme, utilisant volontairement comme lieu de l'action, une gare, c'est-à-dire un endroit où des drames de ce genre se déroulaient certainement souvent.

Si je vous cite tous ces exemples d'une vie universitaire bien remplie, c'est dans le but de vous faire comprendre que c'est cette rencontre chrétienne qui, peu à peu, a fait de moi un homme, un homme passionné par toutes les choses de la réalité. Quand nous avons lu dans les Actes des Apôtres le passage où l'on parle du Portique de Salomon pour indiquer l'unité visible des chrétiens – tellement visible que tout le monde y faisait référence¹ – nous avons découvert que nous vivions la même chose à l'université.

¹ Cf. *Ac* 5, 12-13.

Nous aussi, on nous montrait du doigt ; les gens nous regardaient avec sympathie parce que nous vivions notre vie universitaire avec une telle joie et de telles certitudes qui, en fait, n'étaient pas nôtres mais venaient de Dieu. Au fur et à mesure que nous vivions cette expérience d'amitié, que nous relevions le défi de la réalité, nous avons compris ce que voulait dire rencontrer Jésus, Jésus qui nous change. Nous commençons vraiment à devenir grands et, en même temps, nous approchions de la fin de nos études universitaires. Certains commençaient à travailler, d'autres se fiançaient et se mariaient : l'âge adulte s'ouvrait à nous. Quant à moi, au moment où je quittais l'université, certains événements, notamment la maladie d'une personne qui m'était très proche, m'ont amené à me poser la question, avec une force extrême, du sens de la vie. Face à la maladie et à mon sentiment d'impuissance devant elle, je me suis rendu compte que, ou bien tout est absurde, ou bien il doit y avoir une explication à cela ; et la seule explication possible, c'est Dieu. De cette dramatique expérience naquit ma vocation à la chasteté dans le monde et mon désir de vivre le sens de la vie avec l'Unique, qui seul peut expliquer la joie et la douleur. En même temps, j'ai décidé de me lancer dans la carrière universitaire. Des amis, plus âgés que moi, me conseillèrent de m'orienter vers la statistique car je connaissais bien un professeur qui travaillait dans ce secteur et qui pouvait m'offrir une opportunité pour commencer. J'avais étudié la statistique, mais ce n'était pas ma matière fondamentale et il fallut donc que je reprenne les choses à zéro. C'est ainsi que, pendant trois ans et jusqu'à ce que je commence mon doctorat, j'ai eu une situation un peu précaire à l'université. Durant cette période, j'ai fait un pas qui devait être décisif pour ma vie future. Je me demandais souvent ce que je faisais là, dans ce sombre institut, un livre de statistique en anglais, rempli de formules, à la main, alors que dehors le soleil brillait. J'aimais les études humanistes et je me retrouvais à étudier une matière très aride. Je me souviens que j'allais déjeuner en me disant : « Je ne veux plus rester ici, ça suffit ! Je dois faire autre chose, j'ai besoin de prairies, pas d'espaces étroits ». Un jour, Mgr Giussani me dit : « Qu'est-ce que l'utilité de la vie pour toi ? Tu crois peut-être que pour Jésus ça a été différent ? Que pour des millions de

chrétiens ça a été différent ? Que l'obéissance à la réalité consiste à choisir ce que l'on veut ? Tu crois que pour la Vierge ça a été différent ? Toi, tu n'as pas encore dit oui ». A ce moment-là, j'ai compris que le point de départ, même pour une carrière universitaire, c'est un oui. Le oui à une université, à ces formules, parce que le Jésus que j'avais vu en action dans la communauté devait se déployer dans ce domaine là aussi. Bien des années plus tard, j'ai compris qu'il en est ainsi pour nous tous : en effet, tout homme doit accepter une réalité qui est différente de celle dont il rêve. La vie consiste donc à dire oui, grâce à la foi, ou à fuir, à chercher toujours quelque chose de mieux qui, en réalité, n'existe pas.

C'est grâce à cette provocation que j'ai compris que ce n'est qu'en affrontant ces heures apparemment arides qu'elles pourraient être utiles au monde. C'est ce qui caractérise la personnalité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui est Patronne des Missions, sans jamais être sortie de son Carmel : en effet, elle offrait au Christ sa vie quotidienne et, de la sorte, elle est devenue utile au monde. Ma carrière universitaire est née ainsi, en disant oui à la formule du théorème de Bayes. Et, petit à petit, j'ai commencé à me passionner pour les statistiques.

Mon travail universitaire présente trois caractéristiques :

- La première coïncide avec l'idée que les formules, dont est fait mon travail, sont un moyen qui m'est donné pour m'introduire dans le mystère de la réalité. Je pense que les grands scientifiques n'ont pas eu quelque chose de différent de ce que j'ai. Ils ont perçu que leur grande découverte est, elle aussi, une façon de s'introduire dans le secret de la réalité. Je me sens exalté par le fait de devoir m'obliger, chaque matin, à comprendre comment cette formule peut être résolue. C'est la première caractéristique de mon travail : la conviction que le désir du vrai peut vivre face à une formule mathématique. Ma foi est foi parce que je sais que là, dans cette formule, réside le Mystère. Je ne saurai jamais comment il est là, mais j'ai la certitude qu'il est là et donc que mon travail consiste à découvrir le Mystère contenu dans cette formule.

- La deuxième caractéristique de mon travail est l'obéissance à la réalité. C'est ce que fait chaque jour une mère de famille en s'occupant de son enfant ou en lavant les assiettes. Le scientifique aussi doit se plier à une chose qui n'est pas sienne pour arriver à découvrir quelque chose de grand et de beau. Je suis une personne extrêmement désordonnée, et pourtant je dois me plier chaque jour à l'humiliation d'écrire les mots d'une certaine façon, car si je mets un accent du mauvais côté, je fais une erreur ; je dois contrôler 150 fois un travail pour voir les erreurs que j'ai commises, me pliant ainsi à une chose qui n'est pas mienne. Mon travail, c'est cette obéissance à la réalité, et la créativité jaillit de cette obéissance. Une mère qui prend soin de ses enfants, une personne qui travaille à la mine, quelqu'un qui fait un travail qui, dans l'immédiat, peut être difficile, toutes ces personnes doivent se plier à une réalité qui n'est pas forcément la leur. C'est à partir de cette constatation que j'ai compris ce que voulait dire Jésus quand il affirmait obéir à son père : accepter les circonstances de la réalité. Toute ma créativité naît en effet quand je dis oui à chaque circonstance donnée.

- La troisième caractéristique de mon travail consiste à insérer dans ma vie universitaire mon amour pour l'être humain, amour qui naît de la vie chrétienne. A l'université j'ai rencontré beaucoup de gens avec lesquels je travaille maintenant. Bien plus, au début de nombreux travaux, il n'y a pas eu seulement une hypothèse scientifique, mais aussi une rencontre humaine. C'est ainsi, par exemple, que je me suis retrouvé à l'institut avec l'un des plus grands professeurs dans le domaine du capital humain. Alors que beaucoup étaient méfiants, je suis allé l'écouter, car ce qu'il disait et faisait était beau. Ce professeur m'a pris en sympathie et m'a fait travailler avec lui, jusqu'à mettre mon nom à côté du sien pour signer ses travaux. Un autre exemple est celui d'un professeur allemand, dont la façon de travailler m'a passionné : ici aussi, la grande ressource a été l'amitié qui devient amitié scientifique, mais qui est avant tout une harmonie humaine. Je sens en moi une ténacité qui me porte à voir dans les interstices des formules une brèche où m'introduire. Cette ténacité est le réalisme qui conduit à la Foi.

Je terminerai en disant que, dans la seconde partie de ma vie, fort de cette expérience de foi chrétienne, j'ai commencé à m'intéresser au travail, à m'occuper des œuvres de mes amis, à les rassembler, à étudier la vie économique et sociale de l'Italie, à créer des emplois pour ceux qui recherchent du travail. Nous avons fondé la Compagnie des Œuvres qui réunit aujourd'hui trente mille entreprises ; avec cette idée que ce que j'avais vécu dans la communauté chrétienne et à l'université pouvait être non seulement une conception de l'économie, mais aussi une façon différente de vivre l'entreprise. Ce qui, au début, semblait un songe, est devenu réalité. La Compagnie des Œuvres regroupe de nombreuses entreprises qui tentent de vivre le christianisme : elles le font en recueillant de la nourriture pour les pauvres, comme la *Banque Alimentaire*, en réalisant des œuvres de coopération dans le tiers monde, comme l'Avsi, en fondant de petites entreprises pour donner du travail aux gens, en créant des centres de formation au travail, en portant des jugements sur la réalité. Une de nos « batailles culturelles » très fructueuse a conduit à l'introduction du principe de subsidiarité horizontale (principe tiré de la Doctrine sociale de l'Église) dans la Constitution italienne. Tout ce travail n'est pas différent de l'expérience initiale à l'université ; c'est la même expérience qui grandit. A l'université, j'ai rencontré la communauté chrétienne qui a regardé mon véritable moi, l'a enflammé, m'a fait rencontrer Jésus comme une présence réelle. Le reste n'est qu'une explosion de cette vie : avec une telle dynamique, celle d'une vie qui porte en elle le destin de l'homme, il ne peut arriver que ce qui est arrivé aux Apôtres, à saint François-Xavier qui est allé dans le monde entier, à saint François d'Assise, à saint Vincent, à saint Jean Bosco, à tous ceux qui ont fait des œuvres chrétiennes, qui les ont faites simplement pour ce goût de vie nouvelle qui habite le cœur. Ce principe est celui qu'évoqua le Pape quand il vint en 1982 au Meeting [de Communion et Libération, N.d.R.] – « faites des œuvres en partant du goût de vie nouvelle » – et c'est ce même principe qui a caractérisé et qui caractérise encore aujourd'hui toute ma vie.

2. Table ronde : *Études et unité de vie*¹

Le désir de relations humaines authentiques

KATIE PIERCE, USA

Merci. En venant à ce Forum, j'étais très tendue. Je n'étais, jusqu'à présent, jamais venue en Europe ni même allée hors d'Amérique du Nord. Je me sentais honorée d'être déléguée à ce Forum. Durant le vol en avion, j'étais préoccupée car je ne parvenais pas à m'endormir et j'avais vraiment besoin de dormir. Et puis je me suis retrouvée à errer dans l'aéroport de Paris, en priant le Seigneur de m'aider à arriver à Rome. J'avais entendu dire que tous les chemins mènent à Rome mais, à ce moment-là, je priais pour que cela soit également vrai pour les avions ! Une fois arrivée, j'ai été de nouveau agitée en voiture, jusqu'au lieu du Forum : c'était terrible ! Une jeune anglaise, très gentille, m'a dit que les Italiens sont réputés pour leur conduite un peu folle, et ma peur a persisté... Il y avait des voitures de tous les côtés et j'ai vraiment cru que j'allais mourir sur la route ; je n'avais jamais vu autant de voitures aussi petites, de ruelles aussi étroites... Enfin, nous sommes arrivés sains et saufs. Quand je suis descendue de voiture, titubante et engourdie, une fois encore j'ai été prise d'angoisse : il y avait tant de gens qui parlaient toutes sortes de langues, mais je ne comprenais personne. Je me suis demandée : comment ferai-je pour communiquer avec ces gens ? Grâce à Dieu, j'ai tout de suite eu ma chambre et j'ai réussi à me détendre un peu. Cela m'a aidée à m'ouvrir pour affronter le Forum dans un bon état d'esprit.

Une chose est claire pour moi, à présent, c'est que les tensions et les préoccupations qui m'opprimaient avant d'arriver n'étaient pas fondées. J'ai

¹ Témoignages de plusieurs étudiants présents au Forum.

compris que nous tous, bien que provenant de cultures et de contextes différents, nous sommes très semblables. C'est ce que nous avons ressenti continuellement durant la journée d'hier : nous sommes tous en recherche ; nous luttons tous contre les pressions de ce monde ; tous, en quelque sorte, nous vivons la marginalisation et la solitude. Mais le côté positif, c'est que nous sommes tous étudiants et, mieux encore... nous sommes tous chrétiens. C'est notre héritage chrétien qui nous rapproche et nous unit. Hier, durant la messe, j'ai trouvé extraordinaire que, même si la moitié d'entre nous seulement parvenait à comprendre le sens des mots, nous sachions tous ce qui se passait. Nous étions tous conscients de l'importance de ce qui était en train de se réaliser. Nous, et les jeunes de notre âge, nous avons vraiment besoin de tisser des rapports humains authentiques sur la base de notre foi chrétienne ; nous avons reçu de Dieu l'appel à être ses apôtres les uns pour les autres.

En ce qui concerne le contexte nord-américain, je crois que l'absence de rapports humains profonds est due au manque d'estime de soi et au fait que nous nous comparons continuellement aux autres.

En Amérique du Nord, nous accordons beaucoup d'importance à la façon dont nous sommes perçus et à la possession de biens matériels. Nous devons avoir le meilleur de tout, non pas parce que nous en avons besoin, mais parce que nous cherchons à satisfaire de cette façon notre désir d'être bien et de nous sentir épanouis. Ce n'est pas seulement notre patrimoine chrétien qui nous dit que ce n'est pas une bonne façon de vivre : le bon sens lui-même devrait nous faire comprendre que nous ne pouvons pas placer notre confiance dans les choses du monde, car vraiment l'argent ne fait pas le bonheur. Les biens matériels et la société de consommation déterminent la façon dont nous nous sentons. Nous nous formons une idée négative de nous-mêmes quand nous pensons ne pas être des personnes pleinement réalisées si nous ne possédons pas certaines choses. Il peut s'agir de vêtements, de voitures, de maisons, de beauté physique (ou ce que nous estimons être telle), ou de tout autre bien que les autres ont et que, dans notre société, nous devrions avoir nous aussi. La comparaison continue avec les autres ne fait qu'aug-

menter notre insécurité et nous amène à rabaisser les autres : ce comportement nous conduit finalement à nous mésestimer, à trouver toujours les autres supérieurs à nous, parce qu'ils ont plus de succès, que ce soit au plan matériel ou social. Cette façon de vivre a un effet dévastateur sur la capacité d'établir des rapports humains sincères et durables. Conscients d'être, par cette attitude, inférieurs aux autres personnes, les gens tentent bien faiblement d'accroître l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, mais en même temps, ils fuient. Ils ne révèlent jamais leur véritable personnalité aux autres, même aux amis potentiels, car ils ont peur ou même sont convaincus de ne pas avoir assez de valeur assez. Ce sont des êtres humains, créés par Dieu, et pourtant ils ne se sentent pas dignes d'une amitié vraie ; ils croient que s'ils étaient eux-mêmes, ils ne plairaient à personne. Comme vous le savez, ce sentiment a un effet destructeur sur les personnes. Je suis certaine que vous avez tous assisté à ce phénomène dans votre pays, car malheureusement il fait partie de la nature humaine.

Comment pouvons-nous le combattre, mes amis ? Nous devons essayer de nous aimer nous-mêmes de tout notre cœur et chercher à croître spirituellement et à acquérir la pleine conscience de la personne que Dieu, en nous créant, a voulu que nous soyons. Cessons de nous comparer aux autres et tâchons de récupérer tous nos amis qui sont esclaves de cette façon de vivre. Aidons chacun d'eux à découvrir ses talents pour pouvoir devenir disciples du Christ. La pure et simple vérité, c'est que nous sommes tous créés pour entrer en relation les uns avec les autres. Le Seigneur nous a donné la capacité d'aimer, qui est l'attribut humain essentiel. Dieu veut que nous nous aimions nous-mêmes et que nous cultivions nos talents. Jésus nous rappelle que nous avons besoin des autres. Nous sommes des êtres interdépendants, appelés à une révision critique de notre vie, mais appelés aussi à la communion avec les autres. Grâce à l'amour du Christ, nous trouvons des rapports humains authentiques. L'unique façon de créer ces rapports consiste à commencer par nous aimer nous-mêmes et par aimer tous ceux qui nous entourent, comme le Christ nous aime. Nous devrions mettre le Christ au centre de nos études et de notre vie : c'est de là

que naît le vrai bonheur. Aucune somme d'argent ni aucun bien matériel ne peut apporter dans notre vie l'acceptation de nous-mêmes, ni le désir de beauté : seul Dieu peut nous permettre de les obtenir.

Faites de votre vie un exemple d'amour, de joie et de paix dans vos rapports avec les autres. Partagez vos talents et aidez les autres à réaliser les leurs. De cette façon, vous grandirez dans votre maturité chrétienne et vous vous situerez davantage dans la ligne de ce que Dieu attend de vous. Pour conclure, que Dieu vous bénisse et que ce Forum porte beaucoup de fruits ; que les choses qui nous unissent comme étudiants chrétiens nous rendent toujours plus proches et nous apprennent à croître spirituellement.

* * *

La participation à la « vie associative »

MICHELA SCAVONE, *Italie*

Bonjour à tous ! Je m'appelle Michela et je suis membre de l'Action Catholique Italienne. Dans ma ville (Potenza, dans le Sud de l'Italie), je m'occupe principalement du Mouvement des Etudiants d'Action Catholique ; j'organise aussi, avec une équipe de jeunes, la vie associative de la jeunesse. J'ai donc une activité associative assez intense et cela me demande souvent beaucoup d'exigence de concilier ces engagements avec mes études universitaires. Je me retrouve souvent submergée par tout ce que j'ai à faire et je voudrais parvenir à faire des choix, à établir des priorités. Parfois, en revanche, je pense que je devrais m'adapter à une double vie, mais je me demande comment cela est possible : est-il possible de séparer deux aspects de sa vie ?

Alors, je me dis que j'appartiens à une association de laïcs qui tend précisément à promouvoir le christianisme dans les lieux de la vie quotidienne – l'école, l'université et le lieu de travail.

Hélas, en vivant la réalité qui m'entoure je me rends compte que les difficultés les plus grandes se rencontrent précisément à l'université, là où le jeune devrait réussir à forger sa conscience civile et morale.

Hier, le professeur René Rémond nous disait qu'à l'université « il faut former de bons citoyens ». Mais, à mon avis, cela ne peut se faire qu'à travers la participation active de chacun à la vie académique.

C'est une erreur de vivre notre vie universitaire en nous enfermant dans une tour d'ivoire, en nous éloignant de la dimension sociale qui nous entoure. Pour nous éviter de commettre cette erreur, les associations et mouvements ecclésiaux peuvent nous aider, grâce à ce qui les caractérise fondamentalement, en nous proposant la communion continue avec ceux qui vivent la même expérience de vie que nous.

Nombreux sont les jeunes qui, durant leurs années d'université, s'éloignent des milieux ecclésiaux, peut-être parce qu'ils sont attirés par de nouveaux pôles d'intérêts et perdent de vue leur être de chrétien et tout ce qu'il comporte.

Selon moi, c'est précisément dans ce contexte que l'Eglise doit intervenir le plus, grâce à une pastorale universitaire incisive, en agissant au sein des universités, à travers les associations et les mouvements qui apportent la parole de Dieu dans les salles de cours et encouragent une redécouverte de cette « vérité du cosmos et de l'histoire, fondement de toute réalité », dont le Saint-Père nous parle dans la lettre écrite à l'occasion de notre Forum.

Mais les associations et les mouvements, et je dirais aussi l'université, ont besoin de nous les jeunes, de nos choix conscients et parfois courageux.

L'invitation que je vous adresse ici, et que je m'adresse aussi à moi-même, c'est d'accueillir fortement l'exhortation du Saint-Père et de nous en faire les porteurs auprès de ceux qui n'ont pas vécu cette importante rencontre, mais qui partagent avec nous la réalité quotidienne : « Choisissez, quand c'est possible, de bons maîtres universitaires. Ne demeurez pas isolés dans des milieux qui sont souvent difficiles, mais par-

ticipez activement à la vie des associations, des mouvements et des communautés ecclésiales qui œuvrent dans le monde universitaire. Il faut être des constructeurs de l'Eglise à l'Université aussi ».

* * *

L'engagement dans la société

JONATHAN RAVAT, *Ile Maurice*

Bonjour à tous. Pour commencer, permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Jonathan Ravat, j'ai 23 ans et je suis étudiant en dernière année de Droit et d'Économie à l'Université de Maurice. Je suis l'aîné d'une famille de 2 enfants, mon frère étant lui aussi étudiant à la même université que moi. Pour le cycle d'études secondaires, j'ai fréquenté une école catholique. C'est à la suite de la formation dispensée dans cette institution, et centrée sur l'homme et sur son développement intégral, que j'ai commencé, dès la fin de mes études secondaires, à m'engager dans le domaine du volontariat et du social. J'ai fait partie de groupes de jeunes, suivi des formations humaines, sociales et chrétiennes, et organisé des activités de collectes de fonds et des œuvres sociales. Je suis aujourd'hui Président d'une instance diocésaine dénommée «Jeunes pour la Solidarité et la Justice (JSJ)» et de deux groupes de jeunes informels: le «Groupe d'Ados Solidaires Altruistes» (GASA, que j'ai fondé) et «Genesis». Je suis également volontaire dans une «Ecole Complémentaire», dont le projet vise à promouvoir le développement communautaire dans une cité dite défavorisée, membre de la Commission sociale de mon diocèse et d'un nouveau groupe de jeunes universitaires chrétiens appelé «Equipe Liée Instantanément à l'Emmanuel (ELIE)», ainsi que d'une ONG appelée «Solidarité-Unité-Développement (SUD)». Enfin, je suis aussi ami d'une

communauté de laïcs catholiques appelée la « ommunauté FIAT » et j'ai eu l'immense grâce d'avoir été élu Président de l'Union des Etudiants de l'Université de Maurice en octobre dernier.

Parallèlement à ces activités, j'ai aussi eu l'occasion de me former et, surtout, de travailler mon être – humainement et chrétiennement – étant appelé, au fil des ans, à fréquenter davantage la spiritualité de la Communauté Fiat que je viens de mentionner. Tirant son nom du « Fiat Voluntas Tua », prononcé par la Sainte Vierge lors de l'Annonciation, la Communauté Fiat a pour but de rassembler des laïcs et de les former afin qu'ils soient chaque jour davantage des hommes et des femmes de la Volonté de Dieu. Et, pour connaître cette Volonté, nous tentons d'être attentifs aux événements de la vie de chaque jour, « de lire les signes des temps », de nous laisser modeler et transformer par ce qui nous arrive concrètement dans la vie et qui est source d'autoformation, de ressourcement, d'action, de conversion, de confirmation, etc... C'est cela la technique des « Événements du Jour » qui est au cœur de la spiritualité Fiat.

Il était nécessaire de mentionner cela, car j'ai préféré développer mon exposé précisément à partir des événements de ma vie, non seulement pour rendre témoignage de cette spiritualité, mais aussi pour montrer que tout notre engagement au sein de la société peut être motivé par des faits concrets qui se sont déroulés dans une vie humaine. Mais le temps étant limité, je choisirai seulement deux événements qui, aujourd'hui, ont donné naissance ou ont renforcé mes engagements.

Le premier a eu lieu en l'an 2000. A l'époque, je donnais des leçons particulières gratuitement à une classe de sept enfants âgés d'une dizaine d'années et qui devaient terminer leur cycle primaire l'année suivante. C'était dans le cadre du projet « Ecole Complémentaire ». Me voilà un mardi après-midi, au mois d'août, donnant un cours à ces enfants tout en leur racontant ce que j'avais vécu quelques jours auparavant à Rome, lors des Journées Mondiales de la Jeunesse. Leur ayant tout dit, je leur demandais comme devoir, pour la fois prochaine, d'écrire ce qu'ils avaient fait durant le mois d'août (le mois des vacances).

Une semaine plus tard, je les questionnais pour savoir qui avait fait son devoir. Ils se regardèrent, sourirent et me dirent : « Un devoir ? Quel devoir ? » ou « Nous n'avions pas de devoir à faire, Monsieur ». On ne pouvait pas leur en vouloir. En effet, ce n'était pas facile de leur inculquer le sens de la discipline et de la responsabilité aussi rapidement, surtout lorsqu'on sait que certains d'entre eux vivent dans des conditions de grande pauvreté, voire dans la misère et côtoient drogue, alcool, prostitution, chômage, frustration, vols, etc.

Un seul enfant, que nous appellerons Gabriel se leva et dit : « Moi, Monsieur, j'ai fait le devoir ! ». Surpris et satisfait, je lui demandai s'il voulait que je le lui corrige. « Oui, Monsieur ! Oui, Monsieur ! ». Il se rapprocha de ma table. Je pris alors son cahier et j'ai pu lire : « J'ai parti au Codan, a Port-Louis. J'ai visité les moulins de la Concorde. J'ai pri une bato » [ce qui aurait dû être écrit comme suit : « Je suis allé au Caudan, à Port-Louis (*la capitale*). J'ai visité les Moulins de la Concorde. J'ai pris le bateau »]. J'ai alors regardé Gabriel et j'ai pu lire dans ses yeux une satisfaction, une détermination et un sentiment d'accomplissement devant ce qu'il avait écrit – d'autant plus qu'il était le seul à l'avoir fait. Il était tellement content, tellement fier ! Je lui demandai alors si je pouvais garder son travail. « Oui, Monsieur ! Oui, Monsieur ! Bien sûr, Monsieur ! ». Garder son travail signifiait que j'étais content de ce qu'il avait fait, que j'en étais satisfait, donc qu'il avait accompli quelque chose, lui un petit garçon d'une petite cité ouvrière, considérée comme secondaire dans le processus de développement économique du pays !

A partir de ce moment, ma foi en la personne humaine, ma volonté de me mettre au service des autres et ma conviction d'œuvrer pour aider les moins favorisés de notre société ont été renforcées ! J'ai beaucoup reçu, gratuitement, de Dieu, de mes parents, de mon éducation, de la société ; j'ai eu beaucoup de chance d'être en bonne santé, d'avoir des amis, de grandir entouré de gens qui m'aiment et qui s'occupent de moi, d'avoir été à l'école, au collège et maintenant à l'Université, de pouvoir exprimer mes valeurs et mes convictions sans crainte de représailles. Et

je ne veux pas rester indifférent au sort des autres, de ceux qui m'entourent, ne serait-ce que par respect pour tout ce que j'ai reçu et pour tous ces gens qui n'ont pas eu les mêmes chances que moi, pour ces personnes qui souffrent ou qui sont victimes d'une injustice qui dégrade, qui tue, qui étouffe... Gabriel avait renforcé mes idéaux, il avait changé ma vie.

Le second événement a eu lieu le mercredi 25 juin 2003. Ce jour-là, une de mes amies, étudiante à l'Université de Maurice et ancien membre de JSJ, trouva la mort dans des conditions atroces, à 500 mètres de chez elle. Elle rentrait d'un stage en ville et avait pris l'autobus comme d'habitude. Après avoir parlé à son petit ami avec son téléphone portable, elle descendit du bus pour marcher jusque chez elle... Elle n'y arriva jamais. Malgré la battue effectuée par des membres de sa famille et autres proches, après la constatation de son absence, tard dans la soirée, son corps ne fut retrouvé que le lendemain, tout près de son domicile. Elle avait subi des sévices sexuels, notamment le viol ; on pouvait constater des traces de morsures sur son corps, et elle avait les dents fracassées.

Sa mort subite provoqua un émoi considérable en nous tous. Trois jours plus tard, par le biais d'une amie, un rendez-vous était obtenu auprès du « Registrar »¹ de l'Université qui nous apporta tout son soutien pour que nous allions de l'avant, en organisant notamment différentes manifestations pour réagir à ce qui s'était passé. C'est ainsi que nous avons organisé une mini marche à l'intérieur du campus, une conférence de presse, une marche nationale mêlant collégiens et étudiants, et une prière interreligieuse pour la Paix. Parallèlement, c'est aussi une nouvelle équipe composée d'étudiants provenant de toutes les facultés et de tous les milieux socioprofessionnels, de religions et de cultures différentes, de tous âges, des deux sexes, qui jusque-là ne se connaissaient pas, qui vit le jour. Cette équipe, soudée par les mêmes convictions d'engagement, d'unité et de solidarité, se laissa prendre, quoique très spontanément, au jeu des élections de l'Union des Etudiants de

¹ Très haut cadre de l'Université, c'est un des principaux collaborateurs du Vice-chancelier, responsable de toutes les affaires académiques et relatives aux étudiants.

l'Université de Maurice et... remporta la victoire, contre toute attente. C'était cette équipe d'étudiants mixte, de toutes tendances, qui avait remporté une victoire sur des tensions et parfois même des manifestations racistes, discrètes, isolées, mais présentes sur le campus ! L'unité avait infligé un camouflet au racisme pour faire place au mérite, au dialogue interreligieux, au respect de la personne humaine, à l'amour du prochain, quel qu'il soit. Une page nouvelle de l'histoire de l'Université s'était ouverte. Depuis, fort de cette expérience, je peux écouter, côtoyer et travailler avec des étudiants de toutes les religions et de toutes les cultures du pays². Je peux aussi faire l'expérience d'une unité plus réelle et vivre un dialogue inter et intra religieux exceptionnel au quotidien. Cet événement est venu conforter en moi ce désir de dialogue qui m'habitait depuis longtemps déjà et me permet, par la même occasion, de vivre une autre dimension liée au dialogue : témoigner, par ma manière de vivre, de la pédagogie de l'amour, mission ultime du chrétien.

Il y a certainement d'autres événements qui se sont produits et qui mériteraient d'être relevés. Mais j'ai choisi ces deux-là en raison de leur impact considérable sur ma vie. Ils m'ont touché au plus profond de moi et m'ont poussé vers ce que sont aujourd'hui les deux pôles de prédilection de mon action sociale : le développement intégré et intégral de la personne (DIIP) et le dialogue inter et intra religieux (DIIR). C'est ainsi que la spiritualité de l'attention et de la volonté de Dieu, telle qu'elle est énoncée par la Communauté Fiat, à travers les événements concrets, a su affiner en moi une foi en la personne humaine, en toute personne humaine, et en toute la personne humaine, et en ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus vrai et de plus profond en moi et en chacun de nous, de sorte que tout engagement au sein de la société ne serve qu'une chose et ne serve qu'à une chose : l'Amour.

² L'Ile Maurice est un petit pays de moins de 2000 km² mais où vivent des croyants appartenant à 7 grandes religions, sans compter leurs différentes sous dénominations et confessions religieuses.

Donner un sens aux études

NIGORA IGAMBERDIYEVA, *Ouzbékistan*

Mon histoire ne se situe pas au même niveau que celles entendues précédemment. Elle parle de la façon dont les circonstances banales de la vie quotidienne peuvent porter l'être humain sur le chemin de la foi.

Ce sont des préoccupations d'ordre utilitaire qui ont été à l'origine de mon premier contact avec l'Eglise, lorsque l'Institut d'Etudes Orientales m'a demandé de faire une année de travail de volontariat. J'ai décidé de chercher à exercer ce travail dans le cadre de l'Eglise, car pour moi il était évident que le mot de « volontariat » était associé à la foi et à la religion. Lors de mon premier rendez-vous avec le Supérieur de la mission catholique en Ouzbékistan, le P. Christophe Kuku_ka, j'étais très agitée et j'avais un peu peur, car je m'attendais à trouver un fonctionnaire brusque et autoritaire. Mais j'ai eu l'agréable surprise d'être accueillie par le visage souriant d'une personne tout à fait normale, qui a manifesté un intérêt sincère à mon égard et m'a offert un vrai travail : le travail qui, je peux le dire maintenant, m'a aidée à grandir non seulement du point de vue académique, mais aussi spirituel. Il m'a proposé de traduire les documents de l'histoire et des enseignements sociaux de l'Eglise en russe et en ouzbek, mes langues maternelles.

A travers ce travail, j'ai commencé à comprendre, puis j'ai été absorbée par le christianisme, par les valeurs proposées par le Catéchisme et par la Bible.

Même si je suis encore plutôt « païenne », comme il plaît au Père Christophe de le souligner en plaisantant, des changements radicaux se sont opérés dans de nombreux aspects de ma vie, surtout dans les études. Mes ambitions de devenir une professionnelle, d'arriver au plus haut ni-

veau de la carrière diplomatique, ont fait place au profond désir de devenir une vraie personne humaine au sens chrétien du terme : une personne ouverte, aimante et respectueuse de la dignité de son prochain : qualités essentielles d'une personne, quelle que soit sa profession. Et ce n'est pas seulement mon opinion. Vous aussi, étudiants, assis dans cette salle, vous pouvez confirmer que nous préférons tous avoir affaire à un professeur qui respecte notre personnalité, qui soit ouvert à notre égard et qui s'intéresse à nous ; nous préférons ce professeur au professeur classique rébarbatif, même si celui-ci est un génie.

Nous pouvons nous rebeller contre la vision utilitariste qui nous dit d'utiliser nos connaissances à notre seul avantage : atteindre une bonne position sociale, avoir un bon travail, posséder toute sorte de luxe et de confort, etc... Mais d'un autre côté, la raison nous dit que la connaissance ne sert pas seulement à atteindre ces objectifs : elle sert aussi à nous former comme personnes mûres, personnes dont la vocation première est de respecter la dignité des autres, de chercher la vérité, d'aimer Dieu et de suivre le Christ. La seule chose juste pour nous, c'est d'écouter cette voix de la raison. La foi assume son rôle d'interprète et d'intermédiaire entre la raison et nous.

Ainsi, pour conclure, je dirais que notre connaissance devrait d'abord nous conduire à enrichir notre vie spirituelle et contribuer ainsi à réaliser notre engagement originel.

L'entrée dans le monde du travail

ANGELO STORACE, *Pérou*

Pour tout étudiant, obtenir un travail rémunéré constitue, sans aucun doute, un des soucis majeurs de la vie universitaire. En ce qui concerne le Pérou, notre pays, nous devons d'abord examiner la réalité que nous vivons et qui représente certainement un aspect essentiel du problème.

D'ordinaire, le jeune péruvien doit à la fois étudier et travailler ; l'entrée dans le monde du travail survient très vite, car le jeune doit travailler pour subvenir à ses besoins qui se résument essentiellement dans sa contribution au budget familial. C'est une réalité présente aussi bien dans les universités publiques que privées.

Il faut souligner que le type de travail auquel les jeunes peuvent accéder, dans la plupart des cas, ne leur permet pas de progresser professionnellement, car il s'agit de jobs temporaires dans des self-services, des cinémas, des discothèques, etc..., donc très éloignés du milieu professionnel auquel ils se préparent à l'université.

Dans notre pays, il existe un grand nombre d'employés et un petit nombre d'employeurs, ce qui entraîne une forte compétitivité qui, très souvent, ne se résout pas par le choix de la personne la plus apte ou la mieux préparée. C'est la réalité immédiate à laquelle se heurte le jeune professionnel au moment où il sort de son centre d'études.

Cette réalité exige donc que la formation humaine dans les universités soit assurée vite, dès le début de l'entrée du jeune dans le monde du travail, même si le travail lui-même n'est pas nécessairement lié au type d'études suivies, mais dicté par ses besoins les plus pressants.

Comment les universités péruviennes cherchent-elles à donner aux étudiants une bonne formation humaine, ainsi qu'une forte motivation à la pratique des valeurs humaines qui leur permettront d'avoir ensuite le développement désiré ?

En ce qui me concerne, j'ai pu rassembler certains critères et mes conclusions sont les suivantes :

– Les universités péruviennes se soucient toutes de la formation professionnelle et cherchent à fournir, à un marché hautement compétitif, des professionnels bien préparés afin qu'ils puissent entrer brillamment et rapidement dans le monde du travail, une fois leurs études terminées.

– En conséquence, la formation humaine est souvent négligée ou bien elle se déroule dans la routine et la monotonie, sans atteindre l'objectif fixé, à savoir la formation humaine du jeune, en partant de sa personnalité et du sens qu'il veut donner à sa vie, en tenant compte de son avenir professionnel.

Je voudrais approfondir ce deuxième point. En effet, j'estime que le fait d'insérer dans les différents cours des facultés existantes des matières humanistes comme la philosophie, la psychologie, la sociologie ou l'histoire n'est pas suffisant pour offrir à l'étudiant la formation humaine nécessaire. Ces programmes rentrent d'ordinaire dans les cours de base des deux premières années d'université, tandis que les dernières années sont consacrées à des cours beaucoup plus « liés » à la profession.

L'étudiant péruvien a besoin que l'université se soucie, parallèlement au développement professionnel, de lui dispenser une formation humaine, une culture des valeurs humaines, nécessaires surtout dans un pays comme le Pérou, afin que sa profession soit une vocation au service du prochain et de lui-même.

Personnellement, je suis heureux de constater que les universités péruviennes se préoccupent de donner au jeune étudiant la meilleure pré-

paration professionnelle possible : c'est quelque chose que nous ne pouvons pas nier et que nous affirmons même avec fierté.

Toutefois, nous, jeunes étudiants, avons besoin de nous préparer à entrer non pas dans un marché hautement compétitif, mais dans une société qui exige de nous le meilleur que nous pouvons donner pour contribuer tous au développement de notre pays.

Comme futur « jeune professionnel », mon objectif est d'être utile à mon pays, en mettant ma carrière au service de mes compatriotes, avec une vision suffisamment humaniste pour comprendre le principe de nécessité réciproque, principe qui doit exister chez tout membre d'une société.

Comme futur « jeune professionnel », je suis convaincu que la formation technique que j'ai reçue au cours de mes études est une des meilleures, mais je regrette que ce soit au détriment de la formation humaine. Pour ma part, je pense qu'il est impératif que les universités péruviennes unissent leurs efforts pour offrir une meilleure formation humaine aux étudiants. Pour cela, elles devraient se baser sur une culture des valeurs humaines et chrétiennes permettant un développement intégral de chaque jeune, compte tenu de son passage précoce dans le monde du travail, même si celui-ci ne se fait pas nécessairement dans son domaine professionnel spécifique et même si, dans certains cas bien tristes, il ne se fera jamais.

De quelle façon, nous les jeunes, pensons-nous y parvenir ?

Il ne faut pas nous limiter à étudier les matières « humanistes » uniquement les premières années, mais leur donner la plus grande importance tout au long des études académiques. Par exemple, la faculté de médecine devrait offrir, en le mettant suffisamment en relief, un cours de bio-éthique bien structuré, qui accompagne l'étudiant durant le déroulement de tout le programme.

D'une manière plus générale, l'université devrait proposer aux étudiants un programme diversifié d'activités culturelles, avec la tenue de

forums universitaires qui leur permettraient d'examiner tous ensemble la réalité nationale, avec des critères adaptés aux besoins de notre société. Une autre proposition serait de chercher à insérer tout de suite le jeune dans le monde qui l'entoure en se basant sur ses perspectives professionnelles.

J'estime enfin que l'intervention de l'Eglise, grâce à une pastorale universitaire comme moyen d'évangélisation des jeunes, est incontournable pour que chaque jeune, animé de l'Esprit Saint, découvre en la personne de Jésus un modèle à suivre, comme guide fidèle à ses principes et parfait dans sa mission.

III

UNIVERSITÉ ET VÉRITÉ

Vendredi 2 avril

1. Université, vérité et liberté

Prof. ALEJANDRO LLANO CIFUENTES

*Professeur de Métaphysique
Université de Navarre, Espagne*

Pour employer une expression du Mexicain Octavio Paz, Prix Nobel de Littérature, nous pourrions dire que le climat dominant dans les institutions universitaires au début de ce siècle est typique d'un « temps nuageux ». Les lumières et les ombres s'alternent dans un panorama culturel où, d'un côté, le savoir est devenu la marchandise la plus précieuse de l'actuelle *société de la connaissance* et où, de l'autre, presque personne ne semble intéressé à rechercher la nature profonde des choses ni à atteindre de solides vérités sur le réel.

Apparemment, aujourd'hui plus que jamais, la connaissance et l'information sont très appréciées, ce qui se traduit par une prolifération insolite d'universités dans toutes les régions du monde. De fait, il n'existe pas de région, province ou ville qui ne revendique pas le rôle de centre d'études supérieures. Mais toute cette agitation au niveau local et superficiel rappelle de trop près le triste diagnostic que fit Ortega y Gasset de l'université espagnole, durant la troisième décennie du siècle dernier, en la qualifiant de « chose triste, inerte, opaque, presque sans vie ».

L'ambiguïté de la situation s'explique selon moi par le fait que l'université est brutalement *instrumentalisée* et que très peu de personnes, au-dedans et au-dehors d'elle, s'efforcent de lui faire retrouver une *autonomie* qui ne soit pas purement administrative. L'autosuffisance authentique n'est rien d'autre, en effet, que celle de la vie : comme l'ont déjà dit les penseurs classiques, un être vivant est celui qui se meut tout seul et qui est capable de naître, de croître, de se reproduire et de mourir. Mais

quand une institution se limite à *survivre*, elle ne parvient plus dans cette existence à distinguer entre vitalité et sursauts de l'agonie.

Les instances qui exploitent aujourd'hui l'université sont l'Etat, le marché et les moyens de manipulation idéologique qui cherchent en elle un instrument efficace pour obtenir le pouvoir, l'argent ou l'influence. A leur tour, les responsables d'une bonne partie des universités se soucient surtout de la prospérité économique, de l'efficacité de l'organisation matérielle, de l'abondance d'appareils toujours plus sophistiqués pour les nouvelles technologies, du niveau professionnel que parviennent à atteindre leurs anciens élèves... et surtout de se maintenir – leur parti, leur entreprise, leur groupe – au sommet d'institutions fondamentales.

Ce qui semble évident et qui contribue à provoquer la nausée du vide, c'est une démission de l'éducation, qui constitue l'âme de l'université et ne doit pas être réglée par les paramètres de l'*efficacité*, mais de la *fécondité*. L'étudiant est presque toujours considéré comme un client qui paye son inscription, grossit les chiffres des statistiques officielles et parcourt, au fil des ans, le labyrinthe de plans d'études changeants, continuellement modifiés par des dispositions régionales, nationales ou internationales. La recherche finit à son tour par devenir avant tout une catégorie quantifiable et quantifiée selon des procédures mystérieuses, s'inspirant d'ordinaire des sciences expérimentales. Le professeur qui se consacre à temps plein à l'enseignement et à la libre recherche de la vérité est considéré avec une certaine commisération, comme s'il n'était pas capable de faire autre chose. Et l'étudiant qui se soucie davantage d'accroître sa connaissance que de préparer un brillant avenir professionnel est d'ordinaire considéré comme un type étrange. « C'est un garçon – une fille – intéressant/e, mais un peu bizarre », dit-on.

Par conséquent, la tâche la plus urgente de l'université en ces premières années du nouveau siècle consiste à convertir le danger imminent de la banalisation et de l'assujettissement qui la menace, en une occasion unique de repenser ses fondements, tirer profit de la primauté de la connaissance sur la production de la nouvelle culture post-industrielle et

mettre les nouvelles technologies au service du développement plénier de la condition humaine. Tâche ardue s'il en est que de faire en sorte que l'université retrouve son âme dans une société aussi complexe et fragmentée que la nôtre.

Le nouvel effort de l'université consiste à se concentrer sur le facteur décisif d'une vitalité renouvelée : sur les personnes qui pensent, qui étudient, qui enseignent, qui apprennent, qui recherchent, qui découvrent. Si l'université est l'institution qui a orienté le chemin du savoir dans la culture occidentale, c'est précisément parce qu'elle s'est rendu compte, avec lucidité, que la personne représente l'unique source d'innovation dans le domaine de l'intelligence. Le slogan matérialiste « la force vient d'en bas », présente un petit inconvénient : il est faux ! La puissance la plus forte de ce monde, ce n'est ni l'argent, ni la pression sociale, ni les espoirs de succès, ni les menaces de marginalisation, ni même la capacité de destruction des armements (ces derniers mois nous constatons encore une fois combien le vieux Talleyrand – entre la fin du XVIII^{ème} siècle et le début du XIX^{ème} – avait raison de dire : « Avec les baïonnettes on peut tout faire, sauf s'asseoir dessus »). La chose la plus digne, la plus courageuse, la plus puissante – avec l'amour – c'est la pensée. « Efforçons-nous donc de bien penser », concluait Pascal. Mais avouons-le : s'il existe aujourd'hui quelque chose de *politiquement incorrect*, c'est précisément de penser avec sa tête. Et si quelque chose apparaît dangereux, c'est d'exprimer publiquement sa libre pensée. Penser est mal vu. Toutefois – que cela nous plaise ou non – la fonction de l'université est de fournir une patrie à la pensée, de lui offrir un terrain fécond, un milieu propice pour que l'exercice, pénible et joyeux, nous conduise à la valeur suprême qu'est la vérité.

La force d'une université ne provient pas uniquement de ses ressources économiques ou de ses soutiens politiques. L'origine de sa puissance réside dans la capacité de ses membres à penser avec originalité, avec liberté et avec une énergie créative. Certes, tout cela requiert des moyens matériels indispensables et un contexte favorable. Mais cela exi-

ge surtout que les personnes qui travaillent au sein de l'institution académique, ou qui la soutiennent d'une façon ou d'une autre, mettent en jeu leur capacité de réflexion.

Dans la ligne de ce que proposait récemment le sociologue italien Pierpaolo Donati, il faut que chaque université comprenne bien la spécificité, la valeur ajoutée qu'elle peut donner à la société où elle vit, grâce aux principes inspirateurs qui guident les divers organismes de recherche et de transmission du savoir. Car, un danger récurrent dans toutes les organisations est précisément l'incapacité à réfléchir, la pauvreté qui conduit à «faire quelque chose» sans savoir exactement ce que l'on fait, ou pourquoi on le fait de cette façon, sans évaluer les fruits de l'action, sans analyser ses conséquences ou les méthodes possibles d'amélioration. Si, dans une université, chacun sait exactement qui il est et quelle est sa mission dans le cadre de la recherche et de l'enseignement, et si l'on établit des systèmes pour évaluer si ce que l'on fait correspond réellement à la mission, il apparaît ensuite plus facile de clarifier ce qu'il faut faire et comment mieux le faire. Ce processus (ni bureaucratique ni technocratique) d'évaluation aboutit à des conclusions pouvant trouver une application immédiate : il s'agit de réintroduire continuellement la valeur ajoutée qui constitue la spécificité, pour améliorer sa propre activité.

Nous nous orientons ainsi vers des universités diversifiées, dont chacune doit posséder son caractère, sa tradition de recherche et sa *culture* unique ; ce qui ne s'oppose en rien à la liberté académique de chaque professeur ou chercheur. La mise en valeur de la spécificité apparaît incompatible, en revanche, avec la «neutralité» présumée des universités, qui conduit à une désertification intellectuelle où rien ne germe. Prétendre que toutes les universités sont taillées sur le même modèle équivaut à renier le pluralisme exigé par la configuration démocratique de la société et constitue un exemple assez peu approprié pour stimuler la capacité innovatrice que doit aussi appliquer chaque institution académique à sa propre configuration vitale.

C'est un élan, un *ethos* qui est incompatible avec le pragmatisme,

avec l'utilitarisme à outrance qui a envahi tant d'universités, anciennes et nouvelles. Je tombe dans un profond état de dépression quand je visite certaines de ces prestigieuses universités en ayant l'illusion d'y trouver un ardent dévouement à la culture désintéressée du savoir et un frétillement de liberté académique. En revanche, le panorama s'est tellement restreint qu'il n'est plus universel, mais seulement local, ou tout au plus cosmopolite. Ces universités ne croient plus en la recherche de la vérité ni en l'éducation des jeunes étudiants. Au lieu d'y trouver ces idéaux universitaires classiques, on se heurte à l'activisme et à la banalité de personnes insignifiantes, prises exclusivement par leur soif de pouvoir, par leurs intérêts économiques, par leurs prétentions mesquines et par leur prestige pathétique. Ce sont des écoles professionnelles du quatrième degré, sans livres ni lecteurs, qui ne prennent plus soin de leurs bibliothèques, sous le faux prétexte que désormais « tout est sur internet » (alors qu'il est évident que sur le fameux réseau internet on ne trouve même pas la millième partie de ce que l'on peut trouver dans une bonne bibliothèque). Ce sont des dépendances de l'administration publique, des organismes de formation professionnelle, des clubs sportifs, des lieux de socialisation, où la vieille allégorie de l'*arbre de la science* finit par être une métaphore privée de sens. Nous nous trouvons en face d'une ignorance bien organisée et efficacement orchestrée en style technocratique et donc digitalisée et multilingue.

Redonnons sa juste valeur, humaniste et chrétienne, à chacune des *personnes*, d'où jaillit toute innovation et à qui toute innovation est restituée. Tâchons de rendre aux personnes la sérénité, le temps, les motivations et les moyens pour leur permettre de penser et pour qu'elles soient préparées à le faire, pour qu'elles ne se limitent pas, par lassitude, à laisser les choses telles qu'elles les ont trouvées, pour qu'elles ne finissent pas dans la banalité des stéréotypes, mais qu'elles imaginent d'autres mondes possibles et regardent la réalité à partir de perspectives inédites. Il faut fournir des milieux stimulants, où l'étude et la réflexion n'entrent pas en conflit, comme cela arrive presque toujours dans les milieux où l'on

cherche, avec les moyens les plus divers, à éviter de contempler la réalité et de méditer sur notre condition. Sur les portes des universités, il faudrait afficher un panneau d'accès interdit à toute tentative de sectarisme, de relativisme, de politisation, de pragmatisme mesquin, de pression induite, d'autoritarisme, de corruption par le pouvoir, l'argent ou la renommée. En effet, l'enjeu – ce que l'on cherche ou ce que l'on risque – n'est pas une sorte d'angélisme puritain, mais la liberté pure et simple.

L'accusation d'ingénuité que subissent d'ordinaire ces considérations se retourne contre les cyniques qui la formulent.

En cette malheureuse époque, il ne sert à rien de jeter de l'huile sur le feu du positivisme désenchanté, des technologies dévastatrices de l'environnement, des sciences sociales visant à justifier les inégalités économiques qui crient vengeance. Notre temps aspire silencieusement à orienter toute la vie vers la vérité et ouvrir la voie à la pratique de la justice. Et tout ceci, à son tour, requiert une éducation sérieuse aux vertus et aux valeurs qui ennoblissent les femmes et les hommes décidés à poursuivre une excellence non égoïste.

Dans la société de l'information et de la connaissance, la valeur par antonomase devrait être la vérité. Par conséquent, l'aspect le plus inquiétant d'une situation sociale dont le savoir devrait constituer l'épine dorsale, réside dans le fait que la question de la vérité s'est banalisée. Le fait le plus grave n'est pas que l'on mente si fréquemment, mais que, d'une certaine façon, on vive de mensonges. On donne pour acquis ce qui se dit et l'on affirme comme certain, non pas ce qui est effectivement vrai, mais ce qui est plausible, commode, approprié, admis, correct... La prétention d'orienter toute la vie vers la vérité – déjà minée en son temps par Nietzsche – est considérée comme utopique et même nuisible. Car s'en tenir à cela conduirait à des positions périlleuses, arrogantes, totalitaires et même fondamentalistes. La vérité apparaît dangereuse : il faut la remplacer par des variantes plus faibles et moins contraignantes. Si cette attitude devait prévaloir, les nouveaux universitaires finiraient par correspondre à la description qu'en fait l'écrivain italien Claudio Magris,

quand il affirme qu'ils sont déliés de toute exigence de valeur et de signification, magnanimes dans leur indifférence souveraine et dans leur condition d'objets de consommation ; *libres et imbéciles*, sans exigences ni malaises, exempts de façon grandiose de tout ressentiment et préjugé, car l'équivalence et la permutabilité des valeurs déterminent une imbécillité généralisée, où tous les gestes et tous les événements sont vidés de leur contenu.

La relativisation de toutes les valeurs – le relativisme éthique – apparaît comme la seule possibilité de surmonter le mal radical qui, selon certains, est renfermé dans les convictions morales inconditionnelles, comme l'unique manière de se libérer des scrupules de conscience qui accompagnent toute façon sérieuse d'agir, pour atteindre ainsi une supposée « nouvelle innocence ». Mais, avec le relativisme, on n'obtient rien : le relativisme ne mène nulle part. Celui qui s'approche du relativisme éthique ne peut faire qu'un seul autre pas : celui qui mène à un nihilisme pur et simple.

Une situation de ce genre nous place, nous les chrétiens, en face d'une tâche qui, en un certain sens, précède la *nouvelle évangélisation* à laquelle Jean-Paul II nous invite avec une intensité particulière en ce début de nouveau millénaire. C'est un engagement à élaborer et à diffuser une culture humaniste qui affirme la primauté de l'esprit sur la matière, de l'homme sur les choses, de l'éthique sur la technique. C'est la tâche incontournable de toute université qui entend rester fidèle aux racines chrétiennes que l'on veut éliminer aujourd'hui de l'identité européenne comme par magie ; car prétendre articuler une vision chrétienne de la personne et une conception non relativiste de la culture en partant d'une optique économiste et pragmatique constitue un remarquable exercice d'incohérence, auquel personnellement je ne suis prêt à contribuer en aucune façon.

Souvenons-nous des paroles par lesquelles, il y a dix ans, Jean-Paul II commençait son encyclique *Veritatis Splendor* : « La splendeur de la vérité se reflète dans toutes les œuvres du Créateur et, d'une manière par-

ticulière, dans l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (cf. *Gn* 1, 26) : la vérité éclaire l'intelligence et donne sa forme à la liberté de l'homme, qui, de cette façon, est amené à connaître et à aimer le Seigneur». Tel est le climat serein et stable de la nouvelle histoire de l'université. Pour comprendre cette histoire – projetée vers l'avenir – que nous devons nous-mêmes créer, il est indispensable de vivre une vie dominée par l'amour de la vérité. Mais, aujourd'hui, presque personne ne semble comprendre ce que veut dire « amour de la vérité ».

Ce n'est pas nous qui possédons la vérité, c'est la vérité qui nous possède. La vérité n'admet pas de substituts. C'est l'unique nécessité constitutive de l'homme, sa nourriture indispensable, son atmosphère inconditionnelle. Cette vérité nécessaire ne nous enchaîne pas : elle nous libère de l'atmosphère irrespirable du subjectivisme, de la société de consommation, de l'esclavage vis-à-vis des opinions dominantes, qui sont autant d'obstacles décisifs pour un dialogue sérieusement humain.

« La vérité vous rendra libres », lisons-nous dans l'Évangile (*Jn* 8, 32). La force libératrice de la vérité est une valeur humaniste et chrétienne. La foi ne doit jamais être une contrainte ou une barrière, mais un stimulant pour la recherche et une ouverture de possibilités inaccessibles à la raison diminuée, utilitariste et relativisée qui ne cherche que des satisfactions immédiates et, tout au plus, un accroissement de pouvoir.

Beaucoup ont peur de la vérité. Ils craignent qu'en la découvrant les illusions d'une vie éphémère et égoïste soient mises à nu. Ils ne sont pas disposés à courir le risque de rendre vulnérable leur conception mesquine de la vie. La recherche de la vérité vise, en revanche, à la rencontre avec la plénitude de la vérité. Elle ne craint pas de trouver un trésor dont l'acquisition requiert tout le reste en échange. Celui qui cherche la vérité ne prétend pas avoir des sécurités. Au contraire : il cherche à rendre vulnérable ce qu'il sait déjà, car il aspire à savoir toujours davantage et mieux. Paradoxalement, c'est précisément cette ouverture au risque qui, d'une certaine façon, rend les femmes et les hommes invulnérables, car ce ne sont pas leurs intérêts mesquins qui sont en jeu, mais l'évidence même de la réalité.

L'aventure de la vérité n'est pas une tâche aseptique et neutre. Elle possède une signification éthique intrinsèque. La vertu même est la croissance anthropologique qui advient quand la personne, dans son agir, *obéit à la vérité*. La vertu est l'augmentation de liberté que l'on obtient quand on s'oriente pendant toute la vie vers la vérité, qui constitue l'idéal universitaire par excellence. La vertu est le signe, le sédiment qui laisse en nous la force libératrice de la vérité.

L'université est une découverte chrétienne, une invention historique des disciples de Jésus de Nazareth. Il faut chercher à réaliser en elle les paroles de saint Paul, quand il nous invite à vivre selon la vérité dans l'amour (cf. *Ep* 4, 15). Dans un libre climat de coexistence cultivée, professeurs, fonctionnaires et étudiants s'entraident généreusement pour atteindre l'objectif d'une vie bonne, d'une vie pleine, authentique et vraie. Cette vérité vécue, *pratique*, centrale dans l'éthique d'inspiration classique, n'est possible que si liberté et vérité ne sont pas opposées. Opposer la liberté à la vérité est une erreur superficielle, propre à l'immaturité et à la frivolité qu'alimente la *société du spectacle* à travers les sous-produits télévisés et, toujours plus, les séductions qui peuplent une grande part de l'espace digital.

Il convient – et c'est possible – de «vivre selon la vérité dans l'amour». La vérité qui se vit, qui se réalise librement, est, à tous points de vue, la vérité pratique, la vérité morale ou éthique. Et l'amour est beaucoup plus que la simple attraction physique ou que le désir psychologique : c'est la tendance rationnelle qui cherche un bien authentique, un bien qui corresponde à la nature profonde de celui qui l'accomplit et, en définitive, à l'essence des choses. Agir selon la vérité implique d'amplifier la liberté, de rendre sa vie intense : de se réaliser.

L'université doit être un espace de liberté où l'on enseigne que le champ d'action des hommes et des femmes n'est pas une sorte de gélatine amorphe, mais qu'elle est structurée par des lois morales, qui expriment ce qui convient ou ne convient pas à la personne. Par exemple, avoir des rapports sexuels avant le mariage est sérieusement nuisible à

ceux qui les pratiquent. «Nous ne faisons rien de mal», disent certains et certaines. Non, ce n'est pas vrai : vous vous blessez vous-mêmes et vous faites du mal à beaucoup, à ceux auxquels vous donnez le mauvais exemple. Une université où personne n'a le courage de dire : «Ceci est bien» ou encore moins : «Ceci est mal», est devenue une institution corrompue et corruptrice qui, par sa dictature de la *politique correcte* élimine la liberté morale de ses membres. Elle fait des jeunes des consommateurs dociles, incapables de dénoncer les injustices d'une société où les pauvres, ceux qui n'ont rien ou presque rien, sont toujours plus soumis aux puissants. Il n'est donc pas étrange que dans une société de ce type prolifèrent la violence et le fléau du terrorisme.

Nous savons depuis l'Antiquité qu'il existe un conflit entre *ethos* et *kratos*, entre la morale et le pouvoir. Une manière de le résoudre consiste à éliminer l'*ethos*, en se résignant face à une politique technocratique qui sacralise les procédures et ignore les personnes et leur liberté inaliénable. Si cette tendance triomphe, un modèle de *colonisation* descendante s'impose, un modèle de pénétration de l'administration publique et du marché dans tous les milieux de la vie sociale et privée. En revanche, si l'on estime que le pouvoir naît de la liberté concertée des citoyens, alors on ouvre la voie à un modèle de *participation* ascendante, où l'éthique a la priorité sur la mécanique politique et économique, et les agrégations de base – parmi lesquelles figure l'université – retrouvent leur rôle initial.

L'individualisme possessif – typique de nos sociétés satisfaites – est pré-totalitaire, car les individus isolés et vraisemblablement rassasiés grâce à la consommation sont des instruments dociles aux mains de la techno-structure, c'est-à-dire de la mixture entre l'Etat, le marché et les médias. L'individualisme éthique est une fiction et cette fiction est devenue insupportable. L'individualisme égoïste fausse le caractère unique et impossible à transférer de la conscience personnelle, qui est d'abord absolutisée, puis dissolue. Mais surtout, on ignore que la vie éthique n'est possible qu'en communauté, car – comme le démontre le pasteur écossais Alastair MacIntyre – ce n'est qu'au sein d'une communauté circonscrite

(comme l'université) que l'on peut suivre des pratiques susceptibles d'être apprises, rectifiées et perfectionnées, c'est-à-dire des pratiques d'un certain degré éthique. La non-applicabilité éthique et sociale de l'individualisme se traduit par un modèle diffus que l'on pourrait qualifier de « totalitarisme permissif », qui implique une espèce de division du territoire, selon laquelle les pouvoirs techno-structurels dominent l'ensemble du champ public, où rentre le social, tandis que – en guise de compensation – on tolère que l'individualisme se disperse dans les velléités des plaisirs privés. On entre ainsi dans ce que le philosophe italien Vittorio Mathieu a appelé la « société à responsabilité illimitée ».

L'avènement de la société de l'information et de la connaissance a remis en évidence l'importance de cultiver les disciplines humanistes : histoire, philosophie, littérature ou langues classiques. Car l'oubli des matières humanistes conduit à l'incommunicabilité, l'incommunicabilité conduit à l'isolement et l'isolement à l'autisme social et à la *docilité* – ce qui, semble-t-il, est exactement ce que l'on veut. La meilleure façon pour que personne ne pense quelque chose d'inquiétant pour les pouvoirs établis – par exemple, qu'il faut traiter les immigrés comme des êtres humains et ne pas être racistes ou xénophobes – est simplement de ne pas penser. Nous aurons ainsi la paix des cimetières et des prisons.

Selon moi, il est déplorable qu'actuellement une bonne partie des familles dans certains pays – si permissives en presque tout – interdisent de fait à leurs enfants qui le désirent d'étudier des disciplines humanistes ou des sciences purement théoriques, en craignant que leur avenir économique puisse être moins brillant par rapport à ceux qui entreprennent des professions techniques ou administratives. Le penseur irlandais Edmund Burke montra qu'il possédait une claire vision de l'avenir quand, il y a deux siècles, il annonça que l'argent allait devenir « le substitut technique de Dieu ».

L'université actuelle a devant elle la tâche de penser, d'exprimer, de projeter et de transmettre une nouvelle vision de l'homme et du monde, qui corresponde à la dignité de la personne, qui s'ouvre au dessein salvi-

fique de Dieu et qui sache orienter une société toujours plus mondialisée vers des positions plus justes et équilibrées. C'est un travail d'une grande ampleur, qui exige la collaboration interdisciplinaire de milliers de chercheurs et l'éducation approfondie de nouvelles générations de jeunes disposés à mettre leurs talents au service d'un objectif qui transcende les objectifs limités du profit individuel. Il s'agit indéniablement d'un engagement d'une portée internationale, qui requiert une communication croissante entre groupes d'étudiants et de chercheurs des cinq continents. Cet échange est aujourd'hui possible grâce aux nouvelles technologies de l'information et de la connaissance. Sans oublier que l'impulsion créatrice, le progrès scientifique, c'est le chercheur individuel qui les produit, au prix d'un grand effort. Les groupes stimulent, organisent, coordonnent ou divulguent, additionnent ce que les chercheurs apportent un à un. Par conséquent, sans travail individuel il n'y a pas de recherche. Espérons que parmi les étudiants chrétiens, et parmi beaucoup d'autres jeunes qui cherchent ardemment la vérité, des vocations à la vie universitaire naîtront, pour qu'ils consacrent leurs efforts à engendrer une science qui soit à la hauteur de la dignité de la personne humaine. L'enthousiasme de jeunes gens et de jeunes filles de bonne volonté ne suffit plus aujourd'hui à l'Eglise et à la société. Il faut aussi des personnes qui se préparent sérieusement – et atteignent un prestige international – dans le domaine des sciences techniques et des disciplines humanistes, pour mettre en acte de l'intérieur une défense de la foi où nous puissions donner raison de notre espérance et démontrer que la vérité sur l'être humain exige un comportement éthique respectueux du caractère sacré de la vie humaine.

Certes, la préparation professionnelle est un des objectifs de l'université, mais ce n'est pas le seul, ni le plus important. En outre, une bonne préparation professionnelle n'est possible que dans un milieu où l'on cultive la connaissance sans une perspective opérationnelle immédiate. Car ce n'est qu'ainsi que les professionnels sortis de ces écoles seront créatifs, innovateurs, capables de pénétrer la signification des faits et de se libérer des préjugés.

A la fin, il apparaît que la nouvelle tâche de l'université est essentiellement liée au rôle qui lui revient traditionnellement, tout en devant prendre en compte les nouveaux défis et possibilités qui se présentent à elle aujourd'hui. Peut-être le succès historique de l'université comme institution est-il dû au fait que s'est produite en elle une synthèse entre tradition et progrès, synthèse qui lui a permis de progresser sans perdre ce qu'elle avait acquis. Avec toutes ses crises, ses hauts et ses bas, l'université est parvenue à donner une articulation communautaire à la genèse et à la transmission du savoir, ce qui a été et continuera d'être sa tâche, à la fois ancienne et nouvelle.

Ne nous attendons pas à ce que cette revitalisation de l'université vienne d'hommes politiques, d'hommes d'affaires ou d'autorités éducatives. Ce sont les protagonistes nés du drame universitaire, c'est-à-dire nous les étudiants et les professeurs, qui devons assumer la responsabilité de réinventer l'université à une époque de profonds changements, en restant fidèles à son inspiration authentique. Un petit groupe de personnes est en mesure de renverser une corporation académique tout entière. Chacun de nous peut faire beaucoup s'il cultive en son for intérieur la force transformatrice – chrétienne et humaniste – du levain universitaire.

2. Foi et raison : science et foi dans une culture en évolution

S.E. MGR JÓZEF ŻYCIŃSKI

Archevêque Métropolitain de Lublin, Pologne

Les profondes transformations survenues ces dernières années dans les rapports entre sciences naturelles et foi catholique sont en grande partie dues à l'encyclique de Jean-Paul II *Fides et ratio* et à sa *Lettre au P. George Coyne*, directeur de l'Observatoire astronomique du Vatican. Les deux documents postulent en effet une plus étroite collaboration entre science et foi dans la recherche de la vérité sur l'univers et sur la personne humaine. Ainsi, la participation de nombreux scientifiques éminents aux célébrations jubilaires pour le monde de la science, qui se sont déroulées à Rome en l'an 2000, peut être considérée comme un signe de ce nouveau climat de collaboration entre les milieux scientifiques et les milieux ecclésiaux. Un des participants, John Searle, un agnostique californien spécialiste dans le domaine de l'intelligence artificielle, engagé dans l'étude des différences entre la pensée humaine et le processus d'information informatisée, m'a fait part de certaines de ses impressions sur la rencontre de Rome : « Auparavant, j'étais convaincu qu'il existait un antagonisme de vieille date entre le monde de la science et le monde ecclésial. J'avais toujours vu Galilée comme le symbole de leur tragique incompréhension. Mais durant les célébrations jubilaires, je me suis rendu compte que désormais tout cela appartient au passé. La situation actuelle est, en effet, complètement différente de l'idée que j'en avais. J'ai été frappé par les nombreux signes de coopération et de dialogue que j'ai rencontrés ».

LE DIALOGUE ET LES DIVERSITÉS DE LANGAGE

Cela ne signifie certes pas que les réserves des scientifiques sur la religion n'appartiennent qu'au passé. Ces réserves, qui existent aujourd'hui encore, sont non seulement le résultat de principes scientifiques, mais aussi de la diversité des langages et des méthodes utilisés dans l'approche scientifique, philosophique et religieuse de la réalité. Ces diversités sont bien illustrées par l'anecdote des trois voyageurs qui, parcourant l'Ecosse en train, regardent par la fenêtre et voient une brebis noire brouter dans un pré. Le premier à parler est le philosophe, toujours en quête de vérités universelles. Comme il n'est jamais venu en Ecosse auparavant, il déclare : « En Ecosse, toutes les brebis sont noires ». Dans le même compartiment, voyage un scientifique qui s'exprime avec davantage de précaution, en affirmant : « En Ecosse, il existe des brebis noires ». Le plus prudent des trois est le mathématicien, qui précise : « En Ecosse, il y a au moins un champ où au moins une brebis qui, au moins d'un côté, est noire ».

Cette histoire suscite spontanément une certaine sympathie envers le mathématicien. Il est indéniable que l'usage du langage mathématique et logique a conduit à des découvertes importantes dans de nombreux secteurs scientifiques ; toutefois, il existe autant de secteurs de la culture et de la vie humaine où il ne sert pas à grand chose de se servir de formules mathématiques. Comment peut-on exprimer en langage mathématique le ravissement suscité par les vers de Shakespeare ou par un crépuscule automnal sur la bruyère écossaise ? Ou encore l'expérience de la douleur humaine, de la solitude, de l'amitié et de l'amour ? Il arrive parfois que des étudiants de première année de mathématiques cherchent à définir l'amour en affirmant que c'est le rapport entre affection et raison, quand la raison descend jusqu'à zéro...

De la même façon, on pourrait tenter d'exprimer la réalité des quartettes pour cordes de Haydn en définissant l'intensité de la force de l'archet quand il touche les cordes, mais une description de ce genre ne

pourra jamais traduire l'émerveillement et l'enchantement que nous éprouvons quand nous revenons chez nous après avoir assisté à un concert. Il existe une vérité sur la vie humaine qui ne peut pas être définie par des formules mathématiques, mais seulement découverte à travers la recherche philosophique, la réflexion théologique, l'admiration et la contemplation de la vie elle-même. Newton et Einstein ont sûrement apporté une énorme contribution à la science et nous avons pu approfondir notre connaissance du monde grâce à l'œuvre d'Euclide, de Gauss et de Kurt Gödel; mais cette connaissance serait incomplète et bien moindre sans la contribution philosophique de Platon et de saint Thomas d'Aquin, sans les œuvres théologiques de saint Augustin et de Karl Rahner, sans l'expérience mystique de saint Jean de la Croix et les réflexions sur la spiritualité de Thomas Merton. Si on éliminait tous ces éléments de la culture humaine, il ne resterait qu'une culture profondément déformée et unidimensionnelle. Par le passé, les tentatives d'infliger une semblable mutilation à la culture n'ont pas manqué: il suffit de penser au léninisme qui conduisit à l'élimination des grands classiques des bibliothèques, seulement parce qu'ils n'étaient pas conformes à l'orthodoxie marxiste. Mais l'histoire a nettement condamné de telles pratiques idéologiques.

Au début du XX^{ème} siècle, Arthur Eddington avertissait ses collègues que si un physicien avait considéré sa femme comme un objet physique, la décrivant donc avec le langage de la physique, il aurait risqué un renversement radical de sa situation conjugale. La femme peut être décrite par un physicien comme un ensemble d'électrons tournant sur une orbite, par un biologiste comme un exemplaire de *l'homo sapiens* et par un théologien comme une fille de Dieu à laquelle est donnée la possibilité de goûter à la vie éternelle. Ces points de vue ne s'excluent pas mutuellement, mais ils se complètent. Par conséquent, ils ne devraient pas créer de conflits artificiels: il faut plutôt chercher à aller au-delà de la perspective limitée de chacune de ces disciplines pour parvenir à la plénitude totale de la vérité concernant la réalité.

LE COSMOS: UN LIEU ÉTRANGER OU LA DEMEURE DE L'HOMME?

Tout le monde n'est pas convaincu du changement d'attitude de l'Eglise par rapport à la science. Il n'y a pas si longtemps, exprimant les craintes typiques de nombreux humanistes, Czesław Miłosz a écrit : « Je ne comprends pas comment le Vatican peut accepter la théorie de l'évolution : les sciences biologiques représentent le couronnement du siècle des Lumières et créent des difficultés presque insurmontables car elles confondent les êtres humains avec les autres créatures vivantes ».¹ L'affirmation de Miłosz est une expression typique de l'opposition humaniste aux tentatives de réduire le contenu de la culture humaine au niveau des notions scientifiques de physique et de biologie, qui ignorent le Rubicon culturel séparant l'homme du reste du monde animal. En conséquence, au lieu d'ignorer les Rubicons culturels, il faut chercher la pleine vérité, fondamentale tant pour les scientifiques que pour les humanistes.

Un autre facteur qui provoque l'opposition humaniste à la vision évolutive de la nature et de l'humanité est la nécessité d'abandonner la notion d'un univers « domestique » vu comme une vieille demeure familiale. Les contemporains de Darwin ont cherché à soutenir que le cosmos n'avait pas plus de 6000 ans ; même Darwin ne faisait pas de distinctions entre le contenu de l'Ancien Testament et les calculs ingénus de l'archevêque anglican James Ussher, recueillis dans les « *Annales Veteris et Novi Testamenti* », selon lesquels le cosmos aurait été créé le 28 octobre 4004 av. J.-C. Nous savons aujourd'hui que l'univers sous sa forme actuelle a environ 15 milliards d'années. Cela signifie que depuis la mort de Darwin, il a fallu multiplier par 2,5 millions l'âge de l'univers. Les paléontologues contemporains de Darwin s'étaient aperçus que les estimations de l'archevêque Ussher étaient fausses, mais ils pensaient qu'il fallait les multiplier environ par 100. A cette époque, la découverte que

¹ CZESŁAW MIŁOZ, « *Polskie zacymania* », in *Znak*, 53 (2001, n. 557) 25.

l'évolution cosmique se déroulait sur des milliards d'années aurait été inconcevable. Mais Dieu nous a donné, à nous les êtres humains, le courage d'imaginer et la capacité de réfléchir pour nous permettre de découvrir la pleine vérité sur l'œuvre de la création, dans laquelle est imprimé le sceau de la sagesse divine.

LA PERSONNE HUMAINE ET L'ÉVOLUTION

Les philosophes ne sont pas d'accord sur l'interprétation de la théorie de l'évolution biologique. D'un côté, dans son discours à l'Académie Pontificale des Sciences du 26 octobre 1996, Jean-Paul II a publiquement et clairement exprimé son acceptation de la théorie de Darwin, acceptée dans le monde chrétien, même par des autorités académiques comme Arthur Peacocke, John Haught, Michael Heller, William R. Stoeger, s.j. D'autre part, cependant, les fondamentalistes bibliques, qui cherchent à prouver la vérité littérale des Saintes Ecritures, ainsi que les humanistes laïcs, qui, par tradition, considèrent la foi comme ennemie de la science, ne font qu'attaquer cette théorie. Philip E. Johnson, que l'on considère comme un défenseur de la science de la création, est devenu une autorité indiscutée dans le monde de la critique fondamentaliste à la théorie de l'évolution. Le problème est que Johnson, qui est professeur de droit, n'est compétent ni en biologie, ni en philosophie chrétienne. Sa critique contre les théories scientifiques ne pourrait se justifier que comme une réponse aux commentaires idéologiques de Richard Dawkins, qui semble souvent assumer le rôle d'opposant personnel à Dieu lui-même. En revanche, par rapport aux actuelles théories évolutives sur la nature, sa critique est absolument non fondée. Tout ceci finit cependant par créer un climat dans lequel l'opposition inévitable entre foi et science empêche la réalisation de la métaphore avec laquelle le Pape décrit la foi et la raison comme deux ailes qui nous permettent d'arriver à une meilleure connaissance de la réalité.

Dans sa théorie des *rationes seminales* (« raisons séminales »), saint Augustin avait déjà démontré qu'il était possible de concilier la vision chrétienne et la vision évolutive de la nature et de l'humanité. Selon cette notion, Dieu Créateur a doté la matière de certaines prédispositions pour le développement futur, en définissant les lois de ce développement. Les écrivains chrétiens, se référant à cette théorie, admettent que l'univers s'est développé sous sa forme actuelle au cours d'une dizaine de milliards d'années, selon un plan décrit par la théorie cosmologique contemporaine. Un tournant dans l'évolution de notre planète a eu lieu avec l'apparition de formes de vie protéiques, il y a plus de 3 milliards d'années. Mais plus importantes encore ont été l'apparition, il y a environ 200.000 ans, de la pensée humaine avec sa capacité de créer de la culture, et la venue du Christ, il y a 2000 ans, avec sa mission rédemptrice qui révèle la solidarité profonde de Dieu avec l'humanité.

La personne humaine, créée par Dieu selon les lois naturelles de l'évolution, dépasse largement le reste de la nature grâce à sa capacité de réflexion qui lui donne accès aux richesses du monde spirituel. En transcendant la lutte biologique pour la vie et la survie, l'homme a développé une sensibilité éthique. Contrairement aux animaux inférieurs, l'homme a en effet acquis la capacité d'une réflexion métaphysique qui ne comporte aucun résultat pratique immédiat. Grâce à son auto-conscience, l'être humain a donné vie à un monde spirituel riche, où l'expérience esthétique et religieuse joue une fonction importante. Seul l'homme, grâce au souffle d'immortalité dont Dieu l'a doté, a pu créer la science contemporaine et mettre en relief le rôle de l'altruisme dans notre culture. Tout en restant un élément de la réalité créée, sujet aux lois de la biologie et de la physique, l'homme a été capable de créer un monde florissant de valeurs spirituelles, comme l'art, la beauté, la poésie. Mais les êtres humains ont également été capables de créer les camps de concentration, d'accuser leurs semblables d'être des « ennemis de la classe ouvrière » et de chercher à exterminer complètement les Juifs comme « solution finale à la question juive ». Le processus d'évolution se poursuit.

Aujourd'hui, il se déroule surtout au niveau de la psyché humaine, de la spiritualité et des valeurs qui fondent notre milieu naturel. Il dépendra de nous que notre monde soit dominé par la recherche du succès et du plaisir ou que nos valeurs principales soient le respect de la dignité humaine, la compréhension et la solidarité envers les autres.

L'avenir du processus évolutif ne dépend pas de déterminismes cosmiques, mais, dans une large mesure, de la qualité de coopération de nos actions avec l'influence du Divin Créateur. C'est d'elle que dépendront aussi la forme future de la culture humaine, l'état de conscience des prochaines générations d'*Homos sapiens* et l'existence d'une civilisation responsable, plus forte que le mal. Nous sommes certains que le processus d'évolution qui a produit la conscience et la culture, à une époque relativement récente, nous surprendra à l'avenir en raison de la richesse des formes qui révéleront la beauté de la vie humaine, si seulement nous nous unissons dans la recherche de cette beauté.

LA CRÉATION ET LE MONDE SELON HAWKING

Tous les scientifiques naturalistes qui cherchent à décrire le développement de l'univers ne s'intéressent pas à Dieu ou à la richesse de la psyché humaine. Certains d'entre eux se limitent, en effet, à la description des mécanismes physiques de la création. Stephen Hawking aussi, cosmologiste bien connu, inventeur de la physique des trous noirs, n'est pas parvenu à résister à cette tentation. Utilisant des méthodes scientifiques et les calculs de la cosmologie des quanta, avec James Hartle, il a avancé l'idée d'un univers qui s'est créé de lui-même, soutenant qu'il serait apparu du néant selon des principes mathématiques généralement acceptés. Hawking était si fier de ses découvertes qu'il les exposa en présence de Jean-Paul II durant une rencontre académique au Vatican. Selon ce qu'il déclara à plusieurs reprises, il s'attendait à être condamné, comme Galilée quelques siècles auparavant. En revanche, à son grand désap-

pointement, Jean-Paul II écouta sans dire un mot de condamnation sa version de la création de l'univers, où il n'y avait pas la moindre évocation d'un Dieu créateur.

Quelque temps plus tard, parlant avec le Saint-Père durant une rencontre académique à Castel Gandolfo, je lui dis que Hawking avait été déçu de ne pas recevoir de condamnation papale. Jean-Paul II répondit en souriant : « Pourquoi aurais-je dû me mettre à discuter avec lui ? Un physicien ne doit pas parler d'un Dieu créateur : c'est la tâche d'un théologien. Mais le physicien ne peut pas empêcher le théologien de poser des questions comme celles-ci : "pourquoi existe-t-il des lois qui gouvernent l'univers et pourquoi est-il possible d'utiliser le langage mathématique ?" ». Je ne crois pas que Hawking serait opposé à ce genre de questions. Par conséquent, je ne vois pas motif à conflit ». La sagesse de ces paroles est confirmée par le fait que de nombreux théologiens ont écrit des traités où ils développent la théologie de la création en se servant du modèle de Hawking. L'harmonie et la coopération créative fleurissent donc précisément là où l'auteur du modèle avait cherché à provoquer un conflit.

L'ÉVOLUTION, LA SOUFFRANCE ET LE SENS DE LA VIE

Aucun scientifique sérieux ne se hasarde aujourd'hui à soutenir qu'il existe une contradiction entre foi chrétienne et théorie de l'évolution. Une question fondamentale en ce domaine concerne le problème de la souffrance que l'être humain ressent beaucoup plus intensément que n'importe quel autre être vivant dans l'univers. Comment explique-t-on le fait que la personne humaine, qui est dotée de conscience, doive éprouver aussi fortement la douleur de la vie, si importante d'ailleurs pour le niveau de développement de notre culture ? Pourquoi les membres les plus sensibles de l'espèce *Homo sapiens* souffrent-ils plus que ceux qui se réfugient dans l'aridité mentale ou dans les drogues ? Voilà des questions très importantes si nous pensons que nous sommes en train de parler de la douleur physique qui concer-

ne aussi les degrés inférieurs de l'évolution. La réponse au mal sous ses multiples formes – absurdité, injustice, violence et impuissance – est en effet une expérience spécifiquement humaine. On pourrait avancer l'hypothèse que, si le processus évolutif avait pris une direction différente et si la personne humaine était apparue plus parfaite ou moins sensible, les problèmes du mal et de la souffrance auraient été épargnés. Devons-nous peut-être en vouloir à Dieu de n'avoir pas établi des lois de l'évolution qui portent à la disparition d'êtres humains qui n'auraient jamais fait l'expérience de la lutte contre la souffrance ?

LE MAL COSMIQUE ET UNE ÉVOLUTION ALTERNATIVE

Dans nos tentatives de chercher des réponses à ces questions, un point d'une importance capitale apparaît. Quel prix aurions-nous dû payer pour une version alternative du processus d'évolution, où la personne humaine n'aurait pas expérimenté la souffrance ? Une semblable possibilité nous fascinerait encore, si nous nous rendions compte qu'un processus évolutif de ce genre aurait conduit à l'apparition d'êtres humains ayant des réactions semblables à celles des personnages télévisés inventés pour le public moins exigeant ? Aurait-il mieux valu un monde fait d'êtres médiocres en plastique qui, tout en réagissant à des stimulations physiques, seraient privés de sensibilité humaine et n'éprouveraient jamais le moindre scrupule de conscience ? Si nous nous trouvions dans un monde de ce genre, n'aspirerions-nous pas à une forme différente d'évolution de la culture, où il serait possible de souffrir, de manifester sa solidarité, de créer des œuvres d'art et de chercher le sens de l'univers ? Voudrions-nous vraiment une forme alternative d'évolution où les êtres humains, un peu comme les malades d'Alzheimer, n'éprouveraient pas la douleur ? Voudrions-nous vraiment une forme d'évolution où l'homme n'éprouverait pas les douleurs du jeune Werther, parce que, au niveau purement pragmatique

de développement, il ne se poserait pas de questions sur la fidélité, la solidarité et l'héroïsme, dans la mesure où ses ambitions seraient satisfaites par des expériences de plaisir créées artificiellement dans une société technicisée, en appuyant sur un bouton ?

Quand nous en voulons à Dieu, nous tendons à l'identifier à un souverain tout puissant, auquel tout, mais absolument tout, est possible. Souvent notre génération préférerait un processus évolutif avec une fin heureuse, tout comme les apôtres attendaient le rétablissement du royaume d'Israël. Mais, dans sa solidarité avec l'homme, le Dieu de l'évolution influence notre culture en attendant en même temps notre collaboration. Au niveau du développement culturel, en effet, nous devons nous servir de toutes les prédispositions dont nous avons été dotés grâce à notre évolution biologique. Toutefois, au lieu de coopérer avec Dieu dans un esprit de coresponsabilité pour l'œuvre de la création, il est plus facile d'aspirer au monde simple de notre enfance ou à l'interprétation littérale de l'Écriture dans sa description colorée du jardin d'Éden. Cette nostalgie du paradis perdu peut toutefois nous conduire à refuser à la fois la description biblique et la description scientifique de l'origine de l'humanité, de sorte qu'au lieu de faire une étude paléontologique sur nos ancêtres d'il y a des millions d'années, nous finirions par raconter l'histoire d'Adam et de la pomme pour défendre le récit ingénu par lequel on entendait expliquer l'origine du mal et du péché. Remarquez que, dans la Bible, on ne parle pas d'une pomme, mais d'un fruit, qui est la métaphore des valeurs dont l'homme voulait s'emparer en ignorant le plan de la création de Dieu. La Commission Biblique Pontificale a souligné que les catholiques ne doivent pas s'en tenir à une interprétation littérale des Saintes Écritures. Toutefois, notre tâche est de prendre soin de l'écologie divine exprimée dans la beauté et dans la bonté de l'univers créé.

ÉCOLOGIE HUMAINE

Ce paradoxe est d'autant plus douloureux que «non seulement la terre a été donnée par Dieu à l'homme qui doit en faire usage dans le respect de l'intention primitive, bonne, dans laquelle elle a été donnée, mais l'homme, lui aussi, est donné par Dieu à lui-même et il doit donc respecter la structure naturelle et morale dont il a été doté».² Selon cette optique, le monde est une «réalité sacrée qui nous est confiée pour que nous la gardions de manière responsable et que nous la portions à sa perfection dans l'amour et dans le don de nous-mêmes à Dieu et à nos frères».³

La base de l'intérêt du Pape pour l'écologie humaine est une anthropologie chrétienne pour laquelle l'homme est un être qui ne vit pas seulement de pain, mais aussi de valeurs transcendentes. Pour se développer pleinement, la personne humaine a besoin non seulement de pain, d'air et de sommeil, mais aussi de sens, de beauté et de bonté. Notre réponse aux tendances nihilistes présentes dans la société contemporaine doit être le message évangélique de l'espérance qui nous permet d'édifier un monde humain en affirmant la vérité fondamentale du Fils incarné de Dieu.

Le Pontificat de Jean-Paul II, caractérisé par une préoccupation constante pour la présence de l'Évangile dans les transformations culturelles de notre temps, est l'expression de la réponse chrétienne au carrefour évolutif qui se présente à nous. C'est entre autres ce qu'a écrit Florian Znaniecki : «Ou bien nous développerons une civilisation qui englobe tous les peuples ou bien nous connaîtrons le vide et l'effondrement des civilisations nationales». Le dialogue avec le monde contemporain où Jean-Paul II joue un rôle décisif est l'expression d'une tentative claire de surmonter ce vide et de créer la communauté axiologique fonde-

² JEAN-PAUL II, Lettre encyclique *Centesimus annus*, 38.

³ JEAN-PAUL II, Lettre encyclique *Evangelium vitae*, 2.

tale pour les prochains stades du développement de la culture. Dans l'enseignement du Pape, la notion d'être pour les autres revient souvent, comme alternative aux formes extrêmes d'individualisme contemporain. Vivre selon le message du Cénacle signifie vivre de façon à être un don pour les autres ; édifier une culture de la vie qui nous rende pleinement humains ; construire l'unité aussi bien dans la vie sociale que dans la vie spirituelle, en considérant notre existence comme la route de l'Eglise vers le Père.

3. Table ronde: *Foi, éthique et culture*

Le mystère de l'univers

Prof. MARCO BERSANELLI

*Professeur d'Astrophysique
Università degli Studi de Milan, Italie*

J'ai la chance de faire le travail dont j'ai toujours rêvé. Dès mon enfance, j'ai senti la fascination de la grandeur de la réalité, du « mystère de l'univers ». Aujourd'hui, je m'occupe de recherche scientifique dans le domaine de l'astrophysique, en particulier de la cosmologie, c'est-à-dire l'étude de l'univers dans son ensemble. Nous étudions ce que l'on désigne techniquement sous le terme de « *cosmic microwave background* », la lumière fossile qui nous arrive des confins extrêmes de l'univers observable et qui nous apporte une image directe du cosmos à peine né, il y a 14 milliards d'années.

Le progrès scientifique a conduit l'homme moderne à prendre conscience, d'une façon dramatique et à l'improviste, de la structure et de l'ampleur de notre milieu cosmique, de même que de notre vertigineuse petitesse. D'abord la Terre cessa d'être considérée comme le centre de tout. Puis, ce fut au tour du Soleil d'être reconnu comme une des 200 milliards d'étoiles qui forment notre galaxie. Aujourd'hui, avec nos instruments, nous scrutons un espace dont la profondeur se mesure en années-lumière, peuplé de milliards de galaxies. Depuis l'introduction du télescope, les dimensions mesurées de l'univers ont augmenté de plus de 15 ordres de grandeur, un million de milliards de fois.

Certains développements récents rendent encore plus aiguë l'impression de notre marginalité dans le cosmos. Des observations de supernovæ lointaines et du fond cosmique indiquent que toutes les formes connues de matière et d'énergie (la matière et l'énergie qui forment les

étoiles, les galaxies, nous-mêmes et chaque chose connue) ne constituent qu'une petite fraction (environ 4%) du contenu global de l'univers. En d'autres termes, 96% de l'univers est fait de quelque chose d'inconnu, radicalement différent de tout ce que nous connaissons.

Nous ne sommes rien dans un cosmos dont l'ampleur et la diversité surpassent de loin notre imagination.

Mais bien avant l'avènement de la cosmologie scientifique et des instruments de haute précision, le regard vers le firmament de l'antique peuple juif a exprimé par une merveilleuse synthèse la question centrale : « *A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu créas, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, un fils d'homme que tu en prennes souci ?* ».¹ Trois mille ans plus tard, la science moderne nous contraint à nous poser la même question – avec une conscience nouvelle, dans un langage nouveau, peut-être aussi avec une force dramatique accrue. Qu'est-ce que l'homme dans cette immensité ? A bord de notre petite planète, nous nous sentons perdus dans un espace immense et apparemment inutile : quel est le but de cet énorme abîme là dehors ? Nous sommes construits avec des matériaux qui semblent originaux dans « l'économie » globale de la nature : pourquoi « toute cette réalité », apparemment superflue, étrangère à nos affaires humaines ?

Mais le psaume continue en faisant voir immédiatement l'autre versant du paradoxe : « *Tu l'as créé un peu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et d'honneur* ».² Vraiment les hommes sont des créatures tout à fait spéciales. L'être profond de chaque homme – dont le corps est un fragment infinitésimal de l'univers physique – est un point où la nature revêt des propriétés inouïes : conscience de soi et liberté. Chaque homme individuellement a besoin d'une signification pour soi-même et pour chaque chose.³ L'univers tout entier se reflète en chaque homme. Selon

¹ Ps 8, 4-5.

² Ps 8, 6-7.

³ Cf. L. GIUSSANI, « Il Senso Religioso », Rizzoli, Milano 1997.

les termes de saint Thomas d'Aquin, «*Anima est quodammodo omnia*»,⁴ l'esprit d'un homme est en quelque sorte tout.

À chaque époque, de nombreux scientifiques ont exprimé de façon lucide leur émerveillement face à la condition énigmatique et vertigineuse de l'homme dans la nature.⁵ Le grand Blaise Pascal, par exemple: «*L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue...*».⁶ Ou encore Maria Mitchel: «*Ces immenses espaces de la création ne peuvent pas être mesurés par notre puissance limitée; [...] mais la vibration même des mots que nous crions remplit tout l'espace, et son tressaillement traverse le temps*».⁷

Même une foule infinie de mondes infinis, comme ceux qui ont été postulés dans plusieurs spéculations cosmologiques récentes, serait tout à fait insuffisante pour combler l'extension du désir humain et de son aspiration. L'*Infini*, auquel aspire le cœur de l'homme, se trouve à un niveau bien plus profond que n'importe quelle mesure infinie d'espace, de temps, de matière ou de toute autre quantité physique. Le poète italien Giacomo Leopardi a exprimé cette situation avec une grande intensité: «*Le fait de ne pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre, ni, pour ainsi dire, par la terre entière; considérer l'amplitude inestimable de l'espace, le nombre et la masse merveilleuse des mondes, et trouver que tout est peu et petit par rapport à la capacité de l'esprit; s'imaginer le nombre infini des mondes, et l'univers infini, et sentir que notre esprit et notre désir seraient encore plus grands que cet univers; accuser toujours les choses d'insuffisance et de nullité, et souffrir du manque et du vide, alors même que l'en-*

⁴ THOMAS D'AQUIN, «De Veritate», in *Summa Theologiae*, I, q. 14, art. 1; I q. 16, art. 3.

⁵ Cf. M. BERSANELLI – M. GARGANTINI, «Solo lo stupore conosco», BUR, Milano 2003.

⁶ B. PASCAL, «Pensées» n. 347.

⁷ M. MITCHEL, cit. in M. LIVIO, «The Accelerating Universe», John Wiley & Sons, Inc., New York 2000, p. 256.

nui me semble le meilleur signe de grandeur et de noblesse qui provient de la nature humaine ».⁸

Il est étrange que la créature humaine, si profondément marquée par le besoin d'embrasser la totalité des choses, apparaisse si insignifiante au niveau cosmique. Mais, ces dernières décennies, le progrès scientifique a ajouté des éléments nouveaux et inattendus à cet égard. Les physiciens nucléaires ont découvert que les éléments lourds nécessaires à la biochimie (comme le carbone et l'oxygène) sont le résultat de processus thermonucléaires très délicats qui ont eu lieu à l'intérieur d'étoiles désormais éteintes. En d'autres termes, nous sommes littéralement « enfants des étoiles ». En outre, de nombreux paramètres qui sont à la base de la structure de l'univers physique, comme l'intensité des quatre forces fondamentales, la masse et la charge des particules élémentaires, le rythme de l'expansion dans l'univers primordial, le nombre des dimensions spatiales et temporelles, semblent précisément harmonisés pour permettre à la complexité et à la vie de jaillir.

A toutes les échelles observables, des noyaux atomiques aux amas de galaxies, la nature semble beaucoup plus impliquée et activement participante à notre vie que nous n'aurions pu l'imaginer avant l'avènement de la science. Il y a mille ans, tous les paysans savaient devoir leur vie au soleil, à la pluie, à la régularité des saisons et ils avaient raison. Mais nous savons aussi aujourd'hui que nous ne pourrions pas exister sans l'expansion cosmique, la matière obscure, les fluctuations primordiales, les explosions de supernovæ, la tectonique des plaques, les neutrinos et la liste est très longue.

Ainsi, d'une manière inattendue, ce même univers que la science paraissait presque nous avoir rendu étranger semble aujourd'hui retrouver son unité comme milieu capable d'accueillir la vie, jusqu'à abriter des êtres dotés de conscience et de liberté. Du reste, dans l'Ancien

⁸ G. LEOPARDI, « Poesieri » LXVIII, in *Poesie e prose*, Mondadori, Milano 1980, vol. 2, p. 321.

Testament, la perception du cosmos comme demeure qui accueille et soutient la vie est exprimée d'une admirable façon : « *Il tend les cieux comme une toile, les déploie comme une tente où l'on habite* ». ⁹

La cosmologie, qui cherche à sonder le mystère de l'univers, le mystère de la « totalité de ce qui existe comme être expérimentalement observable », comme l'a affirmé Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, « conduit spontanément à la question sur la totalité elle-même, question qui ne trouve pas de réponses à l'intérieur de cette totalité ». ¹⁰

La connaissance scientifique, à mon avis, n'est pas équipée pour répondre aux questions ultimes et fondamentales de l'homme, à son sens religieux ; toutefois, elle consent à approcher la réalité selon un angle particulier et restreint, mais également extraordinaire, d'où il nous est donné d'admirer de plus près la beauté et la grandeur de la création. Jean-Paul II souligne encore que « la raison scientifique après un long cheminement nous fait redécouvrir les choses avec un émerveillement nouveau ; elle nous conduit à proposer avec une intensité renouvelée certaines des grandes questions de tous les temps : d'où venons-nous ? Où allons-nous ? ». ¹¹

Dans nos universités et dans nos centres de recherche, l'exigence la plus grande est de rencontrer des hommes et des femmes qui soient des « éducateurs », qui introduisent à la réalité selon la totalité de ses aspects, en réveillant et en maintenant vives les « grandes questions de tous les temps » qui alimentent toute la dynamique humaine. En particulier, on a prétendu trop longtemps – et à tort – que la recherche scientifique pouvait se passer de ces grandes questions. Mais, avec le temps, je crois que l'ouverture au sens et à la destinée est nécessaire pour la survie même de la science, pour préserver son attrait et pour conserver sa crédibilité et sa perspective.

⁹ Is 40, 22.

¹⁰ JEAN-PAUL II, 28 septembre 1979, aux participants à la conférence sur « Le problème du cosmos », organisée par l'Institut de l'Enciclopedia Italiana à l'occasion du centenaire de la naissance d'Einstein.

¹¹ JEAN-PAUL II, *Idem*.

Nous, chrétiens, qui avons connu le nom et le visage de Celui qui répond à l'inextinguible exigence humaine, le Christ présent, nous avons une responsabilité exceptionnelle et une tâche fascinante en ce qui concerne cette éducation.

Personnellement, la passion qui me soutient dans mon travail de recherche, et donc la source principale de mon engagement dans ce travail, est l'expérience – bien qu'initiale – permettant d'entrevoir dans la beauté et dans la puissance de l'univers, et dans la délicatesse de ses mutations, le signe de la main du Créateur qui, à chaque instant, fait toutes choses nouvelles. Et je suis soutenu en cela par l'espérance que mon travail, celui de mes collaborateurs et de mes étudiants, puisse être une manière particulière qui nous est donnée pour rendre hommage au Mystère Infini, au Seigneur du ciel et de la terre, pour répéter avec émotion et en toute conscience l'antique exclamation du psalmiste : « *Que tes œuvres sont grandes, Seigneur ! Tu as tout fait avec sagesse* ». ¹²

¹² Ps 104, 24.

Le développement de la biogénétique

Prof. MARGARITA BOSCH

*Professeuse et chercheuse en Biogénétique
Université Pontificale Catholique d'Argentine*

Je désire avant tout vous remercier pour cette invitation et vous dire que je me suis sentie assez proche de votre expérience à vous tous. A certains moments, j'ai eu l'impression que nous étions sur le Mont Thabor, un endroit où l'on fait l'expérience de la présence tangible du Seigneur et des autres, un endroit où resplendit la gloire de Dieu, toute une réalité qui nous parle également de nous-mêmes. Mais la valeur du Thabor n'est pas de demeurer sur le Thabor : c'est l'envoi.

Il m'a été demandé de préparer une conférence de dix minutes sur un sujet que je développe normalement en six mois avec mes étudiants. Quand je l'ai expédiée par mail, on m'a répondu : nous souhaiterions un témoignage de votre expérience personnelle dans le domaine scientifique. Même si cela peut vous paraître étrange, étant donné que je suis Argentine, il m'en coûte de parler de mon expérience personnelle. Mais on a tellement insisté que j'ai ici d'un côté mon texte sur le développement de la biogénétique et, de l'autre, celui sur mon expérience personnelle : je vais essayer de vous présenter quelque chose d'assez pratique, qui cherche à répondre à certaines des questions que vous avez posées ces jours-ci.

Quant au développement de la biogénétique, j'essaierai d'en présenter brièvement les pierres milliaires et sa portée durant le XX^{ème} siècle.

Les expériences de Grégoire Mendel ont démontré que les caractères héréditaires sont des entités ; elles fonctionnent comme telles et s'héritent de façon indépendante. Ses observations conservent toute leur valeur. Mendel était un religieux augustinien et il travailla tout seul

dans le jardin de son couvent, assisté de son grand intellect et de son désir de vérité.

La première moitié du XX^{ème} siècle fut marquée par les efforts accomplis par l'homme dans le domaine de la biochimie qui, à l'époque, était en plein essor. On arriva à découvrir quels étaient les éléments héréditaires. L'histoire qui va de la formulation des hypothèses aux confirmations est une histoire assez plaisante, notamment parce que la recherche de la vérité nous porte d'ordinaire aux aspects les moins évidents de ce que notre pensée pouvait initialement imaginer. Cela plaît beaucoup à mes élèves car ce qui compte c'est l'honnêteté et la vérité, connue à travers les données de la réalité : le désir sincère et authentique de trouver exactement cette vérité, ce que sont les choses et leur signification.

La découverte que l'ADN est la base du caractère héréditaire fut faite par Avery vers 1940. Ce fut une découverte véritablement explosive, car la communauté scientifique avait placé tous ses espoirs dans les protéines qui semblaient les molécules les plus importantes de la biochimie cellulaire et qui démontrent, aujourd'hui encore, toute leur importance.

Quant à la structure de l'ADN, que nous connaissons tous, la proposition du modèle de la double hélice a fêté ses 50 ans en avril 2003. A partir de là commença un chemin merveilleux et impressionnant pour étudier la façon dont ces éléments héréditaires s'expriment et se manifestent à travers des caractéristiques observables.

Toute la partie de l'expression génétique relative à la compréhension des génomes et de leur fonctionnement se traduisit très rapidement dans la pratique. C'est ainsi que naquit ce que l'on a appelé le génie génétique. C'est un fait que j'avais souligné dans mon texte initial : connaître nous donne la possibilité de manipuler. Le fait de connaître quelque chose peut en effet être confondu avec le droit de se l'approprier. Voyons maintenant comment on connaît, comment fonctionne et comment s'exprime l'ADN, première chose que font les scientifiques. Chercher à mener à bien ces expériences, à s'interroger et à trouver dans la matière la réponse à ce que l'on accomplit sur le plan opérationnel signifie manipuler

l'ADN. En laboratoire, on appelait cela «faire sa petite cuisine»: on prend un filament d'ADN, on le coupe de façon adéquate, on le recoud comme ça nous arrange, en ajoutant à des gènes connus des séquences de régulation de la transcription, des points qui agissent pour réprimer ou pour stimuler, et l'on forme un nouveau chromosome artificiel. Si ce chromosome possède des séquences d'insertion dans un nouveau génome, avec l'information en vue d'une caractéristique déterminée, il devient dès lors possible d'introduire une caractéristique nouvelle dans un organisme préexistant.

Ou encore, comme cela s'est produit vers le milieu des années 1980, on fabrique des organismes nouveaux. Vous savez que les bactéries et les micro-organismes dans l'écosystème sont capables d'accomplir une quantité d'opérations, mais pas de dégrader les hydrocarbures. Or, la première bactérie brevetée, le premier organisme breveté, fut une bactérie qui digérait les hydrocarbures, mise au point sur le pétrolier Exxon. Ce premier brevet, du au chercheur indien, Chakravarti, fit apparaître une autre capacité de l'être humain : connaître, manipuler, s'approprier.

Breveter des êtres vivants et des séquences d'ADN est quelque chose qui, ces derniers temps, a engendré de nombreux conflits, tout en permettant d'aller de l'avant, malgré tout. Sur ce chemin, la curiosité de connaître la vérité produit donc l'ignorance – et j'utilise ce terme à propos. S'approprier de la connaissance, s'approprier des séquences génétiques, s'approprier des organismes porteurs de ces séquences semble la constante d'une science qui ne s'interroge pas beaucoup pour savoir si ce qu'elle fait est bien ou mal. Aujourd'hui, les sciences expérimentales et les scientifiques qui s'y consacrent estiment que le progrès de l'humanité réside dans la liberté de la recherche scientifique. Hélas, de nombreux exemples récents démontrent que cela n'est pas toujours vrai.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, nous constatons qu'à partir des développements de la génétique, de l'énorme potentiel qu'ils ont apporté au genre humain et des attitudes qui en résultent, le danger se manifeste clairement d'aboutir à une science privée d'éthique. Il n'est pas

possible que les scientifiques aujourd'hui soient les seuls à avoir la permission de travailler au-delà des frontières de l'éthique, seulement parce que cette dernière pourrait limiter leur travail et donc le progrès de l'humanité. Bien au contraire, le progrès signifie travailler en accord avec le bien de l'être humain. La manipulation, l'appropriation ou la modification génétique de la nature, est extrêmement délicate et ne peut être positive que si elle est associée au bien intrinsèque de l'homme et au sens de son environnement.

Je vous parlerai maintenant de mon expérience personnelle.

Comment en arrive-t-on à fréquenter un cours de doctorat en Sciences Exactes et Naturelles ? Eh bien, en vertu d'un intérêt acharné pour la nature. Qu'est-ce qui est nécessaire pour se consacrer à la science ? Une curiosité indomptable, un énorme désir de savoir. Les êtres vivants me fascinent énormément, aujourd'hui encore. La curiosité est un facteur important pour tout chercheur ; elle est comme un moteur.

Dans mon cas, le choix des études universitaires a été plutôt difficile. Pour ma famille, si une femme étudiait, elle se fermait la possibilité de la maternité. Elle n'allait plus pouvoir se marier et il allait lui arriver bien pire, étant donné que dans le domaine des sciences exactes les gens ne suivaient que la raison. Certains d'entre vous pourraient sourire, mais je vous rappelle qu'on ne naît pas dans un chou, mais dans une famille, et que chaque famille a ses traditions.

L'université fut une étape très importante, car elle m'a véritablement ouvert l'esprit à toute une série de nouveautés. La rencontre avec des personnes engagées dans le domaine des sciences exactes constitua pour moi un défi à bien des égards. Les deux ou trois premières années, en un certain sens, j'ai perdu ma religiosité. Je ne me suis rendu compte que plus tard du pourquoi : la religion s'opposait de façon absolue à la série de vérités que j'étais en train d'apprendre selon la méthode scientifique que l'on appliquait à la faculté.

Comment revient-on à la foi ? Eh bien, à travers l'exemple personnel d'un compagnon d'études, un laïc consacré. Grâce à son mode de vie, sa

conception des choses, même les plus insignifiantes, il me fit voir que sa vie avait quelque chose de spécial. Cela m'a ramenée, en quelque sorte, à l'Eglise et je me suis rendu compte que j'avais beaucoup mûri. La peur de perdre à nouveau la foi – parce qu'on devient trop rationnel – n'est pas dépourvue de fondement, mais comporte une croissance importante.

Je voudrais souligner que c'est à travers l'attitude de certaines personnes que l'on trouve les réponses à ses questions. Bien souvent on m'a demandé ce qu'il faudrait faire pour apporter la foi dans les milieux que l'Eglise n'atteint pas. La seule réponse que je puisse donner est la suivante : un chrétien qui vit sa foi la porte partout et, sans le vouloir, fait la différence. Il donne un témoignage visible et finit par attirer l'attention des autres parce qu'il est différent. Selon moi, c'est très efficace.

Après l'université, j'aurais pu arrêter mes études, mais j'étais déjà passionnée par la recherche scientifique et c'est ainsi que j'ai commencé ma thèse de doctorat dans une institution dirigée à l'époque par un Prix Nobel, la fondation Campomar. J'étais intéressée par la biologie cellulaire, car je travaillais déjà dans le domaine de la microbiologie. J'ai passé là 6 ans à étudier et à travailler et j'y ai fait des expériences vraiment significatives que je vais maintenant vous raconter.

Il faut rappeler qu'en Argentine 90% des gens sont baptisés. Pourtant, curieusement, mes collègues, quand personne ne pouvait nous entendre, venaient en secret me poser des questions sur l'existence de Dieu, sur la vie, sur des points importants, comme l'avortement. Ils me posaient ces questions à moi et pas à d'autres. Ainsi je devins un point de référence, sans l'avoir cherché. En effet, il n'était pas bien vu qu'un scientifique soit catholique ou que quelqu'un qui allait à la messe ait sa place dans certains types d'institution. D'ordinaire, l'attitude vis-à-vis de la foi est cachée, comme pour rendre plus naturel l'échange quotidien. Dans ces circonstances, en effet, beaucoup de gens ne disent pas ce qu'ils pensent, mais ils ont besoin d'un point de référence pour trouver une réponse aux questions les plus difficiles de leur vie. Durant toutes mes années de doctorat, très intenses, je me suis aperçue que dans ce milieu fon-

damentalement laïque – et, de plus, volontairement agnostique – il manquait quelque chose. On ne vit pas bien sans la foi. Les réponses que la science peut nous donner sont insuffisantes. Les personnes continuent de s'interroger sur le sens profond de leur vie en toute occasion. Il n'existe pas d'explication rationnelle à la souffrance humaine, mais la souffrance fait partie de la vie. En conséquence, de même que l'on cherche une réponse scientifique, les gens continuent à chercher la lumière et ils la cherchent comme ils peuvent. L'esprit humain est un chercheur infatigable, un chercheur de profondeur. Une phrase me vient souvent à l'esprit : « Mon âme a soif de toi, Seigneur, elle ne se reposera que lorsqu'elle t'aura rencontré ».

Quelques années plus tard, la possibilité se présenta à moi de faire de la recherche à l'Université catholique. Jusqu'alors j'avais travaillé à l'Université d'Etat. C'était l'époque de la fécondation *in vitro* et, en Argentine, on tentait d'élaborer une législation en la matière. Il fallait donc définir le plus clairement possible le moment de la conception, c'est-à-dire savoir à partir de quel moment du développement embryonnaire on pouvait parler de personne. Ce fut un tournant. La situation à l'Université catholique était très différente, car dans les milieux religieux, il est parfois difficile de parler en termes scientifiques. Le moment coïncida aussi avec la création de l'Institut de Bioéthique où, dans la méthode triangulaire, dans la méthode personnaliste, apparut le grand besoin d'accorder une large place à l'explication des faits d'un point de vue scientifique.

Une des choses que j'ai apprises aux réunions sur la fécondation *in vitro*, c'est que certaines personnes, poussées par leurs intérêts, sont capables de faire de véritables acrobaties sur le plan intellectuel pour justifier ce qui leur convient. Des scientifiques et des collègues que j'avais connus à l'université et que je respectais beaucoup du point de vue professionnel étaient capables – et ils le sont aujourd'hui encore – de dire n'importe quoi, des aberrations, à cause d'un intérêt purement économique. On se rend compte alors que le scientifique pur, celui qui

cherche la vérité, au moment de choisir ne respecte pas cette vérité, si elle nuit à son intérêt. Il devient absolument évident que l'Éthique dans la recherche est quelque chose qui doit encore se développer. De même qu'on enseigne l'éthique dans le programme du doctorat en médecine, il faut aussi l'enseigner dans les facultés scientifiques. Il n'existe aucune activité humaine qui puisse échapper au contrôle moral, car nous, les êtres humains, nous sommes des êtres moraux. L'éthique de la recherche l'exige dans les questions comme le Projet Génome Humain et la fécondation *in vitro*.

On ne peut parler de progrès scientifique que s'il porte en lui des valeurs et s'il s'adapte à la réalité de ce qu'est l'homme. Pour cela nous devons inclure le concept anthropologique, nous rendre compte de ce qu'est l'homme et de ce qui est bon pour lui.

Par conséquent, aussi bien sur la base du développement de la biogénétique que sur celle de mon expérience, il est évident que le monde d'aujourd'hui a besoin de valeurs qu'il invoque à grands cris. Le développement de la bioéthique est une façon d'exhorter la société à créer un cadre éthique pour effectuer de nombreuses activités. C'est un cadre que, naturellement, seule l'anthropologie chrétienne peut enrichir, car l'anthropologie chrétienne voit l'homme tel qu'il est, l'homme dans sa réalité.

Je voudrais encore mentionner un autre aspect qui a été évoqué ici. J'ai écouté les étudiants parler de la solitude. Je crois que la solitude est quelque chose qui fait partie de la vie. Je crois que chacun de nous, en de nombreuses circonstances, peut se trouver seul, même face à de grands défis. Mais la solitude peut être vécue comme un facteur de croissance intérieure; elle peut être comparée à celle de l'ermite qui, dans la solitude, trouve bien des réalités et les vit. Elle peut être vécue comme je l'ai entendue raconter par Mamerto Menapace¹ dans une histoire très sympa-

¹ P. MAMERTO MENAPACE, OSB, argentin, a publié plus de vingt livres sur la rencontre avec Dieu et la croissance dans la foi (N.d.R).

thique. Quelqu'un meurt, le Seigneur le reçoit et lui dit : « Passons ta vie en revue ». Ensemble, ils considèrent sa vie, qui se présente comme une succession de traces de pas dans le sable. Et l'homme lui dit : « Seigneur, je vois toujours tes traces de pas à côté des miennes, mais précisément au moment où j'ai souffert le plus tes traces disparaissent, tu m'as laissé seul ». Dieu lui répond : « Non, mon fils, il n'y a qu'une seule trace parce que je te portais dans mes bras ».

Il y a cent ans, un président argentin, Julio Roca, écrivait ainsi à un ami : « On est très seul quand on exerce le pouvoir. Sur les hauts sommets soufflent des vents impétueux. Toi, mon ami, tu es dans la plaine ». Je crois que les personnalités et les personnes de caractère éprouvent cette solitude à différents moments de leur vie. Mais cette solitude est le signe qu'elles sont appelées à de grandes choses. Certes, la solitude ne se recherche pas ; elle commence quand nous rencontrons des personnes qui marquent notre vie : des maîtres, des compagnons de route avec lesquels nous partageons certaines des richesses dont Dieu nous a dotés.

La réflexion humaniste

Prof. MARCO IMPAGLIAZZO

*Professeur d'Histoire contemporaine
Université pour Etrangers de Pérouse, Italie*

Au prestigieux siège de l'UNESCO, lieu symbolique de la promotion et du développement de la culture dans le monde, Jean-Paul II, en 1980, a affronté, dans un de ses discours décisifs, le rapport entre l'homme et la culture :

« Dans le domaine culturel, l'homme est toujours le fait premier : l'homme est le fait primordial et fondamental de la culture... L'homme dans son intégralité, l'homme qui vit en même temps dans la sphère des valeurs matérielles et dans celle des valeurs des valeurs spirituelles... Pour créer la culture, il faut considérer, jusqu'en ses dernières conséquences et intégralement, l'homme comme une valeur particulière et autonome, comme le sujet porteur de la transcendance de la personne ».¹

Le message chrétien, depuis toujours, touche directement l'homme car il s'adresse à lui en entrant en contact avec sa culture. L'Évangile, comme le levain dans la pâte, la transforme intérieurement. C'est ce que Rahner a qualifié de « structure incarnatoire » du message évangélique. Cette « structure » se retrouve à diverses périodes de l'histoire du christianisme, même si la foi ne se réduit à aucune culture, reprenant ainsi son cheminement missionnaire entre les cultures du monde à chaque tournant de l'histoire. La foi ne vient donc pas s'ajouter à la culture, comme un appendice ou comme une réalité à part, mais elle libère en son sein des valeurs et des éléments nouveaux, surtout la place centrale de l'hom-

¹ JEAN-PAUL II, *Discours à l'UNESCO*, 2 juin 1980, n. 8 et n. 10.

me et de sa liberté. Dans tous les siècles, la place centrale de l'homme, fût-ce le plus humble, a toujours été capitale dans la perspective chrétienne. L'homme n'est pas seulement le sujet, mais le terme, la fin et la mesure de chaque culture.

En réalité, le rapport entre foi et culture est présent dès le commencement de la prédication apostolique. Cette confrontation a été vécue dès les premières générations chrétiennes au contact du monde gréco-romain. L'apôtre Paul invite les destinataires de ses lettres au discernement de la culture dans laquelle vivaient les premières communautés : « Vérifiez tout ; ce qui est bon, retenez-le » (1 Th 5, 21) – comme il l'enseignait aux chrétiens de Thessalonique, l'actuelle Salonique. Mais ce rapport entre foi et culture est-il encore valable aujourd'hui ou ne concerne-t-il que les époques passées ?

Je suis convaincu que ce rapport est à la base de mon enseignement universitaire, à la fois comme professeur d'Histoire contemporaine et comme chrétien engagé dans un mouvement ecclésial, la Communauté de Sant'Egidio. La question que je me pose souvent est : comment faire de la foi non pas un élément privé, mais un levain dans la culture humaniste qui m'est la plus proche ?

Le passé est riche d'exemples d'hommes et de femmes de foi, de saints, de martyrs, qui ont influencé la culture de leur époque grâce à la foi. Il y a parmi nous beaucoup de jeunes qui proviennent de ce que l'on appelait autrefois l'Europe de l'Est. Je voudrais citer l'exemple des saints Cyrille et Méthode, que Jean-Paul II a voulu proclamer co-patrons de l'Europe. Lors de son voyage en Bulgarie, évoquant l'œuvre de ces deux saints frères, Jean-Paul II a rappelé qu'ils avaient introduit l'Évangile dans la culture particulière des peuples qu'ils avaient évangélisés. Si bien qu'ils sont considérés non seulement comme les apôtres des Slaves, mais aussi comme « les Pères de leur culture ».

A cette occasion, le Pape a expliqué par une métaphore sa conviction que la foi doit se faire culture : « Non seulement la culture et la foi ne sont pas opposées, mais elles entretiennent des rapports semblables à ceux

qui existent entre le fruit et l'arbre».² Le patrimoine culturel que Cyrille et Méthode ont laissé aux peuples slaves est donc – pour le Pape – le fruit de l'arbre de leur foi. Si l'on considère la culture occidentale et l'Europe, il est facile d'en reconnaître les racines chrétiennes. Mais d'autres cultures au cours des siècles ont également été influencées par la communication de l'Évangile jusqu'à nos jours. «L'annonce de la foi chrétienne – a affirmé le Pape en Bulgarie – n'a pas mortifié, mais plutôt intégré et exalté les valeurs humaines et les cultures authentiques et typiques du génie des pays évangélisés».³

Le rapport entre foi et culture est d'ailleurs central dans l'enseignement du Concile Vatican II, qui a appelé l'Église au dialogue avec le monde contemporain, en évoquant les intuitions paléochrétiennes des «semences du Verbe» et de la «préparation évangélique». En outre, se référant au patrimoine spirituel des peuples, il a invité à discerner, à assumer et à éclairer de la lumière de l'Évangile les valeurs spirituelles et morales présentes dans les diverses cultures, comme cela est dit dans les constitutions conciliaires *Lumen gentium* et *Gaudium et spes*.

Mais que signifie aujourd'hui – dans le milieu que nous fréquentons tous, le monde universitaire, à une époque mouvementée et sécularisée, et dans la fragmentation de tant de cultures – vivre son identité chrétienne en entrant en contact avec la culture courante? Je vois autour de moi de nombreux étudiants ou professeurs d'université qui se disent chrétiens et, se sentant encerclés par ce monde, s'agrippent à la défense de leurs positions ou points de vue. C'est un grand problème que nous vivons. Le Pape l'a rappelé dans le Message envoyé à ce VIII^{ème} Forum international des jeunes :

«Il peut arriver, même parmi ceux qui se professent chrétiens, que certains dans les universités se comportent de fait comme si Dieu n'exis-

² Voyage apostolique de JEAN-PAUL II en Bulgarie, *Discours aux représentants du monde de la culture, de la science et de l'art*, 24 mai 2002, n. 4.

³ IDEM, n. 5.

tait pas, écrit le Pape. Le christianisme n'est pas une simple préférence religieuse subjective, totalement irrationnelle, reléguée dans la sphère du privé».

Nous devons être reconnaissants au Pape pour ces paroles, car elles secouent notre vie chrétienne «trop privée» dans le monde universitaire, dépourvue de la sérénité de ceux qui communiquent leur foi avec amitié, sympathie et amour de ceux qu'ils rencontrent.

Les paroles d'un évêque auxiliaire de Rome, Mgr Pietro Rossano, disparu il y a quelques années, me reviennent à l'esprit. Dans un beau livre, publié en 1985, intitulé *Vangelo e cultura* [*Évangile et culture*, N.d.T.], il écrivait : «Une foi qui accepterait de se renfermer dans le privé ou de se cacher dans le secret du cœur sans se socialiser, sans agir sur les expressions externes de l'homme et sur les formes de sa promotion individuelle et communautaire, ne répondrait plus aux implications vitales du message chrétien, ni du dynamisme intérieur qui lui est inhérent. La parole de la Lettre de Jacques : "La foi sans les œuvres est morte" (Jc 2, 26) s'avérerait alors».

Ces paroles rappellent l'invitation de l'apôtre : «Rendez raison de l'espérance qui est en vous». ⁴ C'est une invitation à laquelle les chrétiens tentent de répondre alors qu'ils vivent dans la société actuelle, dans sa culture, dans ses mutations très rapides, dans ses multiples articulations et spécialisations. Comment est-il possible de vivre la foi, non pas en privé, mais en agissant sur les expressions externes de l'homme et sur les formes de sa promotion individuelle et communautaire ? Est-il possible de vivre la foi dans la culture contemporaine ? Est-il possible de surmonter la rupture entre Évangile et culture qui est – comme l'a écrit Paul VI dans *Evangelii nuntiandi* – «le drame de notre époque, comme ce fut aussi celui d'autres époques»? ⁵

⁴ Cf. 1 P 3, 15.

⁵ Cf. PAUL VI, Exhortation apostolique post-synodale sur l'évangélisation des hommes de notre temps *Evangelii nuntiandi*, n. 20.

Ce sont des questions qui doivent être posées, non pas de façon académique ou scolastique, mais en vivant jour après jour au milieu des gens, en les rencontrant, en découvrant leurs problèmes et leurs drames, en cherchant à répondre aux questions, aux besoins humains, existentiels et religieux de beaucoup. Dans mon expérience de vie comme professeur d'université, j'ai trouvé les réponses dans l'Évangile. Certains aspects fondamentaux de la culture chrétienne apparaissent aujourd'hui plus communicatifs que par le passé : celui de la solidarité, celui de la défense de la vie et de la dignité de l'homme, celui du dialogue. Ce sont des aspects qui composent le grand cadre de la réconciliation entre Évangile et culture. La foi en Jésus et en sa Parole pousse à aimer ce monde, ses cultures, sa connaissance et sa compréhension profondes de nombreuses réalités proches et lointaines. Pour ce faire, la foi doit devenir recherche, étude, pensée, amour de la connaissance. L'amour de l'autre, la recherche de la rencontre avec sa culture conduisent à élargir les espaces culturels de notre existence ; et l'Église, dans toute son expression, doit devenir dans le milieu universitaire, toujours davantage un lieu de débats, de rencontres, d'études, sur de nombreux thèmes qui nous tiennent à cœur et qui sont « fermentés » par notre foi.

Nous devons aussi constater qu'il existe une rupture entre l'Évangile et la culture, qui provoque des drames et engendre des divisions dans la vie de l'homme et dans son rapport avec les autres : l'égoïsme, l'amour de soi, la violence, l'indifférence et la résignation figurent parmi les maux auxquels nous sommes confrontés quotidiennement. En outre, surtout ces dernières années, il est devenu évident qu'il n'existe pas qu'une seule culture, mais un grand nombre. L'université se présente toujours plus fragmentée (surtout après la fin des idéologies) et il est difficile de l'imprégner de valeurs chrétiennes. Ce sont les motifs pour lesquels il est difficile d'être chrétien. Sans doute, les contextes sociaux et religieux du passé étaient-ils plus tranquilles pour les chrétiens, du moins en Italie. Certes, en regardant hors de l'Europe, nous découvrons bien des situations de douleur, de difficulté et des problèmes beaucoup plus grands

que les nôtres (dans tant de régions pauvres d'Afrique et d'Amérique latine) ; c'est pourquoi les chrétiens européens doivent davantage ressentir la grâce et la responsabilité de vivre en chrétiens dans le monde occidental. Il existe une responsabilité de celui qui est chrétien en Occident : c'est ici que se définissent les modèles qui font loi dans le monde entier.

Dans ce contexte peu rassurant, la communication de l'Évangile – sur laquelle Jean-Paul II a tant insisté au long de son Pontificat – représente une force qui ne se trouve nulle part ailleurs. L'Évangile permet de vivre avec une grande liberté la rencontre avec l'homme et la femme de notre époque et avec leur culture. La première liberté est représentée par l'amour avec lequel se vit chaque jour la rencontre de l'autre. C'est un amour qui conduit les chrétiens au-delà de toute logique d'enfermement et les rend communicatifs et attentifs aux autres. C'est la liberté évangélique qui génère la sérénité dans l'approche humaine et spirituelle avec beaucoup de gens. Le travail pastoral qui, pour de nombreux chrétiens, est le lieu d'origine de la culture, consiste à suivre et à accompagner les gens, dans une lutte douce, compréhensive, capable d'annonce et de témoignage, tout en ayant conscience qu'il s'agit toujours d'une lutte. Une lutte sereine.

Je voudrais également ajouter qu'il est nécessaire de faire redécouvrir à l'humanisme du futur le lien profond entre liberté et sainteté. L'amour de Dieu est l'espace de liberté de l'homme qui se libère de l'égoïsme et de la résignation. Le Concile Vatican II a rédigé un document sur la liberté de conscience. Par la suite, ce discours a été repris par Jean-Paul II, qui affirme que la liberté de conscience « est essentielle pour la liberté de tout être humain... Aucune autorité humaine n'a le droit d'intervenir dans la conscience de quiconque ». ⁶ Et d'ajouter : « L'intolérance, qui se manifeste par le refus de la liberté de conscience des autres, constitue une sérieuse menace pour la paix. A travers les vicissitudes de l'histoire, nous avons appris avec tristesse à quels excès elle peut conduire ». ⁷

⁶ JEAN-PAUL II, *Message pour la XXIV^{ème} Journée Mondiale de la Paix*, 1^{er} janvier 1991, I.

⁷ IDEM, IV.

Il n'est pas question de traiter ici de la liberté chrétienne, mais ce thème est sans aucun doute très cher aux jeunes générations et à la culture courante, qui souvent s'en fait une fausse idée, soutenant l'incompatibilité radicale entre l'autorité et l'autonomie personnelle au sein du christianisme. Nous ne voulons naturellement pas nier les déviations que présente l'histoire, mais il faut mettre en évidence que c'est grâce au christianisme que la liberté est considérée, aujourd'hui encore, comme le point de référence essentiel de la culture occidentale. Toutefois, quand on parle d'autonomie et de liberté dans la tradition chrétienne, on doit comprendre ces deux termes dans le contexte d'un horizon spirituel spécifique qui comporte aussi une altérité irréductible avec la pensée laïque contemporaine.

Quoi qu'il en soit, tout ceci n'enferme pas les chrétiens dans un ghetto culturel; au contraire, cela les pousse à un dialogue plus étroit avec la culture laïque. En tout cas, la pensée chrétienne doit savoir montrer ce que veut dire être saisi par l'Esprit de Dieu et en quel sens la liberté peut coïncider de fait avec l'obéissance et l'autonomie avec la dépendance.

Dans la réflexion biblique, la liberté chrétienne se caractérise surtout, au-delà de son rapport dramatique avec le péché, par son lien étroit avec le Christ qui, « se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix », ⁸ abolit définitivement le temps de l'esclavage et ouvre celui de l'obéissance. En ce sens, l'obéissance suprême du Christ est le sommet de la liberté du chrétien. Il n'y a donc pas de contradiction entre l'Évangile et l'obéissance à celui-ci, car cette parole, comme dit le Concile Vatican II, révèle pleinement l'homme à l'homme. Pour le croyant, la « subjectivité », c'est-à-dire la conscience, est déterminante car c'est le lieu où se réalise le rapport direct avec l'Évangile.

Les paroles du Deutéronome sont significatives : « Cette loi que je te prescris aujourd'hui n'est pas au-delà de tes moyens ni hors de ton atteinte. Elle n'est pas dans les cieux, qu'il te faille dire : "Qui montera

⁸ *Pb* 2, 8.

pour nous aux cieux nous la chercher, que nous l'entendions pour la mettre en pratique ?". Elle n'est pas au-delà des mers, qu'il te faille dire : "Qui ira pour nous au-delà des mers nous la chercher, que nous l'entendions pour la mettre en pratique ?". Car la parole est tout près de toi, elle est dans ta bouche, elle est dans ton cœur pour que tu la mettes en pratique».⁹ Augustin avait peut-être présent à l'esprit ce passage de l'Écriture quand il écrivait que «*in interiore homine habitat veritas*»,¹⁰ c'est dans l'homme qu'habite la vérité.

La religion se révèle être non plus un ennemi à abattre, ou un héritage négatif du passé qu'il faut abandonner, mais plutôt une des forces les plus efficaces pour donner un sens à la vie. Il ne fait aucun doute que les millions de croyants qui ont traversé ces derniers siècles – alors que l'athéisme devenait fou – et qui ont également soutenu l'histoire par leur adhésion à Dieu et à la vie, malgré toutes les contradictions, permettent aujourd'hui de cueillir de cet arbre de bons fruits pour tous, même pour ceux qui, par le passé, n'ont certes pas été bienveillants envers la dimension religieuse de la vie. Toutefois, de nombreux laïcs soutiennent aujourd'hui que récupérer positivement la force de la religion ne veut pas dire nécessairement croire en un Dieu personnel et transcendant. En synthèse, ils disent : «Religion oui, Dieu non», et ils avancent l'hypothèse d'une sorte d'athéisme religieux ou, si l'on veut, de religion sans Dieu, de transcendance intra-mondaine. L'éthique devient le nouveau domaine dans lequel reverser la valeur et le poids de la religion, évidemment vidée de son contenu «théologique». Je devrais ici parler du risque – présent jusque dans des courants catholiques – de réduire la religion (en particulier le christianisme) à l'éthique. Il est facile de constater la présence d'un moralisme obstiné qui tente par tous les moyens de réduire l'Évangile à l'engagement dans le monde ou à un comportement honnête, éliminant ainsi la dimension théologique de l'expérience chrétienne.

⁹ Dt 30, 11-14.

¹⁰ SAINT AUGUSTIN, *De vera religione*, XXXIX, 72.

Mais l'histoire de nombreux chrétiens des premiers siècles, comme de ceux du XX^{ème} siècle (qualifié de siècle le plus sécularisé de l'histoire), qui ont donné leur vie pour l'Évangile, les « nouveaux martyrs », comme les a qualifiés le Pape durant le Jubilé de l'an 2000, a démontré que la foi peut requérir un acte d'obéissance à Dieu qui va contre l'évidence de la norme éthique générale, comme lorsqu'il fut demandé à Abraham d'offrir son fils Isaac en sacrifice. Celle-ci se situe en dessous de la primauté totale du rapport avec l'Absolu et elle ne peut pas être réglée par une norme générale, abstraite, qui soustrairait le croyant à l'exigence de devoir obéir toujours et avant tout à Dieu. Le chrétien ne peut jamais cesser d'aimer son Seigneur ni ses frères.

Nous devons cependant constater que les questions éthiques sont soudainement revenues au premier plan et de nombreux laïcs se demandent, à juste titre, où trouver un fondement solide à la longue liste d'engagements moraux nécessaires à la vie personnelle et associative en ce nouveau millénaire : cela va, par exemple, de la nécessité de la moralisation de la vie économique et politique à la lutte contre tout racisme, de la préoccupation urgente de la défense de l'environnement aux normes fondamentales pour la bioéthique, de la lutte pour la protection des minorités au soutien des pays du tiers monde, en passant par la croissance exorbitante d'un esprit égoïste qui risque de bouleverser la vie des individus et des communautés. En d'autres termes, l'éthique aussi a besoin de la foi, certains pourraient même dire du mystère. Pour les croyants, le mystère a un nom qui est celui du Seigneur. Dans cette perspective, croire en Dieu est la dimension qui permet de reconnaître de façon évidente la filiation commune de tous les hommes par rapport à l'unique Dieu, fondant ainsi la dignité inaliénable qui garantit à tous la primauté de l'homme.

La révolution des communications

GREGORY BURKE

*Journaliste, Correspondant à Rome
de la Fox News, USA*

L'avantage de ne pas devoir parler le premier, c'est que l'on peut intervenir à partir de ce que disent les autres. C'est précisément ce que font les journalistes : ils ne doivent pas se mettre à penser, ils se limitent à rapporter ce que disent les autres.

Quand j'ai accepté l'invitation du P. Kohn, il y a plusieurs mois de cela, je n'étais pas sûr de pouvoir intervenir ; en effet, jusqu'à hier soir je me trouvais au Kosovo. Je suis vraiment content d'y être parvenu et d'être ici avec vous, car j'ai l'impression d'être à l'ONU. Vous avez déjà écouté toutes ces personnes sérieuses, professeurs et chercheurs, et maintenant c'est l'heure de la télévision ou, en d'autres termes, du monde du spectacle. Je ne crois pas que mon intervention durera plus de 12 minutes, car d'ordinaire j'ai l'habitude de parler une minute 45 secondes. Quand je parle en direct, je porte une petite oreillette invisible et, au bout d'une minute trente exactement, une voix m'ordonne : « Arrête ». Il ne me reste plus qu'à dire : « Merci et au revoir ».

Je voudrais maintenant vous parler de trois sujets :

- la révolution des communications
- la profession comme vocation
- le partage de la joie.

1. LA RÉVOLUTION DES COMMUNICATIONS

Je ne suis pas un « théoricien », mais une personne pratique. De fait, dans le journalisme, il n'y a pas beaucoup de place pour les théories : on

«fait», un point c'est tout. Toutefois, je me rends compte, moi aussi, qu'une révolution est en train de s'accomplir. Personnellement, je suis à un doigt de l'autonomie complète. Je m'explique : quand survient un événement qui prête lieu à l'information, comme un tremblement de terre en Turquie, je suis envoyé sur place avec un téléphone-vidéo. Il s'agit d'un téléphone par satellite relié à un autre téléphone possédant une caméra incorporée, avec une batterie ou une voiture assez puissante pour pouvoir transmettre en direct de n'importe quelle partie du monde. Il est très probable qu'à l'avenir cet appareillage, qui tient dans deux grosses valises (ce qui cause parfois des difficultés dans les aéroports !), sera remplacé par un «palm» («ordinateur de paume»). Les vidéotéléphones sont en train de devenir plus petits et c'est déjà une petite révolution. Une autre révolution est celle d'Internet et, selon moi, elle est positive (toutes les révolutions ne le sont pas !). Une des encycliques sociales du Pape parle de la nécessité d'ouvrir le marché au monde en voie de développement et, sur ce point, il y a encore beaucoup à faire. En tout cas, le marché des idées a déjà été ouvert et c'est une bonne nouvelle pour les chrétiens et pour tous ceux qui ont de bonnes idées. Certes, sur Internet il y a beaucoup d'ordures : ce n'est pas pour rien un libre marché. De nos jours rares sont les organisations, les activités commerciales, les paroisses et les organismes qui ne possèdent pas un site sur le réseau web. Que cela nous plaise ou non, si l'on n'apprend pas à communiquer, on est évincé du marché. Au Kosovo, par exemple, beaucoup de choses ne fonctionnent pas encore bien, mais mon hôtel offrait un service Internet gratuit – quand il y avait du courant électrique. C'est une révolution positive. J'ai trouvé de nombreux sites liés à la Journée Mondiale de la Jeunesse : c'est le meilleur moyen de diffuser un message partout.

2. LA PROFESSION COMME VOCATION

Que vous travailliez dans le domaine du journalisme, des communications ou dans un tout autre domaine, apprenez à bien faire votre mé-

tier. Ce n'est pas un aspect à négliger : en effet, nous, les chrétiens, nous devrions être un bon exemple de vertus humaines. Si nous savons bien faire notre travail et si nous sommes compétents dans notre domaine, nous donnons un beau témoignage. En revanche, le manque de compétence peut avoir des conséquences d'une grande portée, comme j'ai eu l'occasion de le constater durant une émission en direct pour Fox News. J'étais devant la caméra de télévision, avec mon oreillette, en attendant d'entendre le studio prononcer la fameuse phrase : « Et maintenant passons la ligne à notre correspondant à Rome », mais je n'entendais qu'un bourdonnement dans l'oreille. Quelque chose n'allait pas, mais quoi ? Quelqu'un avait oublié de changer une batterie de 9 volts ! Un de ces petits travaux essentiels qui doivent être faits au début de chaque journée de travail. D'ordinaire la compétence conduit au respect. L'attitude amicale et le bon exemple sont aussi des moyens de rendre un témoignage chrétien sur le lieu de travail.

Dans le journalisme, comme dans toute autre profession, il y a des questions éthiques à affronter, comme celle de l'honnêteté, qui se pose fréquemment. Dans une récente conversation, un collègue m'a raconté qu'en utilisant le mensonge on arrive à obtenir des informations. Ce n'est pas juste. Une autre question importante pour nous est celle du respect des personnes et de leur vie privée. Nous ne devons jamais encourager le mal ou la violence. Il peut parfois sembler que dans notre métier nous ne faisons que ce qui rapporte. A diverses occasions, j'ai cherché à dissuader mes employeurs d'accorder une promotion à des personnes dépourvues d'éthique professionnelle.

3. LE PARTAGE DE LA JOIE

Ces derniers mois, on a beaucoup parlé du film « *La Passion* ». De temps à autre, nous avons tous besoin d'être invités à réfléchir sur le sens de la souffrance ; mais nous avons aussi besoin que quelqu'un nous rappelle la joie qui nous vient de notre foi. A une collègue qui m'a avoué

avoir cessé d'aller à la messe parce que le prêtre lui faisait toujours sentir sa culpabilité, j'ai demandé si elle n'avait jamais entendu parler du fils prodigue. Nous devons aider les gens à voir cet aspect de notre foi. C'est un thème qui se présente quand les parents doivent décider de faire baptiser ou non leurs enfants, ou quand il y a une douleur en famille. En ces occasions, nous devons nous souvenir d'offrir une parole de joie.

Avec toute la joie que je perçois dans cette salle, il est clair que nous en avons pas mal à partager !

Le nouvel ordre mondial

Prof. DOMINIQUE VERMERSCH

*Professeur d'Economie Publique et Ethique
Agrocampus Rennes, France*

Afin de préciser ce qu'on entend par « nouvel ordre mondial », constatons brièvement *les aspects contrastés* des trois termes d'une expression qui renvoie à la mondialisation, ce vaste phénomène d'internationalisation des économies et des sociétés. Il s'agit d'un mouvement induit par l'extension de la géographie et du domaine des échanges ; depuis les échanges de marchandises jusqu'aux échanges culturels, en passant par les capitaux, la main d'œuvre, la propriété intellectuelle...

1. Est-ce une « *nouvelle* » mondialisation ? Il s'agit plutôt d'une nouvelle étape d'un phénomène qui a débuté au XVI^{ème} siècle avec les premières conquêtes coloniales et le développement du commerce maritime. Chaque étape a d'ailleurs été stimulée par un progrès technique particulier, tel aujourd'hui celui des communications informatiques. Cette nouvelle extension des échanges s'est conjugulée avec l'extension de la démocratie, suite notamment à l'écroulement du bloc soviétique.

2. S'agit-il maintenant d'un véritable « *ordre* », dans la mesure où l'économie (dans sa prétention à l'autonomie), la politique (dans ses velléités démocratiques) et l'éthique (dans ses injonctions comme dans ses démissions) se disputent parfois violemment le sort de la destinée humaine ?

3. S'agit-il enfin d'un nouvel ordre « *mondial* », dès lors que la mondialisation économique n'est accessible encore qu'à une minorité des habitants de la planète ? A l'heure actuelle, près de 2,5 milliards de per-

sonnes vivent avec moins de deux euros par jour, dans des conditions de vie et de développement (éducation, soins de santé, infrastructures...) portant atteinte à la dignité humaine.

CONJUGUER FOI ET RAISON: MES PREMIERS PAS DE JEUNESSE

Sous d'autres modalités, ces questions étaient déjà présentes il y a une vingtaine d'années, au terme de mes études universitaires: nouvel ordre international, persistance d'un «tiers-monde», controverses sociales autour de certaines innovations technologiques... Ces questions, et mon désir de contribuer à y répondre, ont vraisemblablement guidé mes choix: de devenir ingénieur agronome, de partir deux ans en coopération en Afrique, puis de préparer un doctorat en sciences économiques. C'est en effet dans un mélange de fougue et de convictions profondes que je pressentais la nécessité d'une posture critique vis-à-vis d'une science économique par trop normative; et la possibilité d'un engagement laïc et chrétien dans ces domaines. C'est aussi à cette époque que je fis une forte expérience spirituelle, suite à une lecture toute simple de la parabole des talents (*Mt 25, 14-30*). Celle-ci éclaire plus particulièrement la vocation et la mission des laïcs dans le monde: me la faisant passer de la tête au cœur, le Seigneur m'appelait alors à un service de l'Eglise plus généreux, à donner une sorte de «pli missionnaire» à ma carrière professionnelle débutante.

Cette disponibilité de cœur fut alors rapidement sollicitée. Peu après mon mariage avec Brigitte et peu avant notre départ en Côte d'Ivoire, je décidai en effet de présenter le concours d'entrée à l'INRA (Institut National de la Recherche Agronomique). L'option choisie était l'économie agricole, une discipline encore largement imprégnée au début des années 80 par le marxisme, mais qui cédait le pas progressivement à l'idéologie libérale, à une sorte de déterminisme économique assimilant de manière souvent abrupte la loi naturelle à celle du marché. Tout en préparant

le concours, je m'intéressai à l'enseignement social de l'Eglise. J'y apprenais que les questions relatives au développement des peuples ou à l'agriculture renvoient plus largement à des exigences de justice sociale: *une crise économique est d'abord une crise de la justice qui n'est plus rendue*.¹ L'économiste « en herbe » que j'étais, découvrit ainsi peu à peu que sa vocation était appelée à s'exprimer dans cette promotion de la justice économique. L'oral du concours consista en une présentation de mes premiers travaux; j'y glissai en bibliographie deux références du magistère catholique (*Gaudium et Spes* et *Laborem exercens*), histoire d'informer les examinateurs de la nature de la marchandise... à examiner. Après un long débat, je fus reçu au concours. Clin d'œil de l'Esprit Saint? Lors d'une première rencontre avec mon nouveau directeur, celui-ci me donnait la consigne suivante: « *l'essentiel dans la recherche, c'est d'y croire!* » D'une certaine manière et sans faillir à mon devoir d'état, il me conviait à intégrer dans le métier de chercheur et d'enseignant ce fructueux dialogue entre la raison, les rationalités humaines plurielles et notre foi. Tout cela demande bien sûr une fidélité au quotidien. Les étudiants auprès desquels j'enseigne me rappellent aujourd'hui à ma profession de foi première et au fait que la science économique est appelée à faire corps avec le questionnement éthique. Leurs idéaux portés généreusement, leur souci d'équité, leur idée du juste et du bien... bref, tout ce questionnement éthique participe à leur propre construction personnelle en tant qu'homme et femme. Et ma joie est de les accompagner dans ce cheminement.

ETHIQUE ET ÉCONOMIE: DES DIFFICULTÉS DE CONJUGAISON

Pour autant, l'éthique et l'économie n'ont pas à être confondues. La science économique est une science positive qui analyse la face extérieure et visible des actions humaines, mettant ainsi à jour les déterminismes

¹ HUDE H., 1992, *Ethique et Politique*, Ed. Universitaires.

individuels et sociaux dont il faut tenir compte dans la construction du jugement éthique. Alors que l'éthique, comme science de la morale, vise les actes personnels à partir de leur intériorité dynamique : l'intention, le choix libre, le souci d'autrui, le comportement personnel vis-à-vis du devoir, de la vérité, du bien... autant de catégories qu'aucune science humaine ne peut atteindre dans leur totalité.

Faire collaborer ensuite l'économie et l'éthique se heurte en pratique à des difficultés de conjugaison. Entre ces deux ordres, en effet, apparaît une tension historique du fait qu'ils prétendent tous deux à l'universalisme et à la normativité. Aujourd'hui, la mondialisation et la financiarisation accélérées de l'économie apparaissent comme une manifestation concrète du caractère universel de l'ordre économique. La prétention normative de la science économique fonde théoriquement l'autonomie morale et observable de l'ordre économique. D'un autre côté, si les impératifs éthiques ont également une visée universelle, il ne peuvent y prétendre d'emblée. La conscience éthique nécessite en effet des médiations, notamment politiques et juridiques, qui lui permettent d'exister dans une éthique de situation, appelée à prendre progressivement une épaisseur universelle.²

L'UNIVERSALISME MORAL EST-IL ENCORE RAISONNABLE ?

Cette ambition éthique est aujourd'hui fortement remise en cause, au vu notamment de notre incapacité collective à contrecarrer les néo-malthusianismes induits par la mondialisation économique. Afficher un universalisme moral serait aujourd'hui hypocrite au simple vu des faits : *«l'économie mondialisée opère un "tri" entre les privilégiés qui ont droit à l'universalisme et les pauvres qui – ne fut-ce que pour des raisons économiques – sont éliminés, relégués en marge d'un système qui – tout en se ré-*

² Voir à ce sujet LADRIÈRE J. 1997, *L'éthique dans l'univers de la rationalité*. Artel-Fides.

clamant toujours des valeurs universalistes – est de plus en plus inégalitaire». ³ Ceci laisse la part belle au relativisme éthique – qui nie la possibilité d'une universalité morale raisonnable – et, par démissions successives, à l'utilitarisme sacrificiel : l'intérêt du plus grand nombre, quitte à sacrifier les « sans voix » et à dévêtir l'homme de sa propre dignité.

A défaut de l'impératif moral, c'est l'ordre économique qui tient lieu d'universel de référence, avec pour expression la mondialisation débridée de l'économie. Mais cet universalisme se heurte d'une part à l'exigence de justice sociale, constitutive de la dignité de la personne humaine ; d'autre part à la rareté des ressources naturelles qui empêchent l'universalisation du mode de consommation occidental, quelle que soit la prise de conscience écologique. De ces écueils de la rationalité humaine, nos contemporains en font désormais le constat, à l'instar de Jean-Pierre Dupuy : *« il faut que la modernité choisisse ce qui lui est le plus essentiel : son exigence éthique d'égalité, qui débouche sur des principes d'universalisation, ou bien le mode de développement qu'elle s'est donné. Ou bien le monde actuellement développé s'isole, ce qui voudra dire de plus en plus qu'il se protège par des boucliers de toutes sortes contre des agressions que le ressentiment des laissés pour compte concevra chaque fois plus cruelles et plus abominables ; ou bien s'invente un autre mode de rapport au monde, à la nature, aux choses et aux êtres, qui aura la propriété de pouvoir être universalisé à l'échelle de l'humanité »*. ⁴

LES «FISSURES» DE LA MODERNITÉ, CHAMP MISSIONNAIRE DU JEUNE LAÏC

Le jeune chrétien est appelé à faire siennes de telles préoccupations : *« Que les croyants vivent donc en très étroite union avec les autres hommes de leur temps et qu'ils s'efforcent de comprendre à fond leurs façons de pen-*

³ RICHARD RORTY (1997), *Universalisme moral et tri économique*, Futuribles, pp. 29-38.

⁴ DUPUY J.-P., 2002, *La Cité-Machine* Working paper GRISE.

ser et de sentir telles qu'elles s'expriment par la culture». ⁵ En effet, c'est en investissant pleinement notre rapport au monde, dans un dialogue renouvelé entre foi et cultures, que jaillissent les nouvelles intuitions missionnaires. D'où l'idée de considérer ces écueils de la rationalité humaine comme autant de «*fissures culturelles*» où peut passer un jour la lumière de Dieu. Mgr Ancel utilisa ce mot «*fissure*» à propos des difficultés apparemment insurmontables de l'effort d'évangélisation des missionnaires au Japon : il s'agissait de chercher «*quelques fissures dans le mur opaque du paganisme matérialiste et athée : un jour la lumière de Dieu peut passer par ces fissures*». ⁶

Si l'on rapporte ceci à notre propre contexte culturel, à charge alors pour la raison humaine de réfuter des rationalités qui ne font que la singer ; à charge pour elle de témoigner d'un surcroît d'audace afin que ces fissures culturelles soient autant de «*fissures apologétiques*», c'est-à-dire des nouvelles figures de dialogue entre foi et raison. C'est là que le jeune laïc est appelé à se poster, dans ces fissures de la modernité, pour accompagner humblement la quête de vérité des jeunes contemporains.

Chercher la vérité, c'est chercher Dieu, nous rappelle Edith Stein. Tout se passe comme si la raison humaine qui ne se ferme pas d'emblée à la transcendance, y accède naturellement. Il s'agit d'exercer cette raison avec un surcroît d'audace, tout en proposant sans l'imposer notre foi en Dieu créateur, sauveur et rédempteur... une foi de surcroît raisonnable et recevable, car dans le cœur de tout homme sont disposées des pierres d'attente pour accueillir la lumière qu'est la foi. Tout cela constitue un formidable encouragement à l'évangélisation car tout se passe aujourd'hui comme si l'audace de la foi se trouve confirmée et soutenue par l'audace de la raison humaine. Oui, le juste exercice de la raison humaine ouvre à l'espérance : une espérance certes fragile et incertaine mais qui

⁵ CONCILE VATICAN II, Constitution pastorale *Gaudium et spes* n. 62.

⁶ Cité par Mgr DE BERRANGER (1988), *Alfred Ancel, un homme pour l'Évangile*, Paris, Le Centurion, pp. 269-275.

n'en demeure pas moins une fissure de lumière inscrite dans la raison elle-même.

L'enjeu est enfin *ecclésial* à un double point de vue. D'une part, l'Église ne s'affermirait qu'en étant fidèle à sa vocation missionnaire, en proposant notamment ses parvis au dialogue entre Dieu et l'homme. D'autre part, l'humanité ressent plus ou moins consciemment la nostalgie d'un *ethos*, c'est à dire d'une communauté de convictions et de valeurs partagées, mises à mal aujourd'hui par le relativisme éthique. Comme le suggère en effet l'étymologie du terme éthique, demeurer dans un agir libre et juste suppose une «demeure». L'Église, pour nous croyants, est en définitive le véritable *ethos*, la demeure du Père qui appelle chacun de ses enfants à la véritable liberté des enfants de Dieu (Jn 8, 34). L'Église sera reconnue comme telle dans la mesure où, passé le parvis, les hommes de bonne volonté seront touchés par la charité fraternelle et le témoignage de vie soutenus par la grâce du Ressuscité.

IV

UNIVERSITÉ ET TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN

Samedi 3 avril

1. La présence chrétienne dans le milieu universitaire

S.E. Mgr ANDRÉS ARTEAGA MANIEU

Evêque auxiliaire de Santiago du Chili

Vice Grand Chancelier de l'Université Pontificale Catholique du Chili

Président de la Commission épiscopale de Pastorale universitaire

Je remercie le Conseil Pontifical pour les Laïcs, et en particulier son Président, S. Exc. Mgr Stanisław Ryłko, de l'invitation qui m'a été adressée à participer à ce Forum International des Jeunes. Je viens de Santiago du Chili, des lointaines terres australes au-delà des Andes, terres de déserts et de glaciers sur les rives de l'océan Pacifique, à l'extrémité méridionale du continent américain, où l'Évangile est tout de même arrivé. Je viens ici, près de Rome, partager avec vous, en communion avec l'Église universelle et en union avec le Saint-Père et ses collaborateurs, notre modeste expérience de témoins du Christ dans le « milieu » et dans la « culture » universitaires. Depuis un peu plus de deux ans, je sers l'archidiocèse de Santiago comme évêque auxiliaire, chargé des associations de laïcs et de l'évangélisation de la culture, comme Vice Grand Chancelier de l'Université Pontificale Catholique du Chili. Mon expérience se base sur la situation universitaire et ecclésiale de l'archidiocèse, de mon pays et de l'Amérique latine,¹ où il existe une longue tradition

¹ Il existe depuis des années dans le diocèse un *Vicariat pastoral universitaire* actif et, au niveau national, une *Commission nationale de pastorale universitaire* de la Conférence épiscopale, tandis que le CELAM (Conseil épiscopal latino-américain) possède un *Secteur de pastorale universitaire* dans le Département Education qui, en 2003, a organisé la V^{ème} Rencontre de pastorale universitaire d'Amérique latine et des Caraïbes. Pour connaître l'activité de la pastorale universitaire sur le continent sud-américain, on peut consulter le numéro de mars 2001 de la revue *Medellín* du CELAM et, en particulier, l'article de Leonidas Ortiz, *Pastoral Universitaria. Antecedentes históricos. Medellín* 27 (2001) 5-32.

d'engagement des laïcs et des jeunes. Mais cette expérience porte aussi le signe du Magistère lumineux de l'Église à partir du Concile Vatican II, ainsi que de la parole claire, prophétique et qualifiée du Pape Jean-Paul II. Durant ses 25 ans de pontificat, le Saint-Père a manifesté une prédilection particulière pour la culture et pour le monde universitaire. En effet, le Pape nous a invités à prendre le large, à ouvrir sans peur les portes à Jésus-Christ, comme des « sentinelles du matin ». Nous pouvons aujourd'hui entendre dans notre milieu concret ce que Jésus a dit à la fille de Jaïre : « Je te le dis, lève-toi » (Mc 5, 41).

À l'aube d'une nouvelle époque, nous redécouvrons l'importance que revêt l'université pour l'Église et pour la société. Il s'agit d'une « réalité d'une importance décisive », de « questions vitales », « déconcertantes », avec des « problèmes inédits » qui suscitent de nouveaux défis, comme le rappelait il y a dix ans un document inter-dicastériel intitulé *Présence de l'Église dans l'Université et dans la culture universitaire*.² À juste titre, ce texte mettait en relief le fait que les nouvelles situations critiques dans le monde universitaire en raison de leur « émergence rapide, [de leur] nouveauté et [de leur] acuité prennent parfois de court les responsables, rendent souvent inopérantes les méthodes pastorales habituelles, et découragent le zèle le plus généreux ».³

Nous ne parviendrons jamais à mesurer ce que la culture doit à l'université. Nous ne pouvons même pas penser que cette dernière, au début du troisième millénaire, est désormais « hors jeu », surtout dans la société contemporaine caractérisée par la mondialisation, par le risque et par

² Publié le 22 mai 1994, en la solennité de la Pentecôte, ce document est l'œuvre de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, du Conseil Pontifical pour les Laïcs et du Conseil Pontifical de la Culture. Il commence par ces mots : « L'université et, plus généralement, la culture universitaire constituent une réalité d'une importance décisive. Dans ce domaine, des questions vitales sont en jeu et des mutations culturelles profondes ayant des conséquences déconcertantes suscitent de nouveaux défis. L'Église ne peut pas ne pas en tenir compte dans sa mission d'annoncer l'Évangile », Typographie Vaticane, Cité du Vatican, p. 3.

³ IDEM.

la connaissance. Si l'institution universitaire a connu des changements considérables au siècle dernier (atteignant une ligne de faite lors des événements de 1968), elle a plus que jamais quelque chose à dire dans l'état présent et futur de l'histoire. Malgré les nombreuses menaces qui se concentrent autour d'elle et qui, parfois, affaiblissent sa fonction de lieu où maîtres et disciples s'engagent dans la recherche de la vérité, on remarque l'apparition d'un «nouvel élan pastoral» qui doit être renforcé de façon urgente.⁴ Le programme pastoral proposé par la lettre apostolique *Novo Millennio Ineunte* doit trouver des applications concrètes et créatives dans le milieu universitaire: contempler le visage du Christ, vivre la communion ecclésiale, témoigner de la charité que suscite l'Esprit quand on accueille l'Évangile. L'ordre de prendre le large sur la mer tempétueuse de la culture universitaire en vivant la priorité de la grâce et en cherchant la sainteté est on ne peut plus valide et nécessaire.⁵

Aujourd'hui, à cette étape de l'histoire d'une modernité «fluide» et tardive, nous avons besoin de quelqu'un qui nous aide à chercher la vérité «avec passion», à nous opposer aux forces subversives et à celles de la mondialisation du marché, à surmonter la tentation de transformer et de réduire les instituts d'éducation supérieure en centres de placement

⁴ Le document cité *Présence de l'Église dans l'Université et dans la culture universitaire* contient un important chapitre consacré à la *situation de l'université*, où parmi les difficultés actuelles sont mentionnés la perte de prestige, le positivisme, le scepticisme et l'indifférence. Des éléments positifs sont également soulignés et constituent de véritables espérances et occasions propices pour l'action pastorale. « La présence de catholiques à l'université constitue en soi un motif d'interrogation et d'espérance pour l'Église: dans de nombreux pays, en effet, cette présence est imposante en nombre mais d'une portée relativement modeste; ceci est dû au fait que trop de professeurs et d'étudiants considèrent leur foi comme un aspect strictement privé ou ne perçoivent pas l'impact de leur vie universitaire sur leur existence chrétienne. Certains, même prêtres et religieux, en arrivent même, au nom de l'autonomie universitaire, à s'abstenir d'un témoignage explicite de leur foi ». *Op. cit.*, chap. I, n° 15.

⁵ Je ne peux pas ne pas mentionner combien il a été important de compter parmi nous – élèves et professeurs de l'Université Pontificale Catholique du Chili – un homme de foi et de charité, qui a rendu possible la présence féconde du Christ dans le monde universitaire: le Bienheureux Alberto Hurtado C., s.j. (1901-1952).

ou en de simples lieux de formation professionnelle ou de spécialisation technologique. Il faut examiner à fond la réalité à travers l'usage du savoir, passer du phénomène au fondement et transformer la science en sagesse, selon les catégories de la lettre apostolique *Ex Corde Ecclesiae* et de l'encyclique *Fides et ratio*. A cet égard, l'Eglise possède une expérience très appropriée : de fait, l'université est née de son cœur car «... elle est, à ses débuts, une des expressions les plus significatives de la sollicitude pastorale de l'Eglise... De fait, la présence de l'Eglise dans l'université n'est nullement une tâche étrangère à sa mission d'annoncer la foi».⁶ Par conséquent, l'intervention de l'Eglise dans l'université n'est rien d'autre qu'une «présence» caractérisée par le fait d'«offrir la possibilité effective d'une rencontre avec le Christ»; donc pas seulement un simple apport culturel ou scientifique. C'est une conviction centrale et propédeutique de toute activité pastorale dans le milieu universitaire.

Nous n'avons besoin d'aucun autre programme. «Le programme existe déjà, nous rappelle le Saint-Père : c'est celui de toujours, tiré de l'Évangile et de la Tradition vivante. Il est centré, en dernière analyse, sur le Christ lui-même, qu'il faut connaître, aimer, imiter, pour vivre en lui la vie trinitaire et pour transformer avec lui l'histoire jusqu'à son achèvement dans la Jérusalem céleste. C'est un programme qui ne change pas avec la variation des temps et des cultures, même s'il tient compte du temps et de la culture pour un dialogue vrai et une communication efficace».⁷ La solution de la crise de la culture en général et de la culture universitaire en particulier ne viendra pas du marché (avec ses règles économiques) ou de l'Etat (avec ses règles juridiques), mais de l'institution universitaire elle-même, en retrouvant son identité la plus profonde, comme l'a rappelé le professeur Alejandro Llano.⁸

⁶ *Présence de l'Eglise dans l'Université et dans la culture universitaire, op. cit.*, p. 5.

⁷ JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, n° 29.

⁸ Cf. A. LLANO, *Repensar la Universidad*, in *Humanitas* 22 (2004), 33-41, extrait d'une conférence de l'auteur du livre *Repensar la Universidad. La Universidad ante lo nuevo*, Eunsa, Madrid 2003.

Pour parvenir à cela, il est nécessaire de dépasser des apories qui, très souvent, paralysent ou affaiblissent la présence des chrétiens à l'université, même s'il est clair qu'il ne sera pas possible d'agir partout de la même manière, mais qu'il faudra tenir compte des lieux et des circonstances. Ce Forum International témoigne de la diversité des expériences et des situations dans lesquelles nous vivons et que nous espérons avoir partagées ici. L'action à entreprendre est différente, selon qu'il s'agit d'universités catholiques ou privées ou d'Etat, mais tous les instituts d'éducation supérieure ont une identité commune, celle de « chercher la vérité ». Dans cette tâche ecclésiale, on ne peut pas opposer les aspects subjectifs d'évangélisation des personnes (étudiants, professeurs, personnel de direction et d'administration) aux aspects objectifs du dialogue entre foi et culture, de même que ne s'opposent pas les différentes façons de concevoir cette tâche comme « pastorale de la culture » ou comme « pastorale spécialisée de la jeunesse ». En effet, l'université est un lieu privilégié en raison de la « synergie » tant invoquée entre clercs, religieux et laïcs, et entre le territoire et l'environnement, à savoir entre les mouvements et communautés nouvelles et l'Eglise locale. L'objectif est de prêter attention à l'*identité*, à l'*ouverture* à l'aide d'un *discernement* approprié, à la formation des personnes, à l'accompagnement spirituel et à la protection sociale et politique de la pastorale universitaire. Etant donné l'étendue de la matière et le temps qui m'est imparti pour cette intervention, je me limiterai à proposer quelques réflexions sur ces points, afin de fournir des éléments de clarté pour un engagement pastoral renouvelé des chrétiens dans le milieu universitaire. Souhaitons que nous puissions parvenir à surmonter toute forme de découragement, de passivité ou d'impréparation. Jamais autant qu'aujourd'hui ne résonne parmi les universitaires cette invitation de Jésus : « Je te le dis, lève-toi ! ».

1. L'IDENTITÉ UNIVERSITAIRE ET L'IDENTITÉ CHRÉTIENNE

La présence de l'Eglise et des chrétiens dans le monde universitaire doit tendre à mettre en relief l'*identité* de l'université dans la culture et dans la société, identité aujourd'hui menacée sur plusieurs fronts. Il ne s'agit pas d'une présence passive, car elle est particulièrement qualifiée, comme celle des premiers chrétiens dans la culture de leur temps, et celle de nombreux témoins de la foi au cours de l'histoire. Les disciples du Christ, qui est le Chemin, la Vérité et la Vie, ne peuvent pas céder au désespoir dans leur recherche de la vérité sur la réalité, le monde et la personne humaine, recherche indispensable pour le développement de la culture. Aujourd'hui, nous devons être les premiers, avec humilité et audace, à rendre témoignage à la capacité de la raison et à l'orientation ultime de la liberté humaine. Ces convictions sur la personne, sur la société et sur l'activité humaine proviennent de la *rencontre* avec Jésus-Christ vivant, qui manifeste dans toute sa vérité et sa plénitude la grandeur de la vocation humaine.⁹ La rencontre avec Jésus-Christ vivant est source de conversion, de communion et de solidarité, comme l'a rappelé l'Exhortation apostolique *Ecclesia in America*. L'institution universitaire est pour ainsi dire une caisse de résonance de ce qui se passe dans la société ; bien plus, souvent les campus universitaires anticipent sur ce qui se produira ensuite dans la vie sociale. L'université est donc un lieu privilégié pour la prédication, l'accueil et le témoignage de l'Évangile. C'est un « laboratoire culturel » qui contribue à générer la culture des temps nouveaux ;¹⁰

⁹ Cf. CONCILE ŒCUMÉNIQUE VATICAN II, Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps *Gaudium et spes*, n. 22.

¹⁰ Comme le rappelait il y a 15 ans le document de Puebla, *L'évangélisation dans le présent et le futur de l'Amérique latine*, Conclusions de la III^{ème} Conférence générale de l'épiscopat latino-américain. L'Eglise, école de créateurs d'histoire : « Pour les chrétiens aussi, l'Eglise doit devenir le lieu où ils apprennent à vivre la foi en l'expérimentant et en la découvrant incarnée chez les autres. Elle devrait même être avant tout l'école, le lieu où sont formés des hommes capables de faire l'histoire, pour orienter, avec le Christ, l'histoire de nos peuples vers le Royaume » (274).

nous ne pouvons pas ne pas y être présents avec la qualité spécifique du témoignage chrétien.

Toute activité pastorale doit faire ressortir l'objectif de la vie universitaire, la « passion et le plaisir » de la vérité, qui peuvent aider à construire un monde meilleur, car l'université est un « centre unique » de créativité et de diffusion du savoir pour le bien de l'humanité. En ce sens, l'université a une projection sociale inégalable de la « diaconie de la vérité ». L'université catholique, comme l'a bien souligné le Saint-Père dans la constitution apostolique *Ex corde Ecclesiae*, peut ensuite contribuer à maintenir vive cette recherche, surtout par le dialogue entre raison et foi. Si le système d'éducation supérieure rappelle constamment à l'université catholique qu'elle doit faire preuve de rigueur et de qualité académiques, les institutions de l'Eglise rappellent à toutes les universités leur « catholicité », à savoir que la recherche de la vérité doit se faire dans tous les domaines.

En ce qui concerne le milieu pastoral, l'activité dans les universités d'Etat et privées n'est souvent pas du tout entravée, mais plutôt encouragée par de nombreuses autorités. Les chrétiens ne peuvent pas négliger de témoigner de leur foi dans le monde universitaire : ni les étudiants en formation, qui ont l'obligation de faire mûrir leur foi à un moment important de leur vie avec toute leur vitalité, ni les enseignants dans leur noble travail de recherche, d'enseignement et de transmission du savoir sous ses diverses expressions, caractérisé par le discernement et par la sérénité, ni enfin le personnel de direction et d'administration qui, par son travail, favorise un milieu propice au bon déroulement de la vie universitaire.

Aujourd'hui plus que jamais, il faut des *témoins et des maîtres*, de vrais *disciples* qui, dans la vie universitaire dépassent le « dogmatisme de la science » quand celui-ci se réduit à l'unique forme d'accès au réel sans poser les questions ni chercher les réponses ultimes ; c'est-à-dire celles qui valident « la liberté de la foi » qui ne se lasse jamais de chercher et de comprendre. Mais le premier témoignage des chrétiens doit être *kérygmatique*, c'est-à-dire, selon leur propre identité, un témoignage qui doit

parler *du Christ et à partir du Christ*, avec l'espoir que sa parole continue à éclairer ce nouveau siècle. Tout autre point de départ n'aboutirait qu'à perdre du temps. L'importance sociale de l'université ne viendra que de l'*identité*; et l'apport des chrétiens à l'identité universitaire est la transparence fidèle de l'identité chrétienne elle-même. Aujourd'hui comme hier, beaucoup nous demandent de « voir Jésus » (cf. *Jn* 12, 21).

Comme l'a rappelé le professeur Pedro Morandé durant le Jubilé des universitaires, la possibilité d'un nouvel humanisme passe par la sainteté de la vie intellectuelle et universitaire. Nous devons nous demander si elle est parvenue à pénétrer dans les universités à partir du travail du professeur et de l'étudiant ; si la sanctification comme but de la vie est parvenue à entrer dans les salles de cours, dans les laboratoires, dans les bibliothèques et dans les études ou si elle est restée dans les couloirs et dans les activités en marge des cours. Il semblerait presque que dans les cloîtres – poursuit Morandé – on ait trouvé un substitut à la sainteté dans le concept d'« excellence académique » qui a coutume de s'exprimer concrètement par l'acceptation sociale, le prestige, l'appréciation de tiers ou l'évaluation de soi et qui ne laisse plus de place à l'action de grâces mais seulement à l'effort individuel.¹¹ Le rappel insistant adressé récemment par le Saint-Père sur la prière et la primauté de la grâce dans notre programmation pastorale est donc très éclairant à cet égard.¹² C'est Jésus qui prend l'initiative et qui nous invite à collaborer à son œuvre. « Je te le dis, lève-toi ! » (cf. *Mc* 5, 41).

2. VERS LE DÉPASSEMENT DES APORIES

Nous ne pouvons pas opposer les personnes, les structures ou les approches. Dans ce travail, il est possible de s'occuper des universitaires en réalisant en même temps une pastorale authentiquement « universi-

¹¹ Cf. P. MORANDÉ, *Un nuevo humanismo para la vida de la Universidad* à la Rencontre des Professeurs d'université, 9 septembre 2000, Cité du Vatican. Jubilé des Universitaires, *L'université pour un nouvel humanisme*.

¹² Cf. JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, *op. cit.*, n. 38.

taire», dans le sens de l'évangélisation de la culture. Mais une pastorale «d'universitaires», qui transforme l'attention pastorale envers quelques personnes en quelque chose de marginal et d'insignifiant, ne suffit pas. Ce serait un travail en défense, privé d'élan missionnaire. Comme le bon pasteur, il faut aller à la recherche de la brebis perdue (et parfois des 99 autres): aller en mission. Voilà pourquoi le monde universitaire est une terre de mission, un «nouvel aréopage». L'université a besoin d'une *mission interne* et aussi d'une *mission vers l'extérieur*, vers les larges marges de l'Eglise et de la société. Le témoignage chrétien aide l'université à acquérir son identité, mais aussi à accomplir plus efficacement son rôle social. Ce témoignage doit aller de la prière communautaire, de la célébration et de la liturgie jusqu'aux projets de recherche de dialogue entre foi et culture. Sans *créativité*, tout ceci ne fonctionne pas, sans audace encore moins. Il faut une créativité et une audace qui supposent une forte *identité*. Voilà pourquoi sont nécessaires des personnes bien formées dans la vie chrétienne et dans l'évangélisation de la culture, ainsi que l'accompagnement spirituel de toutes les initiatives créatives et audacieuses.

Quant aux activités, les plus importantes sont celles qui renforcent l'identité chrétienne et celles qui la révèlent dans les actions envers les autres, en particulier dans la solidarité et le volontariat. Il ne faut pas oublier non plus les activités spécifiquement universitaires, visant à évangéliser la recherche, l'enseignement et la vulgarisation des connaissances. Il faudrait suivre avec davantage de sollicitude les initiatives que Dieu fait naître parmi les jeunes eux-mêmes. En effet, les jeunes doivent être les premiers apôtres des jeunes. «Je te le dis, lève-toi ! ».¹³

¹³ « Si le Christ est présenté aux jeunes sous son vrai visage, ils le perçoivent comme une réponse convaincante et sont capables d'accueillir son message, même s'il est exigeant et caractérisé par la Croix ». IDEM, n. 9.

3. L'ACTION PRIMORDIALE DE L'ESPRIT

Toutes les universités, et à plus forte raison les institutions de l'Église, sont des lieux privilégiés pour l'apostolat des *laïcs*, si spécifique de notre temps. Mais, dans une ecclésiologie de communion, plus que de l'« action des laïcs », il faudrait parler de l'« action primordiale de l'Esprit ». Étudiants, professeurs et personnel administratif sont tous, chacun selon sa condition, des acteurs et des agents ; les prêtres, les religieux et les laïcs le sont aussi, selon leur contribution particulière à la vie de l'Église, car les pasteurs et les fidèles ont besoin les uns des autres.¹⁴ Entre l'apport des uns et des autres, il y a « réciprocité », « coresponsabilité » et « circularité ». « La communion étant l'expression de l'essence de l'Église, il est normal que la spiritualité de communion tende à se manifester sur le plan personnel comme sur le plan communautaire, suscitant des formes toujours nouvelles de participation et de coresponsabilité au sein des différentes catégories de fidèles ». ¹⁵ Dans ce travail commun, les prêtres sont en mesure de dépasser de nombreuses séquelles du cléricisme et les laïcs de redécouvrir combien le ministère des prêtres est irremplaçable. Le rôle des aumôniers d'université est fondamental pour la formation et l'accompagnement spirituel de professeurs et d'étudiants ; et plus ils s'intégreront dans la vie universitaire au lieu de la servir de l'extérieur, plus leur travail sera fécond et durable. Les temps actuels exigent de la part du prêtre un accompagnement spécifique et proche, bien plus qu'une simple « aumônerie ». C'est en effet aux aumôniers, comme aux apôtres, que beaucoup adressent en premier cette requête : « Nous voulons voir Jésus » (*Jn* 12, 21).

¹⁴ CONCILE ŒCUMÉNIQUE VATICAN II, Constitution dogmatique sur l'Église *Lumen gentium*, n. 32.

¹⁵ JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique post-synodale sur l'évêque serviteur de l'Évangile de Jésus-Christ pour l'espérance du monde *Pastores gregis*, n. 44. « L'Église est une communion structurée, qui se réalise dans la coordination des divers charismes, ministères et services, et est ordonnée à l'obtention du but commun qui est le salut » (IDEM). Voir aussi n. 10.

Ce qui peut se faire à l'université, un peu comme dans un laboratoire, servira à la société tout entière. La collaboration structurée entre laïcs, religieux et prêtres peut recevoir une grande aide de l'expérience des communautés nouvelles et des mouvements ecclésiaux. Mais cela ne sera possible que si l'Esprit Saint occupe une place plus importante dans l'activité pastorale, car parfois on en constate un déficit considérable.¹⁶ En plus d'une claire *identité* de la présence des chrétiens, il faut aussi une *ouverture*, une audace et une créativité qui sont des dons de l'Esprit. Bien que ce soit la responsabilité de tous, les professeurs ont ici un devoir privilégié : en effet, ils devront être des maîtres qui, par « leur qualité et leur générosité peuvent même suppléer dans certains cas aux déficiences des structures ». ¹⁷ Nous avons besoin aujourd'hui d'authentiques « maîtres » et « témoins ».

4. VERS LA SYNERGIE DE LA COMMUNION ECCLÉSIALE

Pour harmoniser *identité* et *ouverture*, le discernement est nécessaire, ainsi que le fait de pouvoir compter sur certaines « structures » pastorales de base indispensables, qui puissent intégrer les diverses tâches remplies par de nombreux organismes différents : l'Église locale, les paroisses, les communautés nouvelles et les mouvements ecclésiaux, les différents milieux de vie, même en dehors des campus universitaires, comme dans le cas des grands collèges et des résidences universitaires. Les commissions nationales et diocésaines de pastorale universitaire peuvent aider l'évêque à réaliser la syner-

¹⁶ Cf. H. CALVO, *El déficit pneumatológico de las prácticas pastorales*, in *Lumen* 49/2000, 375-408 ; IDEM, *La pastoral, acción y fuerza del Espíritu*, *Estudios Trinitarios* 36 (2001) 325-371.

¹⁷ « Ce témoignage de l'enseignant catholique ne consiste certes pas à déverser des thématiques confessionnelles sur les disciplines enseignées, mais à ouvrir l'horizon aux demandes ultimes et fondamentales, dans la générosité stimulante d'une présence active aux requêtes souvent formulées de jeunes esprits en quête de repères et de certitudes, d'orientations et de buts ». *Présence de l'Église dans l'université et dans la culture universitaire*, op. cit., chap. III, n. 2.

gie de la communion ecclésiale ; c'est une de leurs tâches fondamentales, ainsi que le service le plus qualifié à rendre à la pastorale : adhérer aux initiatives déjà mises en œuvre, en proposer de nouvelles pour atteindre les professeurs et les étudiants là où ils se trouvent. Cette communion ecclésiale dans la vie universitaire est la meilleure voie pour servir le bien commun dans la vie sociale, la clef pour l'activité professionnelle des étudiants qui sortent des centres universitaires et le but de la recherche et de la vulgarisation universitaires.

Les mouvements ecclésiaux et les communautés nouvelles sont un don de Dieu, comme l'a rappelé le Saint-Père à la Pentecôte de 1998, en affirmant qu'ils « sont la réponse suscitée par l'Esprit Saint au défi dramatique de la fin du millénaire ». ¹⁸ Leur vitalité sera féconde s'ils savent s'intégrer à la synergie de la communion ecclésiale. De fait, ils ne sont pas *l'Eglise*, mais ils sont *dans l'Eglise* : s'ils rappellent à l'Eglise locale la vitalité, l'Eglise locale leur rappelle leur ecclésialité. « L'apostolat personnel des laïcs catholiques est "le principe et la condition de tout apostolat des laïcs, même collectif, et rien ne peut le remplacer" (*Apostolicam actuositatem*, n. 16). Toutefois, il demeure nécessaire et urgent que les catholiques présents à l'université donnent un témoignage de communion et d'unité ». ¹⁹

¹⁸ Un excellent commentaire de ce thème se trouve dans le texte de G. DOIG, *Juan Pablo II y lors movimientos eclesiales. Don del Espíritu, Vida y Espiritualidad*, Lima 1988, où sont exposés certaines caractéristiques des mouvements, leur apport et leur nouveauté, ainsi que les importants « critères d'ecclésialité » de *Christifideles laici*, 30. Cf. Cardinal SCHÖNBORN, *Le défi du christianisme*, Cerf, Paris 2003, 53. L'auteur souligne que les mouvements ecclésiaux et les communautés se caractérisent comme de nouveaux ferments qui redécouvrent toutefois la tradition ecclésiale en allant au-delà des classifications « conservateurs » et « progressistes » : très souvent ils sont internationaux, garantissant ainsi l'universalité de l'Eglise, sa catholicité universelle ; ils manifestent de nouvelles formes de collaboration entre laïcs et prêtres ; ils révèlent de nouveaux espaces pour la femme dans l'Eglise. Enfin, l'auteur affirme que l'avenir reconnaîtra leur profonde influence sur la société. Malgré ces apports positifs, les dangers ne manquent pas, comme celui que constitue le fait, pour les mouvements, de se considérer comme l'unique voie ou réponse, dangers qui peuvent toutefois être surmontés grâce à la collaboration au service de l'Eglise locale.

¹⁹ *Présence de l'Eglise dans l'université et dans la culture universitaire*, *op. cit.*, chap. III, n. 2.

Identité, ouverture et discernement sont les critères fondamentaux de la tâche que les chrétiens doivent remplir à l'université. Ils viennent de notre expérience et des sages paroles prononcées par le Saint-Père dans notre Université Pontificale Catholique du Chili, il y a quelques années, en s'adressant au monde de la culture : « D'autre part, il est indiscutable que, dans le service qu'elle rend à la culture certains principes doivent être conservés : l'identité de la foi sans adultérations, l'ouverture généreuse à toutes les sources extérieures de connaissance qui peuvent l'enrichir et le discernement critique de ces sources afin qu'elles soient conformes à cette identité ». ²⁰ En partant de ce que nous sommes, des disciples du Christ, avec la créativité et l'ouverture qu'exigent les temps et les circonstances, et avec le discernement qui vient de l'Esprit, nous pourrions rendre un témoignage approprié au Christ dans le monde universitaire, dans l'Eglise et avec l'Eglise, en nous préoccupant de la formation, de l'accompagnement spirituel et de la projection sociale du devoir universitaire.

Que la Vierge Marie, *Sedes Sapientiae*, nous permette de nous approcher toujours davantage du Christ, de demeurer fidèles à la communion ecclésiale pour donner des fruits de témoignage de la charité dans nos pays et dans les endroits où s'accomplit notre mission. Elle sut accueillir, garder dans son cœur et donner vie à la Parole de son Fils. Pour la vie du monde, parce que le service rendu par l'université à la vérité doit se faire en fonction de la vie du monde. Poussés par l'urgence de notre époque, nous ne pouvons pas cesser d'écouter l'appel de Jésus : « Je te le dis, lève-toi ! » (*Mc 5, 41*).

²⁰ « Sans l'identité inamovible de la foi chrétienne, les apports externes se convertissent en syncrétismes faciles et transitoires que le temps dissout. Sans l'ouverture nécessaire aux nombreuses et riches sources de notre époque, la pensée chrétienne se ferme et reste en arrière. Et sans l'indispensable discernement critique se produisent des synthèses apparentes et ruineuses qui causent beaucoup de tort aujourd'hui à la conscience des fidèles » (JEAN-PAUL II, *Discours au monde de la culture et aux bâtisseurs de la société*, Université Pontificale Catholique du Chili, 3.IV.1987).

2. Table ronde :

Formes de témoignage et d'annonce dans le milieu universitaire

La pastorale universitaire

MGR LORENZO LEUZZI

Directeur du Bureau pour la Pastorale Universitaire du diocèse de Rome

A. LE MAGISTÈRE DU PAPE

- Discours du Pape au clergé de Rome, 8 mars 1982
- Exhortation apostolique *Ecclesia in Europa* n° 59, 28 juin 2003

B. LE LIEN PROFOND ENTRE UNIVERSITÉ ET EGLISE

a) *Pourquoi l'Eglise a-t-elle besoin de l'Université ?*

La raison de ce besoin s'enracine dans la mission de l'Eglise. De fait, la foi que l'Eglise annonce est une *fides quaerens intellectum*: une foi qui exige de pénétrer dans l'intelligence de l'homme, d'être pensée par l'intelligence de l'homme, de trouver en elle un espace d'argumentation persuasive (en demeurant, toutefois, un don gratuit).

Un des lieux privilégiés où cette rencontre doit s'accomplir est l'université, car, en tant qu'institution et dès ses origines, elle est préposée à chercher une connaissance scientifique de la vérité, de toute la vérité : « L'absence de l'Eglise dans le monde de l'université constitue un très grave dommage pour le sort de la religion dans le monde contemporain » (Jean-Paul II au clergé de Rome, 8 mars 1982).

L'Eglise a donc besoin de l'université car la foi nécessite non seulement d'être pensée de l'intérieur, mais aussi de rencontrer les sentiers de

ceux qui, de toute part et par tous les moyens, consciemment ou inconsciemment, cherchent Dieu : *intellectus quaerens fide*.

b) *Pourquoi l'Université a-t-elle besoin de l'Eglise ?*

L'Eglise annonce le sens ultime de la vie et en témoigne : le Christ, dans le mystère duquel se dévoile le mystère de toute personne humaine et de toute réalité (*Gaudium et spes*, n. 22).

« Sans un lien profond entre Eglise et Université, c'est la personne humaine qui est atteinte : car alors la foi ne générera pas de culture et la culture ne sera pas pleinement humaine. Au sein de la civilisation il ne sera pas possible de reconstruire l'alliance avec la Sagesse créatrice, dont nous ressentons tous aujourd'hui – consciemment ou inconsciemment – un urgent besoin. On ne cheminera pas vers une civilisation de la Sagesse et de l'Amour » (Jean-Paul II, au clergé de Rome, 8 mars 1982).

C. EGLISE LOCALE ET PASTORALE UNIVERSITAIRE

« Convaincu de l'importance des institutions académiques, je demande aussi que soit promue dans les différentes Églises particulières une *pastorale universitaire* adaptée, favorisant ainsi ce qui correspond aux nécessités culturelles actuelles » (*Ecclesia in Europa*, n. 59).

Jean-Paul II confie à la pastorale universitaire le soin d'affronter un défi d'une grande portée : renouer le lien entre l'Eglise et l'Université.

De quelle façon ?

En encourageant une nouvelle présence significative des croyants dans les universités :

– pour qu'il apparaisse que la lumière de l'Évangile ouvre les horizons authentiques de la recherche, la qualifiant sur le plan humain.

– pour que la culture universitaire, orientée et animée de façon chrétienne, s'avère être un modèle de savoir et une matrice de civilisation.

Dans cette nouvelle perspective, la pastorale universitaire ne se réduit pas à la formation des étudiants, mais s'ouvre à la diversité et à la pluralité d'expériences et de présences ; elle sollicite l'élaboration d'une culture capable d'influer positivement sur la vie de la communauté ecclésiale et de la société.

En ce sens, la pastorale universitaire constitue une voie privilégiée pour témoigner de la fécondité historique de l'Évangile et apporter un élan créateur à la nouvelle évangélisation.

a) Propositions pour un chemin de pastorale universitaire

1. Connaître la réalité universitaire du diocèse :

- Universités d'État
- Universités privées
- Universités catholiques

2. Connaître les universités fréquentées par les jeunes des groupes ecclésiaux.

3. Sensibiliser l'Église locale pour qu'elle soit une interlocutrice de l'institution universitaire.

4. Proposer – surtout dans les groupes de jeunes paroissiaux – des itinéraires de formation aptes à former des étudiants capables d'être des témoins à l'université.

5. Impliquer les composantes ecclésiales engagées avec et pour les étudiants : collèges ou résidences universitaires, centres culturels, mouvements, associations, groupes ecclésiaux et communautés nouvelles.

6. Promouvoir l'élaboration d'un programme diocésain de pastorale universitaire pour les sujets de la vie universitaire : étudiants, professeurs, personnel technique et administratif.

b) *Les protagonistes de la pastorale universitaire*

Chaque étudiant en est un. Mais, de façon plus institutionnelle :

- la chapelle universitaire (centres de pastorale universitaire, paroisses universitaires...);
- les collèges universitaires ;
- les associations, mouvements, groupes ecclésiaux et communautés nouvelles ;
- les groupes de jeunes universitaires paroissiaux.

c) *Conditions essentielles et priorités pastorales*

- l'implication de l'Église locale et de l'évêque ;
- la communion ;
- la nature missionnaire ;
- la compétence académique.

d) *Le cœur de la pastorale universitaire : l'aumônerie universitaire*

L'aumônerie universitaire (paroisse universitaire, centre de pastorale universitaire) est un lieu de rencontre et de dialogue spirituel, un milieu de formation personnelle et de groupe, un centre propulseur d'animation culturelle chrétiennement qualifiée. A l'ère de la société multiculturelle, son service n'est pas diminué, mais s'élargit à des horizons plus vastes en-core.

De manière spécifique, l'aumônerie universitaire s'efforce :

- d'aider l'université à réaliser sa vocation spécifique sur le plan culturel et social.
- d'être un signe visible et efficace d'évangélisation, un authentique service ecclésial, dépassant la tendance à la privatisation de la foi.

– d’être un lieu d’accueil et de service pour tous les catholiques, individus et associations, dans leur témoignage d’unité et dans leurs rapports œcuméniques et de charité, envers toutes les composantes de la communauté universitaire ; en dialogue intense avec les différents éléments de l’université et experte en spiritualité personnalisée, l’aumônerie répond ainsi à l’exigence de maintenir vivants culturellement – selon l’appréciation académique et la pastorale des communautés chrétiennes – les sentiers de la recherche de Dieu et le témoignage de la foi.

– de favoriser une pédagogie catéchétique à caractère communautaire, structurée en propositions et itinéraires différenciés ; une pédagogie de l’accompagnement, faite d’accueil, de disponibilité et d’amitié, attentive au discernement évangélique ; une pédagogie de la vie spirituelle, enracinée dans la Parole de Dieu, approfondie et partagée dans la vie sacramentelle et liturgique.

«L’aumônerie – chaque aumônerie universitaire – poursuit ainsi son chemin pastoral en intensifiant le dévouement apostolique qui la caractérise depuis toujours : elle est un *lieu de l’esprit*, où prient et trouvent nourriture, orientation et soutien ceux qui croient au Christ et qui vivent l’intense vie de l’université avec des modalités différentes ; elle est un *lieu où s’exercent les vertus chrétiennes*, où grandit et se développe la vie baptismale, s’exprimant avec une ardeur apostolique ; elle est une *maison accueillante et ouverte*, pour tous ceux qui, écoutant le Maître intérieur, se font chercheurs de vérité et servent l’homme en se consacrant constamment à un savoir qui ne se satisfait pas d’horizons pragmatiques étroits. Dans le contexte de la modernité déclinante, elle devient fortement un *centre vivant et propulseur d’animation chrétienne de la culture*: dans le dialogue respectueux et franc, dans la proposition claire et motivée (cf. 1 P 3, 15), dans le témoignage qui interroge et convainc» (Jean-Paul II, *Homélie aux universitaires romains*, 12 décembre 1997).

e) *Propositions d'action : les laboratoires culturels*

«Aujourd'hui, la réflexion épistémologique la plus attentive reconnaît la nécessité que les sciences de l'homme et celles de la nature en viennent à se rencontrer, afin que le savoir retrouve une inspiration profondément unitaire. Le progrès des sciences et des technologies met aujourd'hui entre les mains de l'homme des possibilités magnifiques, mais aussi terribles. La conscience des limites de la science, dans la considération des exigences morales, n'est pas de l'obscurantisme mais la sauvegarde d'une recherche digne de l'homme et placée au service de la vie. Faites en sorte, biens chers chercheurs scientifiques, que les universités deviennent des "laboratoires culturels" où l'on dialogue de manière constructive entre théologie, philosophie, sciences de l'homme et sciences de la nature, regardant la norme morale comme une exigence intrinsèque de la recherche et une condition de sa pleine valeur dans l'approche de la vérité» (Jean-Paul II, *Discours à la Rencontre mondiale des professeurs d'université, pour le Jubilé des Universitaires*, 9 septembre 2000).

Les *laboratoires culturels* répondent à cette attente. Le témoignage de la foi revêt, particulièrement à l'université, une valeur culturelle typique.

– A partir d'une conviction profonde: «Il est temps de comprendre plus profondément que le *centre générateur de toute culture authentique est constitué par son approche du mystère de Dieu*, dans lequel seul peut trouver son fondement inébranlable un ordre social centré sur la dignité et la responsabilité personnelles... C'est à partir de là que l'on doit construire une nouvelle culture. C'est la principale contribution que nous pouvons donner comme chrétiens...» (Jean-Paul II, *Discours au Congrès ecclésial de Palerme*, 2).

– Dans un esprit de dialogue et d'audace :

- rouvrir les espaces de la recherche de la vérité, comme milieu typique de l'université.
- ne pas mortifier la densité de signification de la foi chrétienne dans ses développements culturels.

- tendre à la perfection intégrale de la personne humaine et au bien de la société.
 - éduquer à une culture intégrale, dans le dialogue ouvert, franc, respectueux, serein.
- Aucun syndrome de supériorité; mais pas non plus de sentiment d'infériorité culturelle. Le pluralisme culturel est sans aucun doute le modèle descriptif de la situation actuelle; il présente de multiples opportunités, mais est également chargé de conflictualité. Il faut éviter aussi bien le romantisme (théologique) qui ne voit dans les autres cultures que des aspects intéressants et positifs, que l'euphorie du multiculturalisme où l'éloge de la différence supplée subrepticement le vide de contenu et d'identité.

D. LES ÉTAPES DE LA PASTORALE UNIVERSITAIRE À ROME ET EN EUROPE

- Avril 1998 : I^{er} Congrès européen des aumôniers et constitution du Comité européen des aumôniers d'université.
- Septembre 1999 : Rencontre mondiale des délégués nationaux de pastorale universitaire (le Pape sollicite une coordination continentale pour chaque continent, organisée par les évêques).
- Septembre 2000 : Jubilé des Universités.
- Juin 2001 : Le Comité européen des aumôniers devient un organisme de la Section Catéchèse – Universités du Conseil des Conférences Episcopales Européennes (CCEE).
- Mars 2003 : I^{ère} Journée européenne des universitaires : « La charité intellectuelle, âme de l'Europe ».
- Juillet 2003 : Symposium européen « Eglise et Université », organisé par le Conseil des Conférences Episcopales Européennes.
- Mars 2004 : II^{ème} Journée européenne des universitaires : « Le Christ, espérance pour l'Europe ».

E. VERS COLOGNE 2005

– Proposition thématique: «La recherche intellectuelle, voie pour rencontrer le Christ ! » («Comme les Mages, vous aussi soyez des pèlerins animés du désir de rencontrer le Messie et de l'adorer», du Message de Jean-Paul II pour la Journée Mondiale de la Jeunesse 2003).

– Implication du Comité européen des aumôniers d'université et des structures nationales et diocésaines de pastorale universitaire dans la préparation et la sensibilisation des étudiants aux JMJ 2005.

– Elaboration d'un itinéraire de formation adéquat pour les étudiants à partir du Message du Saint-Père et promotion d'initiatives d'annonce, de prière, de réflexion et d'études à l'université.

– En particulier :

- Création de laboratoires de la foi et d'ateliers culturels à l'université sur le thème des JMJ, en particulier sur le rapport entre foi et raison.

- Lecture et approfondissement de l'encyclique *Fides et ratio*.

- Présentation des figures de saint Albert le Grand et d'Edith Stein.

- Jumelages des universités de Rome et de Cologne.

- III^{ème} Journée européenne des étudiants (5 mars 2005) : journée de prière et de sensibilisation des étudiants aux JMJ 2005.

Mouvements, associations et communautés ecclésiales

P. KONSTANTIN SPIEGELFELD

Directeur du Bureau pour la Pastorale Universitaire de Vienne, Autriche

Je voudrais ici présenter une brève description de la pastorale universitaire dans le diocèse de Vienne, de la mission citadine de 2003 et de l'ensemble des différents groupes impliqués.

1. DESCRIPTION DE LA SITUATION

Environ 120000 étudiants suivent leurs études à Vienne. La pastorale universitaire est insérée dans le diocèse de Vienne. Elle est appelée communauté universitaire catholique (Katholische Hochschulgemeinde) précisément parce que, par analogie avec une communauté paroissiale – qui est le pilier de la pastorale – elle entend être une communauté guidée par un prêtre.

En Autriche les universités sont en général des institutions d'Etat. Depuis quelques années, il existe des universités privées. Les universités appartenant à l'Eglise sont considérées comme des instituts supérieurs de théologie. L'université principale de Vienne, fondée en 1365, se trouve en plein centre de la ville. La communauté universitaire catholique est une institution associée à l'université; elle n'en fait pas directement partie, mais une bonne collaboration existe entre les deux.

Le concept qui est à la base est : « Dieu au quotidien ». Il existe au total quatre centres de rencontre, ou foyers d'étudiants, qui comprennent plusieurs locaux. Le foyer qui est situé près de l'université accueille 200 étudiants. Dans chaque foyer il y a une chapelle.

Notre foyer, la Maison Edith Stein, possède une chapelle, une canti-

ne, une salle faisant office de bar, une petite bibliothèque et différentes pièces où les étudiants ont la possibilité d'étudier et de se rencontrer. Rencontre, accompagnement et formation sont nos trois « mots clés » pour la pastorale ; ils donnent l'orientation de la structure de notre programme. Messes quotidiennes, conférences, débats en groupes, excursions ensemble, propositions pour les loisirs et la messe dominicale à la cathédrale Saint-Étienne sont les piliers de notre vie.

2. MISSION CITADINE ET COLLABORATION AVEC DIFFÉRENTS GROUPES

Je parlerai maintenant de notre pastorale universitaire, qui est une pastorale pour jeunes, conçue en premier lieu pour les étudiants et en second lieu pour les professeurs. Pour nous, *l'ensemble* est très important, c'est-à-dire l'unité dans la diversité des étudiants. Et les étudiants sont très différents !

2.1. *Les foyers pour environ 200 étudiants*

Les étudiants qui habitent dans les foyers sont choisis selon deux critères : l'engagement dans l'Eglise, passé ou futur, et l'indigence sociale. Une demande personnelle écrite et une présentation par un prêtre peuvent donner une idée de l'étudiant. Le choix est fait par un petit groupe selon un système de points. Un dialogue personnel est prévu avec un prêtre. Dans le foyer, il y a aussi des étudiants qui vivent un engagement encore plus fort : prière en commun une fois par jour, une soirée passée ensemble et une participation active à la vie de la communauté universitaire catholique. L'expérience de la communauté avec différents charismes forme les jeunes adultes et rend possible une éducation à la vie communautaire.

2.2. Collaboration avec d'autres groupes : les groupes impliqués et leur coopération

Dans nos foyers universitaires, il existe des lieux de rencontre. J'exposerai d'abord ce qui est organisé régulièrement, ensuite je parlerai d'un exemple spécifique.

Différents groupes coopèrent régulièrement à la pastorale : Communauté Saint-Jean, Loretto Gebetskreis (groupe de prière « Loreto »), Gemeinschaft und Befreiung (Communauté et Libération), Legio Mariae (Légion de Marie), Katholische Hochschuljugend (Jeunesse catholique universitaire), YOU!-Magazin (Revue et groupe YOU) et Gemeinschaft vom Lamm (Communauté de l'Agneau).

La *communauté Saint-Jean* est caractérisée par la formation philosophique et théologique, ainsi que par un accompagnement spirituel personnel très qualifié. Avec le groupe de prière « Loreto », nous avons développé un programme d'études appelé « Duc in altum ». Six week-ends par an et une université d'été permettent de traiter surtout l'image humaine, le fait d'être une personne et l'amour ; avec des instruments philosophiques et dans le contexte théologique sont discutés et expliqués des thèmes comme l'Eglise, la Bible, les sacrements et la prière. Plusieurs prêtres et professeurs de théologie de l'université de Vienne et de l'institut théologique des « Zisterzienser » d'Heiligenkreuz, près de Vienne, y collaborent également.

Communauté et Libération apporte une précieuse contribution à la pastorale universitaire grâce à l'école de communauté, des séminaires et des dialogues à partir des livres de Mgr Giussani, mais surtout grâce à des débats et conférences. Comme activité caritative, les membres de ce groupe vont visiter les personnes âgées dans une maison de retraite avec d'autres étudiants.

Le *groupe de prière « Loreto »* participe surtout au cours « Alpha » qui est une introduction aux principes fondamentaux de la foi catholique, pendant dix semaines. De plus, il organise des semaines de rencontre sur l'université, avec des temps de prière.

La Legio Mariae a un grand foyer pour étudiants et publie la revue YOU! qui cherche à annoncer la foi catholique aux jeunes, en utilisant un langage clair et moderne, de nombreux témoignages personnels et illustrations.

La Communauté de l'Agneau invite les étudiants à participer à son apostolat dans la rue et à la prière.

La Jeunesse catholique universitaire possède un chœur d'étudiant, établit un dialogue personnel avec les étudiants et organise des conférences.

Certaines activités sont faites directement par la *communauté universitaire catholique*, dont beaucoup en collaboration avec d'autres communautés et groupes ecclésiaux. Il y a également des projets en commun et des projets pastoraux.

2.3. *Le rapport avec l'université*

Nous sommes invités à tous les événements importants. Comme aumônier universitaire, avec un autre prêtre et un professeur d'université, je dirige, à la Faculté de Philosophie, un séminaire de philosophie de la religion intitulé « La question de Dieu ». Dans ce séminaire sont lus, présentés et approfondis des textes d'auteurs célèbres et importants de l'Eglise.

2.4. *Ensemble*

Comment peut-on créer l'*ensemble*? Comment est-il possible de trouver l'unité dans la diversité? La « Stadmission » (mission citadine) est un bon exemple.

Ensemble nous invitons les étudiants à la messe du dimanche soir, à 19h, à la cathédrale Saint-Étienne et à celles qui sont célébrées dans nos chapelles en semaine. Un événement important de la vie commune est le pèlerinage de Vienne à Mariazell, qui a lieu chaque année pendant quatre jours.

Les prêtres et les autres collaborateurs pastoraux à temps plein se rencontrent régulièrement, certains chaque semaine, d'autres quatre fois par an, pour échanger et partager leurs expériences et pour parler ensemble des initiatives et des activités en commun.

2.5. La mission dans la ville de Vienne (23 mai – 1^{er} juin 2003)

La mission citadine qui a eu lieu en mai 2003 est née de l'initiative de plusieurs cardinaux. Son thème était : «Ouvrez les portes au Christ». Elle a été caractérisée par une large collaboration et une unité entre le diocèse et la pastorale universitaire.

Notre communauté universitaire catholique y a participé de diverses façons.

Nous avons fait en sorte que les étudiants soient eux-mêmes les protagonistes des activités proposées et que ce soit eux qui invitent et rendent témoignage de la foi chrétienne et de Jésus. Cela a prouvé qu'un objectif commun et une même tâche renforcent l'unité. Dès le début, les étudiants ont travaillé et préparé le programme ensemble. Leur initiative, leur vitalité et leur imagination étaient nécessaires ; sinon comment était-il possible de rencontrer d'autres étudiants ? De ce point de vue, l'unité n'est pas seulement une nécessité et un avantage pratique, mais surtout une réalité spirituelle qui permet de percevoir l'œuvre de l'Esprit Saint. C'est lui qui touche et transforme le mieux le cœur et l'esprit des jeunes. Voilà pourquoi la prière, au début et en cours de journée, ainsi que l'adoration eucharistique étaient fondamentales.

En particulier, nous avons collaboré au programme Jeunes de la mission citadine en installant un stand d'information et de rencontre dans les quatre universités. Au moins quatre étudiants et un prêtre étaient toujours de permanence. Une affiche était apposée sur le panneau d'information avec le programme de la semaine et les diverses invitations aux événements prévus. Un questionnaire, élaboré précédemment, était pro-

posé aux étudiants et s'est avéré bien utile pour ouvrir un dialogue ; par ailleurs, il fournissait des renseignements intéressants pour faire une évaluation au terme de la mission. Des sandwiches et des boissons étaient également offerts. Cette activité universitaire était organisée en collaboration avec différents groupes : la matinée débutait par la prière en commun, suivie d'un temps de dialogue et d'échanges ; entre 11 et 14 heures se déroulait l'activité principale.

Le slogan de la semaine était « A beautiful mind », du titre d'un nouveau film qui avait été projeté. Nous avons choisi une phrase clé : « He saw the world in a way no one could imagine ». ¹ Un soir nous avons invité les spectateurs à une discussion sur : « Université et christianisme », avec la participation de deux professeurs d'université de théologie (un de Vienne et un de Milan), une experte en philosophie et en religion, un député et un assistant universitaire. Le programme des journées s'est achevé par des rencontres de prière et un programme musical.

2.6. Notre bilan de cette expérience

Aspects positifs : Dieu dispense différents dons et charismes qui sont des signes de la variété des chemins de la foi dans l'unique Eglise. Il devient possible de faire une expérience de l'Eglise, l'Eglise devient elle-même reconnaissable comme « Corps du Christ » et le concept individuel d'Eglise peut s'élargir. Les Journées Mondiales de la Jeunesse ont sûrement contribué à faire grandir cette réalité.

Défis : privilégier véritablement l'élément communautaire plutôt que l'intérêt personnel : « Nous voulons conduire les personnes non seulement vers notre groupe, mais vers Jésus ».

Respect de la réalité concrète de la situation pastorale de la part du groupe ou du mouvement, « inculturation du charisme de fondation et du fondateur ». (Dans les mouvements actifs au niveau international, il

¹ Il voyait le monde comme personne ne pouvait l'imaginer.

devrait y avoir un responsable dans le diocèse ou au moins au niveau de la Conférence épiscopale).

L'ensemble est possible, même si ce n'est pas toujours facile. Mais l'effort porte tant de fruits ! Je suis très reconnaissant pour tous ces fruits !

Enfin, je profite de cette occasion pour vous inviter à venir à Vienne dans nos centres pastoraux.

Le dialogue œcuménique

TANIOS CHAHWAN

*Secrétaire général de la Commission des jeunes catholiques
du Moyen Orient, Liban*

1. UNE HISTOIRE MARQUANTE

C'était en 1983, ma première année d'étudiant à la faculté des sciences de l'université libanaise. J'avais 18 ans et je faisais partie de la pastorale universitaire, fondée en 1979 par l'Assemblée des Patriarches et Evêques Catholiques au Liban (A.P.E.C.L). Convoqués par le bureau de l'animation pastorale de notre faculté, notre aumônier nous présente une situation délicate : notre collègue que nous avons élu depuis deux mois était obligé de quitter le Liban, compte tenu de la situation difficile de ses parents ; par conséquent, nous avons à élire quelqu'un d'autre pour prendre la relève... Nous étions une centaine, à majorité catholique, et malgré cela, nous nous sommes mis d'accord pour élire notre ami Georges, un grecBorthodoxe de la région nord du pays. Mais le lendemain des élections, surprise ! De bon matin, notre ami Georges nous annonce avec amertume que, par fidélité à son église, il se voit dans l'obligation de démissionner et de renoncer aux résultats des élections considérées par son évêque comme une forme de prosélytisme... Nous avons essayé de rencontrer l'évêque pour le convaincre de notre décision, mais la cause était perdue d'avance : il avait ses raisons « théologiques et canoniques » qui l'empêchaient d'accepter ; quant à nous, entre les raisons de l'évêque et notre volonté d'élire notre ami orthodoxe, nous avons choisi la troisième voie, « une solution à la libanaise » : Georges a démissionné, nous avons élu un catholique mais c'était Georges qui dirigeait officiellement l'équipe d'animation de notre faculté. Histoire significati-

ve qui peut illustrer l'expérience de l'œcuménisme au Liban sous ses différentes formes et aspects.

2. LE CONTEXTE LIBANAIS

En effet, le Liban représente, au sein de la région arabe, une réalité spécifique : comme son histoire le montre, le Liban a été considéré depuis la plus lointaine antiquité comme une terre de convivialité, et depuis le début du XX^{ème} siècle, le fief de la démocratie et de l'expression libre dans cette région du Proche Orient. Il a occupé dans la région une place privilégiée au niveau de l'enseignement général et supérieur, tradition héritée de l'église maronite qui, depuis 1736 (date du concile patriarcal, dit «le grand concile libanais»), a opté pour l'enseignement obligatoire des enfants, fondant à partir de cette date les premières écoles du Proche-Orient : ces écoles ont représenté les foyers de la renaissance et du nationalisme arabe au début du siècle dernier. Partant de sa vocation de médiateur entre l'Orient et l'Occident, le Liban a assuré au sein de la mosaïque arabe différents rôles et fonctions : d'un côté, il a abrité toutes les minorités chrétiennes et musulmanes de la région, soit au total 18 communautés ; d'un autre côté, il a favorisé un décloisonnement entre les différentes églises catholiques d'Orient, surtout les églises Antiochiennes. De même, il a fortifié le dialogue œcuménique entre Catholiques et Orthodoxes qui ont joué ensemble un rôle culturel important et déterminant dans le monde arabe, depuis l'émergence de l'Islam jusqu'à nos jours : un rôle qui a fondé les formes diverses du dialogue islamo-chrétien.

3. L'ŒCUMÉNISME AU QUOTIDIEN OU «ŒCUMÉNISME POPULAIRE»

Ceci dit, l'œcuménisme au Liban est un œcuménisme au quotidien, qui trouve toute son expression dans la vie de tous les jours : dans les quartiers, dans les rues, dans les entreprises, dans la vie sociale et poli-

tique, dans les écoles, dans les paroisses... et en particulier à l'université. L'œcuménisme n'est donc pas une initiative élitiste mais au contraire une tradition de vie, qui s'impose indépendamment du dialogue théologique et canonique, et qui s'exprime sous sa forme populaire par la volonté des chrétiens de se rencontrer et d'incarner ensemble « un modèle d'unité ».

C'est dans cette mouvance spontanée et informelle que s'inscrivent l'implication des jeunes chrétiens au Liban, ainsi que l'expression de leur foi et leur témoignage dans le quotidien, particulièrement à l'université. Les jeunes catholiques et orthodoxes se retrouvent ensemble dans des cadres universitaires privés et publics : 6 universités catholiques, une orthodoxe et 3 américaines de tradition protestante pour le privé, plus l'université libanaise pour le public. Ils considèrent dans leur majorité que l'appartenance au Christ est plus importante que l'appartenance aux différentes confessions qui gèrent leurs propres intérêts ; ils pensent aussi que l'unité est nécessaire, mais que la confrontation des intérêts confessionnels l'empêche. Quant à ceux engagés dans les mouvements, ainsi que dans les communautés paroissiales et diocésaines, ils assimilent le fondement de leur appartenance ecclésiale et croient que « l'union est possible dans la diversité ».

De cette situation émergent des avantages et des inconvénients. Les avantages résident dans le renoncement au confessionnalisme et dans le zèle des jeunes à appartenir à une seule Église qui dépasse les limites de leurs églises particulières. Les inconvénients se manifestent par le fait que les jeunes ont une perception confessionnelle de leurs églises qui s'écarte du profil sacramentel et le domine. De plus, dans ce contexte de mélange émerge une forme illusoire d'« unité chrétienne » qui se confond avec une chrétienté culturelle, sociale et politique ; ce qui contribuerait dans le futur proche à la perte du sens de l'appartenance aux églises particulières.

4. L'ŒCUMÉNISME OFFICIEL OU « ŒCUMÉNISME INSTITUTIONNEL »

Si « l'œcuménisme populaire » se manifeste spontanément et avec force dans le quotidien du monde universitaire au Liban, ses formes of-

ficielles s'expriment par de l'ouverture et de la réticence. Du côté catholique, la pastorale universitaire – qui est l'instance d'accompagnement des jeunes dans les universités catholiques et protestantes ainsi que dans l'université libanaise – s'adresse sans hésitation aux jeunes de toutes les confessions chrétiennes. Quant au Mouvement des Jeunes Orthodoxes, qui concentre son action pastorale dans les paroisses et qui est présent dans l'université orthodoxe de Balamand, ainsi que dans quelques facultés de l'université libanaise, elle se contente en général de l'adhésion des universitaires orthodoxes. Malgré les efforts remarquables investis dans le domaine de l'œcuménisme depuis les années 80, qui ont donné origine à la rencontre annuelle des Patriarches Catholiques et Orthodoxes d'Orient et ont permis la publication d'un catéchisme chrétien commun, et malgré l'implication de toutes les Églises d'Orient dans les activités du Conseil des Églises du Moyen-Orient (C.E.M.O), l'œcuménisme officiel et institutionnel n'a pas de visibilité dans le cadre universitaire.

Par contre, le Conseil pour l'Apostolat des Laïcs émanant de l'A.P.E.C.L, et grâce à l'initiative conjointe de sa commission œcuménique et de sa commission nationale pour la pastorale des jeunes, a pu « briser la glace » avec le Mouvement des Jeunes Orthodoxes par le biais des Journées Mondiales de la Jeunesse. En effet, à partir de 1997, la participation des jeunes libanais aux J.M.J a pris une grande ampleur : avant cette date, l'Église catholique au Liban avait participé aux J.M.J avec des délégations symboliques d'une dizaine de personnes, tandis qu'en 1997 environ trois mille jeunes libanais y ont participé, universitaires dans leur majorité, dont 15% d'orthodoxes. Le Conseil pour l'Apostolat des Laïcs au Liban a vu cette réalité d'un bon œil : c'était une bonne occasion à saisir. Un contact s'était rapidement établi avec les responsables du Mouvement des Jeunes Orthodoxes pour les informer de cette situation inattendue et pour éviter une probable mauvaise compréhension de leur part. Cependant, contre toutes attentes, le Mouvement des Jeunes Orthodoxes a manifesté une profonde compréhension de la situation et a décidé de participer aux J.M.J de Paris avec une délégation officielle de

20 jeunes. Et depuis lors, le Mouvement des Jeunes Orthodoxes participe aux différentes activités de notre Conseil.

5. ESPÉRANCES

Les formes d'œcuménisme à l'université oscillent entre le zèle des jeunes à appartenir à une Eglise Une, qui dépasse les limites de leurs Eglises particulières et qui incarne dans le cadre universitaire un modèle d'unité et de communion, et «les raisons théologiques et canoniques» de la hiérarchie. Et si les aspects de l'œcuménisme populaire qui se manifestent à l'université sont à examiner «dans la vérité et la charité», il en va de même pour les attitudes et les positions des autorités ecclésiales. Entre les jeunes, qui expriment innocemment leur révolte contre le péché de la désunion, et l'Église, qui compte sur l'éternité pour accomplir sa mission de salut, ne faudrait-il pas instaurer un dialogue de cœur qui remédierait à l'impatience et à la révolte des jeunes et qui rendrait le témoignage et la mission de l'Église plus conformes à sa nature ainsi qu'à sa vocation œcuménique. Et si le témoignage et la mission de l'Église deviennent toujours plus urgents dans le monde universitaire, l'urgence du témoignage œcuménique s'accroît également : un témoignage qui doit «repartir du Christ», qui a incarné l'œcuménisme divin et trinitaire dans l'amour et la communion et qui a prêché l'unité du genre humain, car «nous serons chrétiens ensemble ou nous ne le serons pas».¹

¹ Lettre pastorale des Patriarches Catholiques d'Orient, Pâques 1992, n. 39.

Le dialogue interreligieux

TITY ANTONY

Jesus Youth Movement, Inde

C'est vraiment un grand privilège et une chance pour moi de participer au VIII^{ème} Forum International des Jeunes comme représentante du Mouvement «Jesus Youth» de l'Inde et présenter ce témoignage sur le thème de la pastorale universitaire du point de vue du dialogue interreligieux, en me référant plus particulièrement au contexte asiatique.

Permettez-moi de commencer par une description de ce contexte. En premier lieu, l'Asie est un continent exceptionnellement peuplé : ses terres abritent environ les deux tiers de la population mondiale. Presque 60% des Asiatiques sont âgés de moins de 25 ans. Par conséquent, ce continent est la terre des jeunes et l'avenir du monde.

En second lieu, l'Asie est fortement caractérisée par la pauvreté inhumaine et dégradante, avec ses injustices et ses inégalités. Elle est dévastée par les émeutes, les guerres et les souffrances et, ces derniers temps, elle est touchée par une crise économique qui ne fait qu'accentuer le grave problème du chômage et de la tension sociale. D'un autre côté, de nombreux pays asiatiques se trouvent en plein processus de développement, d'industrialisation, de modernisation et de formation de la nation. Cela entraîne une vague de phénomènes tels que l'urbanisation, l'émigration transnationale, l'exploitation des travailleurs, une mauvaise gestion financière, la désagrégation des familles, la pollution environnementale et une infinité d'autres problèmes. La mondialisation a eu aussi un impact négatif sur la population asiatique, souvent séduite par le matérialisme et par la consommation, tendant ainsi à l'individualisme et à la sécularisation.

En troisième lieu, non seulement l'Asie est le berceau du bouddhisme, de l'hindouïsme, du taoïsme, du shintoïsme, du sikhisme, du confucianisme et du jaïnisme, mais elle accueille aussi les autres grandes religions mondiales, comme le judaïsme, le christianisme, l'islam et le zoroastrisme. Sont également présentes de nombreuses communautés de ce qu'on appelle aujourd'hui les religions primitives ou traditionnelles. De plus, des immigrants asiatiques ont apporté avec eux leurs propres traditions religieuses partout où ils se sont établis, rendant beaucoup de ces religions vraiment globales, tant par leur diffusion que par leur pratique. Pendant plusieurs millénaires, ces religions d'Asie ont modelé la vie et la culture du peuple asiatique ; elles continuent, aujourd'hui encore, à marquer le sens et l'orientation de son existence. D'un autre côté, ces religions ont souvent constitué un obstacle au changement, jusqu'à légitimer parfois des régimes d'oppression pour maintenir le statu quo. En Asie, la renaissance du fondamentalisme de nouveaux mouvements religieux est un phénomène très concret.

En quatrième lieu, à part les Philippines, la communauté chrétienne n'est qu'une minorité dans tous les pays d'Asie, qui sont principalement musulmans, bouddhistes, hindous, shintoïstes, confucianistes ou taoïstes. La communauté catholique en Asie ne représente que 2 à 3% de la population totale. Si l'on exclut les Philippines, les catholiques n'atteignent même pas 1% de la population. En d'autres termes, dans presque toute l'Asie, l'Eglise est présente en communauté là où 99% de la population suit d'autres traditions religieuses : sur une route asiatique, on rencontre un catholique pour 99 personnes qui croient en une autre religion.

Le Saint-Père examine les réalités diverses et complexes de la situation asiatique dans le premier paragraphe de l'exhortation apostolique *Ecclesia in Asia* et conclut que malgré tout, nombreux sont les éléments positifs et les motifs d'espérance qui renforcent notre confiance en un « nouveau printemps de vie chrétienne ».

Pour en venir au thème des jeunes dans les universités, nous constatons qu'aujourd'hui plus que jamais les jeunes sont conscients de devoir

survivre dans un monde oppressant et compétitif. Ils commencent tôt à se préparer à une carrière et utilisent chaque miette d'énergie pour atteindre une position rentable. Tous les choix de vie tendent à cet objectif qui semble parfaitement compatible avec ce monde ouvertement voué au succès. Pourtant, le Saint-Père a toujours manifesté sa confiance dans la générosité et dans l'engagement des jeunes et, au paragraphe 47 de l'Exhortation *Ecclesia in Asia*, il souligne : « L'Eglise leur propose la vérité de l'Evangile comme un mystère qui apporte joie et libération ; un mystère qui doit être scruté, vécu et partagé avec d'autres, avec conviction et courage ».

La société contemporaine, et spécialement l'Eglise, concentrent leur attention sur les jeunes, car ils sont non seulement le futur de l'Eglise et de la société, mais aussi leur présent. Très souvent, les familles, la société et l'Eglise institutionnelle ont du mal à affronter les problèmes nombreux et complexes d'un monde en mutation rapide. C'est là que nous voyons l'importance de la pastorale universitaire, qui est extrêmement efficace dans cette couche de la société, sujette aux modes et aux rythmes effrénés. L'efficacité particulière de la pastorale universitaire et son impact sur les jeunes peuvent être attribués au fait qu'elle constitue un « apostolat du semblable vers son semblable » (Concile Œcuménique Vatican II, Décret sur l'apostolat des laïcs *Apostolicam actuositatem*, n° 13). Il est évident que l'instrument le meilleur pour évangéliser le monde des jeunes, ce sont les jeunes eux-mêmes. Les jeunes sont toujours à la recherche de modèles engageants. Quand ils voient et écoutent des personnes de leur âge qui vivent et témoignent la réalité de Jésus, ils trouvent cela très convaincant. Comme je l'ai dit auparavant, l'Asie – et en particulier l'Inde, d'où je viens – est un creuset de religions différentes. En Asie, la religion d'une personne ne procède pas d'un choix personnel et privé comme dans le monde occidental. En Asie, ta religion fait partie de ton identité sociale spécifique ; c'est ce qui te lie à ta famille et à ta communauté, comme le montrent les diverses cérémonies et les rituels. La religion fait partie de ton identité d'individu inséré dans une société,

et il n'y a pas moyen d'échapper à cette réalité, pas même dans les collèges ni dans les universités. Mon collège est une institution chrétienne, avec un bon nombre d'élèves d'autres religions et cultures, et inévitablement, certains d'entre eux sont des amis et des connaissances : cela fait partie de ma vie sociale au collège. De ce point de vue, j'espère que vous êtes en mesure de comprendre l'importance de la communication et du dialogue interreligieux.

Je parle ici à partir de mon expérience d'étudiante. L'apostolat du Mouvement *Jesus Youth* à l'université m'a stimulée à m'engager davantage comme chrétienne. Après mon diplôme, j'ai fait une année de volontariat à temps plein. Ensuite, j'ai suivi 40 jours de formation et j'ai été envoyée dans un collège pour m'occuper de la pastorale universitaire. Cette période de formation a suscité en moi le désir irrésistible de diffuser la bonne nouvelle, à partir de mon expérience de l'amour de Dieu le Père. Je me suis rendu compte que le salut est ouvert à tous, au-delà des barrières religieuses et culturelles. Cette expérience personnelle de Dieu s'est ensuite révélée être un tournant dans ma vie et le premier pas vers mon désir de communiquer l'amour du Père aux gens qui sont autour de moi.

Sur les campus, aujourd'hui, la communication et le dialogue interreligieux se réalisent à plusieurs niveaux, aussi bien à travers l'expression orale qu'à travers l'action silencieuse. Un des principaux facteurs qui conduit à l'actuel processus de dialogue est le témoignage de nos valeurs dans la vie de tous les jours. Nombreuses sont les circonstances où nous prenons concrètement position en fonction des valeurs chrétiennes que nous prêchons et promouvons.

Je vous donne un exemple. Divya, une de mes compagnes, avait fortement tendance à dire des mensonges, même pour des questions insignifiantes, par peur de ne pas être acceptée. Durant un examen, un billet a circulé dans la classe avec les bonnes réponses, et tout le monde a pu copier. J'ai été la seule à ne pas regarder ce billet. Mon geste a attiré l'attention de Divya. Par la suite, dans d'autres situations, Dieu m'a donné

la force d'être loyale malgré des tentations très fortes. Divya a été très frappée par ces épisodes. Progressivement, elle s'est efforcée de dire la vérité en toute circonstance. Durant le semestre, elle a appris à connaître Jésus à travers le dialogue avec moi et l'accompagnement chrétien d'un adulte. Maintenant elle déclare aimer Jésus !

Ce type de témoignage conduit à la situation actuelle où nous sommes en mesure de parler librement et ouvertement de nos valeurs et même d'agir en relation avec d'autres personnes. Une autre de mes camarades de cours, Mamtha, une hindoue brahmanique orthodoxe, était connue pour son caractère irritable, désordonné : elle ne menait jamais rien à terme. De plus, elle souffrait d'un complexe d'infériorité. Par conséquent, elle n'avait pas beaucoup d'amis. Je me suis efforcée de tisser des liens d'amitié avec elle. Son caractère lui causait une infinité de problèmes, surtout avec son mari. Elle a trouvé en moi quelqu'un qui savait l'écouter, ce qui l'a aidée à s'ouvrir davantage à mon égard. Nous avons prié régulièrement ensemble et j'ai partagé avec elle mes expériences spirituelles. J'ai constaté un changement progressif dans son attitude et dans sa façon d'affronter les choses. Les rapports avec son mari se sont également améliorés. Je suis heureuse de pouvoir dire qu'elle a connu Jésus comme Dieu vivant et, bien qu'elle ait conservé sa foi, la sémence des valeurs chrétiennes a été jetée en elle.

Il y a de nombreux cas d'étudiants actifs dans la pastorale universitaire dans différentes régions de l'Inde, capables de dialoguer avec leurs camarades d'autres croyances religieuses, en apportant des changements visibles dans leur vie.

Priya est très engagée au niveau de l'apostolat universitaire et chrétien. Ngodeep, une bouddhiste qui étudiait avec elle, a témoigné de son rayonnement d'amour. Priya a saisi cette occasion pour parler de sa relation avec Dieu ; Ngodeep a été émue par ses paroles et s'est mise à chercher à entrer en relation avec Jésus. Elle a commencé à aimer la Vierge à travers le Rosaire.

Sruthi, membre de l'équipe de pastorale universitaire à Bangalore,

nous parle de Simran, qui vient d'une famille hindoue. Simran a tenté de se suicider à diverses reprises, avec du poison ou par d'autres moyens, lorsque ses fiançailles ont été rompues. L'intervention de Sruthi a été fondamentale pour l'aider à faire l'expérience de l'amour de Dieu. Bien que Simran n'ait pas été baptisée, à cause de l'opposition de sa famille, elle est profondément chrétienne.

Vijay est l'animateur principal du groupe de prière de son collègue. Umae, un de ses camarades de cours, musulman, était alcoolique et toxicomane. Maintenant Umae dit avoir trouvé la joie parfaite grâce à Vijay: même s'il lui est difficile de croire que Jésus est le seul Seigneur, il a été frappé par le style de vie de Vijay et a rapidement abandonné ses mauvaises habitudes. C'est maintenant une personne différente.

Il est évident que toutes les initiatives et activités d'évangélisation et de dialogue interreligieux naissent du zèle et du dévouement des jeunes à l'égard du Seigneur. Ceci vaut non seulement pour les campus catholiques, mais aussi dans le milieu laïc des campus d'Etat et professionnels, où il n'y a aucun soutien de la part de l'administration et de la faculté. En Inde, les campus témoignent de ce que les jeunes, par une authentique expérience personnelle de Jésus, peuvent relever le défi d'être différents. Sans se laisser entraîner par les courants éphémères du monde et en prenant leurs responsabilités vis-à-vis de l'avenir de la société et de l'Eglise, ils témoignent du Christ dans toutes les sphères de la vie. Un grand signe d'espérance réside dans le fait que les jeunes s'attèlent à la tâche que le Saint-Père leur a assignée avec confiance durant la Journée Mondiale de la Jeunesse de Rome: «Je vous ai confié, chers jeunes [...] la tâche d'offrir au monde ce témoignage évangélique cohérent» (*Message de Jean-Paul II aux jeunes du monde à l'occasion de la XVI^{ème} Journée Mondiale de la Jeunesse*, n. 1).

Le dialogue avec les non-croyants

Prof. ALEXEI V. JUDIN

*Professeur d'Histoire des Religions,
Histoire de l'Eglise Catholique et du Dialogue Interconfessionnel
Russian State Humanitarian University de Moscou, Russie*

Comme épigraphe à mon intervention, je voudrais choisir quelques lignes de l'encyclique du Pape Jean-Paul II *Ut Unum Sint*: «Le dialogue est un passage obligé sur le chemin à parcourir vers l'accomplissement de l'homme par lui-même, de l'individu de même que de toute communauté humaine» (28).

Je ne sais pas si c'est le cas pour vous, mais pour moi le sujet dont nous parlerons, le dialogue avec les non-croyants dans le monde universitaire, m'entraîne à me poser de nombreuses questions. Cela ne signifie pas que je veuille mettre en doute la valeur de ce thème : au contraire, je suis extrêmement intéressé à en éclaircir le contenu et, de la sorte, à reprendre conscience de son actualité. Je vous avertis que, dans mon intervention, vous entendrez plus de questions que de réponses. Mais c'est précisément le fait que ces questions se posent qui rend indispensable le dialogue avec les non-croyants et, dans une certaine mesure, oblige à en déterminer le contenu. En soi, le dialogue doit servir comme moyen pour trouver une solution à ces interrogations.

Première question : pour le chrétien, où commence le dialogue avec les non-croyants ? D'un regard réaliste et, si possible, impartial, autour de soi, et de l'habitude de se poser des questions rigoureuses, du type : «Pourquoi y a-t-il autour de moi tant de gens incroyants ou indifférents à la foi ? Des personnes hostiles ou indifférentes à ce qui est pour moi d'une importance vitale, qui pour moi est la chose la plus chère ? Il s'agit en tout cas de personnes qui, souvent, d'ailleurs, sont des êtres chers, mes

amis et les gens de ma famille. Des personnes qui, pour la plupart, sont gentilles et sympathiques, et pas du tout des suppôts de Satan. Pourquoi sont-elles indifférentes à la Vérité, alors qu'elles ont les mêmes qualités humaines que moi ou sont même meilleures que moi ? Où réside la cause de leur diversité ? ». Le dialogue et la tentative de répondre à ces graves questions peuvent, naturellement, nous procurer une certaine frustration, nous faire percevoir notre impuissance et nous décourager. Ce sont des choses qui arrivent souvent. Mais une recherche sincère de réponses à ces « maudites » questions doit, selon moi, devenir une preuve de courage pour le chrétien, lui donner la force de « demeurer dans la Vérité » et, en conséquence, lui révéler combien un dialogue sur l'homme est réellement indispensable ; l'ouvrir à une autre réalité, étrangère, parfois même hostile au christianisme, mais humaine. Chercher à comprendre cette réalité de son propre point de vue et du point de vue du prochain ne signifie certes pas l'accepter passivement. A ce niveau, le dialogue est un modèle de rapports avec le monde externe, avec des personnes concrètes, qui exige du chrétien à la fois un nouveau type de pensée et davantage de courage et de « résistance » spirituelle.

Il est superflu de rappeler que pour le chrétien le dialogue avec les non-croyants est à l'ordre du jour. En substance, chaque chrétien, chaque jour, dans son cœur et avec sa raison, livre une dure bataille contre l'incrédulité. Un jour, j'ai entendu parler d'un professeur catholique, un véritable homme de culture qui concluait inmanquablement chacune de ses journées par cette prière : « Seigneur, je te rends grâce parce que tu m'as aidé, aujourd'hui encore, à ne pas perdre la foi ». Cette bataille intérieure contre le manque de foi *ad intra*, accompagnée de la prière : « Je crois, Seigneur, aide mon incrédulité », est le début du dialogue avec l'absence de foi *ad extra*, c'est-à-dire de soi, et à travers soi, pour arriver aux autres, à une expérience différente de foi et à l'absence de foi. Nous pouvons aborder ce dialogue extérieur bien équipés, mais seulement à travers une crise intérieure, c'est-à-dire grâce à une vérification rigoureuse de nos points de vue. J'ai utilisé le mot « crise » dans son acception « pré-

cartésienne» pour ainsi dire ; non pas dans l'interprétation courante, que nous associons à des doutes obligatoires qui ont pour but de réfuter quelque chose, mais dans sa racine grecque, κρίσις, choix, décision. La réponse à la question «Sommes-nous prêts à cette rencontre?» dépend de la réponse à une autre question, à savoir: «Une crise authentique s'est-elle produite en vous?». Ces questions, à mon avis, posent les conditions indispensables du dialogue avec les non-croyants. Le dialogue est inévitablement κρίσις, c'est-à-dire choix et comparaison de ma proposition avec la proposition avancée par l'autre. Un dialogue authentique permet de prendre conscience de sa propre foi avec plus de force, tandis qu'une conscience de soi incertaine transforme le dialogue critique en un compromis «politiquement correct». Mais ce genre de compromis apparaît précisément comme le modèle le plus acceptable souhaité par la culture actuelle post-moderne, qui dogmatise le relativisme et déclare la «non-ingérence» dans le domaine de la Vérité (mais qui, en substance, ignore l'existence même de la Vérité). Ainsi, le dialogue authentique avec celui qui croit devient un défi lancé à la culture amorphe du relativisme pragmatique d'aujourd'hui.

Le défi lancé par le chrétien à la culture post-moderne actuelle, le défi du dialogue, devient une lutte pour les valeurs authentiques de la vie humaine. Par défi, j'entends l'initiative du dialogue. Cette initiative revient inévitablement au chrétien, car il serait étrange de s'attendre à un défi direct de la part de la culture contemporaine, relativiste et affectée par le complexe du «politiquement correct», une culture pseudo-démocratique, qui tend à niveler tout ce qui existe, paralysant ainsi les valeurs authentiques et les transformant en une sorte de «marchandise».

Il est rare, dans le monde qui nous entoure, de rencontrer une position pouvant être qualifiée d'athéisme absolu. La plupart du temps, nous rencontrons un athéisme pratique, une sorte de «vie sans Dieu» inconsciente, ou bien différents types d'indifférentisme religieux. L'athéisme théorique, absolu, est en train de devenir une rareté, même dans la zone d'influence post-soviétique. Dans mon expérience de travail à l'universi-

té russe d'aujourd'hui, je n'ai pas encore rencontré d'athées convaincus provenant de la nouvelle formation post-soviétique. Et pourtant, ces derniers temps en Russie, sont apparues plusieurs associations d'athées de la nouvelle génération avec leurs projets : on a vu naître les groupes *Nouvel athéisme russe* et *Mouvement russe des athées*, ainsi que des publications spécialisées d'athéisme comme « Le nouveau sans-dieu », « Bon sens », « La feuille athée » et la revue « Scepticisme ». Pour autant que cela puisse paraître étrange, les représentants de ce courant sont les premiers partenaires potentiels avec lesquels dialoguer : ce sont eux, précisément, qui lancent le défi et qui ne cachent pas leur attachement à des valeurs différentes des nôtres. Certes, leur athéisme est intellectuellement supérieur à l'athéisme un peu stupide et rempli d'autosatisfaction que l'on constatait autrefois dans la presse idéologique de l'époque soviétique. Toutefois, les athées convaincus ne constituent qu'un segment insignifiant de la société intellectuelle russe d'aujourd'hui et se rencontrent assez rarement dans le monde universitaire. De plus, la réalité que l'on rencontre dans l'université russe d'aujourd'hui se différencie bien peu de la réalité analogue présente en Europe occidentale.

La culture du pragmatisme technocratique et du relativisme libéral semble dominante. On peut toujours rencontrer un certain intérêt pour les thèmes religieux, mais la plupart du temps on ne les aborde que comme des phénomènes purement « culturels ». Dans l'ensemble, le niveau de la conscience religieuse, y compris chrétienne, est très bas : un peu moins de quinze ans de liberté après le « pressing » idéologique ne suffisent pas pour former une nouvelle génération d'intellectuels chrétiens. On ressent encore plus les conséquences de cette catastrophe anthropologique qui, dans les années 1970 de l'expérience communiste, a presque totalement détruit les fondements de la culture religieuse de la société. Souvent les statistiques déclarées (principalement celles de l'épiscopat orthodoxe), selon lesquelles 60% de la population russe serait orthodoxe, sont des données purement « de façade » qui ne reflètent pas la situation réelle de la christianisation de la société russe actuelle. Dans ce

panorama, le syndrome de l'«orthodoxisation», c'est-à-dire l'obligation d'insérer le «facteur orthodoxe» comme composante inaliénable de l'identité nationale russe, semble plutôt alarmant. Les déclarations de loyauté ethnico-confessionnelle, s'il n'y a pas de véritable évangélisation, conduisent parfois à des résultats absurdes : souvent, par la voix de différentes personnes, on peut entendre des affirmations originales du genre : «Je ne suis pas croyant, mais je suis orthodoxe», ou même : «Je suis un orthodoxe athée».

La deuxième question concerne les sujets du dialogue avec les non-croyants dans le monde universitaire. Comme nous le rappelle le document *Présence de l'Eglise dans l'université et dans la culture universitaire* : «Au sein de l'université, l'action pastorale de l'Eglise, dans sa riche complexité, comporte en premier lieu un aspect subjectif : l'évangélisation des personnes. Dans cette perspective, l'Eglise entre en dialogue avec les personnes concrètes – hommes et femmes, professeurs, étudiants, employés – et, à travers elles, bien que non exclusivement, avec les courants culturels qui caractérisent ce milieu» (II, 1). C'est le moment opportun de rappeler que le dialogue n'existe pas en soi, qu'il n'est pas une fin en soi, mais qu'il est un instrument d'évangélisation.

Sans aucun doute, l'évangélisation de la culture universitaire contemporaine, comme de l'évangélisation en général, passe à travers des rapports interpersonnels, par capillarité. Sur ce plan, l'université contemporaine représente un domaine qui est loin d'être simple pour le dialogue. Officiellement, l'université d'aujourd'hui continue à se déclarer un espace ouvert au dialogue pour la recherche de la vérité ; d'un autre côté, nous voyons que l'étau de l'éthique positiviste dominante provoque une dogmatisation et une exploitation de la «pure connaissance». En entrant dans une université laïque, les étudiants et les professeurs doivent abandonner leurs «autres convictions», en particulier religieuses, comme s'il s'agissait de vêtements à laisser au vestiaire. La plupart du temps, il n'est pas possible de prêcher publiquement et, en plus, une évangélisation directe provoque souvent un effet contraire, un effet de répulsion. Ce dont

il vaut la peine de parler comme initiative de dialogue et, en conséquence, comme premier pas d'évangélisation, c'est du témoignage, aussi bien existentiel qu'intellectuel. Par sa vie, par sa mentalité particulière, le chrétien est appelé à être témoin des valeurs qui ont précisément été « mises de côté » dans la culture universitaire laïque.

Vous auriez, dès lors, d'excellentes raisons de me demander : « D'accord, c'est très bien, mais comment fait-on pour témoigner ? ». Naturellement, je suis bien loin de l'idéal de la sainteté. Toutefois, quand je fais un examen de conscience, je réfléchis toujours sur la façon dont j'accomplis mon rôle de témoin de l'Évangile dans mon métier de professeur. En outre, je garde présent à l'esprit cette exhortation : « Aujourd'hui... la figure même de l'intellectuel catholique semble avoir quasi disparu de certains espaces universitaires, où les étudiants manquent cruellement de vrais maîtres dont la présence assidue et la disponibilité envers les étudiants assureraient un compagnonnage de qualité » (*Présence de l'Église dans l'Université et dans la culture universitaire*, III, 2).

Avant tout, comme sujet potentiel du dialogue avec les non-croyants, sur le plan professionnel je dois être attrayant, aussi bien pour mes étudiants d'origines les plus diverses, que pour mes collègues professeurs ; c'est-à-dire que je dois bien connaître ma matière.

Ensuite, je dois construire mes leçons, mon rapport personnel avec les étudiants, de telle sorte que le problème se manifeste pleinement à leurs yeux, au-delà des limites d'une préparation dispensant simplement des notions. En règle générale, au niveau professionnel je dois les aider à prendre conscience de la présence de l'Inexprimable, du Mystère. Les premières lueurs grâce auxquelles l'homme comprend que la présence de cet Inexprimable l'accompagne constamment, donnent une impulsion au dialogue, tant sur les questions personnelles de la vie que sur les questions professionnelles.

Le problème méthodologique fondamental de l'université contemporaine dans l'approche des connaissances a été bien formulé par Enzo Arione, dans son article *Education à la foi* : « A l'égard de nos jeunes aujourd'hui se

présente l'image d'un monde qui ne renferme pas de mystères ; non pas parce qu'il n'en existe plus, mais parce que la raison n'est plus définie comme la capacité de l'homme à chercher le sens et la cause première de ce qui existe, de sonder la nature profonde de l'être, dont la contemplation communique stupeur et curiosité. Par conséquent, n'importe quelle proposition idéale ou morale finit par tomber dans une atmosphère suffocante pour la connaissance et pour l'esprit investigateur, et suscite comme réponse la répétition la plus a-critique de procédés déjà connus...» (trad. en russe dans : «Novaja Evropa», n. 13 [2000], p. 107). En conséquence, l'étudiant fait quelques efforts et a une première expérience d'analyse des informations obtenues, qui lui ont été transmises par le professeur. Mais, par la suite, il se révèle incapable de réfléchir sur l'expérience suivante de prise de conscience de cette expérience initiale. Et, dans l'ensemble, cette tâche ne se pose pas pour lui, car le but de l'instruction est principalement de porter à la perfection une connaissance instrumentale dans un domaine strictement spécialisé. Par conséquent, un des devoirs fondamentaux du dialogue avec les non-croyants promu par les chrétiens dans le milieu universitaire est, à mon avis, la tentative de restaurer un système de « connaissance intégrale », un système qui présuppose la présence de valeurs absolues. L'irruption dans le domaine de la méthodologie de la connaissance est, en pratique, la voie directe pour construire cette nouvelle « synthèse entre culture et foi » dont parlent les documents de l'Eglise.

C'est le moment de revenir au document *Présence de l'Eglise dans l'Université et dans la culture universitaire*, en citant la partie qui traite des orientations de l'activité pastorale de l'Eglise dans l'université contemporaine : « On ne saurait oublier l'aspect objectif, c'est-à-dire, le dialogue entre la foi et les diverses disciplines du savoir » (II, 1). C'est précisément cet « aspect objectif » qui exige, selon moi, que chaque chrétien impliqué dans la vie universitaire approfondisse ses connaissances de questions captivantes comme le rapport entre « foi et raison », « religion et science ». Il existe aujourd'hui de nombreuses recherches et même des manuels écrits par des croyants sur ce thème.

Le perfectionnement de sa propre approche religieuse « professionnelle » par rapport aux diverses branches de la connaissance scientifique doit devenir un élément obligatoire de la formation chrétienne d'un professeur catholique ou d'un étudiant catholique. Où peut-on recevoir ce type de formation ? C'est ici précisément que s'ouvre un large champ d'activités que les catholiques peuvent accomplir légalement dans les universités, en se basant sur la riche expérience d'initiatives pastorales dans ce domaine. La seule chose vraiment indispensable est le désir que chacun, en faisant son examen de conscience le plus élémentaire, peut ressentir dans sa vocation de chrétien.

Ainsi la réponse à la question fondamentale : « A quoi sert le dialogue avec les non-croyants ? », nous pouvons la trouver d'un côté dans les mots de l'Encyclique *Ut unum sint* que j'ai choisis comme épigraphe. Il s'agit d'un moyen efficace pour qu'un homme de foi puisse se réaliser dans toute la multiplicité de ses rapports avec les autres personnes. D'autre part, le dialogue avec les non-croyants est indispensable comme instrument d'évangélisation de la culture, comme moyen pour transmettre ce message qui pousse les non-croyants à réfléchir et à restaurer ainsi les valeurs authentiques de la vie intellectuelle. Dans son introduction à l'*Itinerarium mentis in Deum*, saint Bonaventure évoque les valeurs de la vie intellectuelle et spirituelle vécue avec Dieu, en invitant le lecteur « à ne pas croire qu'on peut se satisfaire de la lecture sans componction, de la spéculation sans dévotion, de la recherche sans admiration, de la prudence sans exultation, de l'activité sans piété, de la science sans charité, de l'intelligence sans humilité, de l'étude séparée de la grâce divine, de la réflexion séparée de la sagesse inspirée par Dieu » (cf. Encyclique *Fides et ratio*, 105).

Les défis dus aux situations de conflit

EGIDE IRAMBONA

*Etudiant à la Faculté de Droit,
Université de Bujumbura (Burundi)*

Bonjour à tous. Je me réjouis de parler le dernier, parce que « les derniers seront les premiers »; je ne dis pas que le Révérend Père¹ sera le dernier mais peut être que nous serons les premiers tous ensemble.

Comme l'a dit le Père Kohn, je m'appelle Irambona Egide, je suis burundais, de l'université de Bujumbura, en 2^{ème} année de licence.

Peut-être que peu d'entre vous connaissent le Burundi, si ce n'est par les tristes nouvelles qui vous parviennent. C'est un petit pays d'Afrique centrale. A l'ouest, nous avons la République Démocratique du Congo, que vous connaissez sans doute parce que c'est un grand pays. A l'est, la Tanzanie, au nord le Rwanda. Le Burundi est connu comme le pays qui abrite la source la plus méridionale du Nil; il est connu aussi comme le pays des « mille et une collines » et généralement on l'appelle aussi la Suisse africaine parce qu'il a un paysage magnifique !

Mais le Burundi est connu aussi pour sa spécialité en matière de tueries, de massacres, d'exterminations. Depuis 1993 nous vivons une guerre civile, une guerre interethnique où des milliers et des milliers de personnes ont été exterminées. Il y a eu des génocides. Il y a une haine interethnique terrible qui n'a pas épargné l'université que je fréquente. En 1994, il y a eu des massacres à l'université de Bujumbura. Il y a eu des exterminations systématiques et des tueries, c'était terrible. À ce moment, une ethnique a du fuir.

¹ Référence humoristique à Mgr Leuzzi qui a ouvert la table ronde (N.d.R.).

Pour votre information, la population burundaise compte trois ethnies : les Hutus, les Tutsis et les Tuas. Les protagonistes de ces conflits sont généralement les Hutus et les Tutsis, parce que les Tuas sont minoritaires et ils ne causent pas beaucoup de troubles. En 1994, il y a eu des massacres entre les hutus et les tutsis qui ont provoqué la fuite d'un grand nombre.

La situation s'est un peu améliorée depuis trois ans. Mais, aujourd'hui encore, les conséquences de ces massacres se font sentir. Il est très rare, voire quasiment impossible, de trouver un hutu et un tutsi qui partagent la même chambre dans le campus universitaire. De même, dans les salles de cours, il est très difficile de trouver deux étudiants d'ethnie différente qui partagent le même banc. Et pourtant dans la chorale universitaire, tous se retrouvent ensemble. En fait, c'est un mystère au Burundi. Dans la rue on trouve des gens qui se parlent, tout en étant d'ethnies différentes.

Depuis les massacres de 1994, chaque ethnie soupçonne l'autre ; il y a un climat de suspicion et de méfiance entre les ethnies. C'est ainsi que pour l'élection des représentants des étudiants, au sein des associations des étudiants, chaque ethnie voulait que le Président de l'association soit de son ethnie. Pour se sentir en sécurité, les Tutsis voulaient que le représentant de l'association soit un Tutsi. De même pour les Hutus.

C'est dans ce climat, qu'en l'an 2000, j'ai été élu Président de la Coordination Catholique à l'université. Alors, nous nous sommes dit : « que peuvent faire les chrétiens pour normaliser la situation, pour enrayer ce climat de méfiance ? » Nous nous sommes assis ensemble avec nos frères protestants, rassemblés au sein du groupe biblique universitaire et nous nous sommes dit : « 80% des étudiants sont des catholiques, sans parler des autres chrétiens. Nous ne pouvons pas rester les mains croisées, alors que l'université est en train de s'écrouler ». Alors nous nous sommes demandés comment nous pouvions influencer la représentation des étudiants au sein de leur association. Nous avons cherché un candidat qui soit vu, non pas en tant que Tutsi ou en tant que Hutu, mais

en tant que chrétien, un candidat qui rassure tout le monde. Nous nous sommes mis à l'œuvre, j'ai contacté tous les responsables des mouvements d'Action Catholique, je leur ai demandé de chercher un candidat qui puisse rassurer tout le monde. Ils l'ont trouvé, nous l'avons propulsé, nous avons sensibilisé tous les chrétiens et il a été élu ! Et depuis lors, ce sont les chrétiens que nous choisissons qui président l'association des étudiants. Et aujourd'hui, il y a un climat de confiance envers nos représentants.

Nous nous sommes dit ensuite : « Nous les catholiques, il faut faire quelque chose qui rassemble tous les étudiants, parce que au-delà de cette division interethnique, de cette haine, de cette méfiance, il faut que nous témoignions que nous sommes chrétiens, que le Christ est vivant au Campus ». Alors, nous avons créé un groupe de prière et de louange. Nous avons commencé à prier à 8 dans ma chambre, mais aujourd'hui nous sommes environ 500 !

Ce groupe de prière se rencontre tous les mardis de 21h à 22h et je voudrais vous témoigner comment il a été un instrument de réconciliation et de pardon.

Au début du groupe de prière, un ami de mon ethnie, voyant que j'avais contacté certains pour venir au groupe, m'a dit : « Mon frère, mais qu'est-ce que tu fais avec ces hutus là ? Qu'est-ce que tu fais avec des gens d'une ethnie différente ? » J'ai dit : « Ce sont des membres du groupe de prière ». Alors il a voulu m'exclure parce que j'étais en contact avec n'importe qui. Mais aujourd'hui cet ami, qui a voulu m'exclure, est l'un des plus fidèles de mon groupe de prière. En fait, il avait un problème. Il m'a appelé un jour et il m'a dit : « Tu sais mon frère, en 1993, j'ai tué beaucoup, beaucoup, énormément de gens ». Il m'a dit : « Je ne sais plus que faire. J'ai battu à mort une vieille femme, je l'ai laissée pour morte, mais finalement elle a survécu. Après avoir été soignée, elle a parlé aux gens et elle a dit que c'était moi qui l'avais battue à mort. Alors, je suis poursuivi en justice et je ne sais pas comment m'en sortir ». Et il m'a dit : « Je ne sais plus comment faire avec Dieu. En fait, j'ai peur des prêtres ;

j'ai peur d'aller à la chapelle ; je ne sais pas ». Alors, nous avons parlé. Je lui ai dit : « Mon frère, n'aie pas peur ; la miséricorde divine est immense comme l'océan » et je l'ai préparé à recevoir le sacrement de la réconciliation. Finalement il l'a reçu, et il est aujourd'hui très fort dans notre groupe de prière.

Je voudrais vous dire aussi que, malgré cette haine, malgré ces oppositions dont nous avons entendu parler dans presque toutes les conférences, nous devons avoir du courage.

Ainsi, par exemple, c'est à partir du témoignage de cet ami qui avait tué, que nous avons organisé dans le groupe de prière, une journée pour le sacrement de la réconciliation. Au lieu de faire la louange, nous avons invité beaucoup de prêtres, et je ne saurais vous dire combien cela a été merveilleux, parce que presque tout le campus s'est retrouvé devant les prêtres. Nous avons donné des enseignements sur le sacrement de la réconciliation et nous avons vraiment constaté que les étudiants avaient cette soif d'être réconciliés avec leurs frères.

Alors, comme le conférencier nous l'a dit ce matin : « C'est Jésus qui nous dit aujourd'hui lève-toi et marche », malgré les oppositions, malgré la haine ethnique, malgré les divisions.

Je vous remercie.

3. Discours de conclusion

S.E. MGR. STANISŁAW RYŁKO

Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs

1. Le huitième Forum International des Jeunes sur le thème « Les jeunes et l'université: témoigner du Christ dans le milieu universitaire » se termine et le moment est arrivé de tirer les conclusions de ce qui fut non seulement un événement d'une portée culturelle considérable mais aussi une expérience spirituelle d'une grande importance.

Le huitième Forum International des Jeunes a représenté pour nous tous une extraordinaire aventure de l'esprit, une profonde expérience de foi et de communion fraternelle, une très forte expérience d'Église. Ces jours-ci, ici, nous avons vraiment pu contempler ce que signifie la catholicité, c'est-à-dire l'universalité de l'Église. De langues, de cultures et de nationalités différentes, pendant ce Forum nous nous sommes tous sentis unis, comme les morceaux d'une unique mosaïque multicolore ; nous avons affiné notre conscience d'être les membres vivants de cet organisme unique qu'est l'Église du Christ, notre Église ; nous avons presque pu toucher du doigt le mystère et le miracle de sa catholicité !

Le Forum a été aussi une sorte d'épiphanie du visage jeune de l'Église, un visage qui fascine, qui irradie l'espérance... Ce furent des journées splendides dont le souvenir – j'en suis sûr – restera pour longtemps imprimé dans nos mémoires. Des jours durant lesquels nous avons ouvert nos cœurs au dialogue, au partage d'attentes et d'inquiétudes, à des témoignages de foi, à des échanges d'expériences entre étudiants qui vivent dans des milieux très différents et dans des contextes parfois difficiles pour les baptisés. Ce furent des jours de prière, personnelle et communautaire, très intense. Je pense en particulier à la célébration pénitentielle de vendredi soir qui a touché les cœurs, tellement était vive la pré-

sence du Christ entre nous, tellement était tangibles les signes de son amour miséricordieux envers nous. Ce furent enfin, des jours marqués par la joie d'être entre amis et de voir naître tant de nouvelles amitiés.

C'est pourquoi, à cause de tout ce qui nous a été donné de vivre ensemble, pour conclure officiellement la huitième édition du Forum International des Jeunes, je vous invite – en rentrant dans vos pays – à emporter avec vous le message, le défi qui vous a été lancé : témoigner du Christ dans le milieu universitaire. Je vous demande ainsi de prolonger le Forum dans vos universités et dans vos communautés ecclésiales. C'est un travail exigeant, mais vous y arriverez. Car vous n'êtes plus les mêmes qu'avant. Après ce Forum, vous rentrez chez vous avec la conscience que vous n'êtes pas seuls. Vous savez que dans le monde, il y a beaucoup de jeunes qui pensent comme vous et qui partagent avec vous les mêmes idéaux. Vous savez que vous êtes nombreux. Et vous savez que l'Église est avec vous, qu'elle vous accompagne comme une mère et une éducatrice. Elle compte sur vous qui peuplez les universités disséminées dans le monde, importants « aréopages » qui font l'objet d'une sollicitude pastorale spéciale et qui, aujourd'hui plus que jamais, sont le champ d'une urgente œuvre d'évangélisation.

2. Ce Forum a été pour nous tous un grand signe d'espérance. En vous regardant, les paroles prophétiques du livre d'Isaïe me viennent à la mémoire, là où Dieu dit : « Voici que je vais faire une chose nouvelle, déjà elle pointe, ne la reconnaissez-vous pas ?... » (*Is* 43, 19-21). Cette « chose nouvelle » c'est vous ! Des jeunes nouveaux qui continuent d'élargir les rangs de cette génération que beaucoup appellent la « génération Jean-Paul II ». Une génération qui, dans la personne du pape Wojtyła a trouvé un guide sûr, un père, un ami à qui faire confiance et à suivre partout, le long de l'itinéraire fascinant qu'il parcourt désormais depuis des années, à travers les continents, avec les Journées Mondiales de la Jeunesse.

À Tor Vergata, en l'an 2000, Jean-Paul II vous a appelés les « sentinelles du matin ». Soyez-le dans les universités d'aujourd'hui. Vous pou-

vez être les artisans d'un avenir nouveau pour cette institution ancienne et importante qui, de nos jours, à besoin de renaître profondément. Massifiée, anonyme, dépersonnalisée, fréquemment dominée par de vieilles ou de nouvelles idéologies, l'université d'aujourd'hui B qui trahit si souvent sa haute vocation de diaconie de la vérité, de la pensée, de la sagesse B s'est éloignée du modèle idéal d'*Alma Mater*, de « mère » qui nourrit et fait grandir ses enfants. Au cours de ce Forum, nous avons entendu prononcer de dures critiques à l'encontre de l'université et du monde académique. Mais en tant que chrétiens nous ne pouvons pas nous contenter de dénoncer, même si cela est juste. Au contraire nous voulons et devons être constructifs. L'Église a, dans ce domaine, une longue tradition et une riche expérience, avec des valeurs qui correspondent aux plus profonds désirs de l'âme humaine, dont peut naître un projet concret de réforme. Nous sommes convaincus que l'université peut être différente, mais cela dépend de chacun et chacune d'entre vous, vous devez-y croire !

Que signifie donc être des « sentinelles du matin » dans les universités d'aujourd'hui ? Essayons d'esquisser un « portrait-robot » :

a) Une « sentinelle du matin » a le courage d'être soi-même et sait défendre son identité personnelle et chrétienne. Les jeunes de notre temps sont souvent extrêmement fragiles, confus, consommateurs voraces d'une vie fragmentée, superficielle et irresponsable. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent et ce manque de projets et de buts – ce manque de sens – se traduit pour beaucoup, par un vide douloureux qui fait peur et qui pousse les jeunes à se réfugier dans la drogue, l'alcool, le sexe. Et même parmi les jeunes chrétiens, combien de personnalités mitigées, faibles, contradictoires, en proie au doute ! Quelle ignorance des contenus de notre foi ! Aujourd'hui, pour les jeunes chrétiens, il est plus que jamais nécessaire de redécouvrir la beauté fascinante de leur vocation de baptisés : une vocation dont il faut être fier et reconnaissant ; un trésor qu'il faut savoir apprécier et défendre contre les pressions réductrices de la culture contemporaine. Ayez donc le courage d'aller à contre-courant.

Rebellez-vous contre la dictature de la pensée et des pratiques « politiquement correctes » ! Osez être vous-mêmes !

b) Une « sentinelle du matin » a le courage d'être exigeante, surtout envers soi-même. Combien de fois avez-vous entendu le Pape vous encourager à voler à plus haute altitude, à ne pas avoir peur d'être des saints ! Rebellez-vous donc contre la médiocrité, l'étroitesse d'esprit, la superficialité ! Une « sentinelle du matin » prend au sérieux les études, elle ne fuit pas devant les difficultés, elle ne les écarte pas, mais elle les affronte et s'engage à fond pour les résoudre. Le Christ veut que ses disciples soient des personnes accomplies, mûres, cohérentes, fortes, qui se distinguent par le sérieux et l'engagement dans leurs études et la professionnalité et la compétence dans leur travail. Mais, à l'université, une « sentinelle du matin » cherche avant tout à approfondir et à affiner sa foi. Comme sont importants, dans ce contexte, les binômes foi-culture, foi-raison, foi-vie, dont on a tant parlé durant ce Forum ! Alors, cherchez les espaces éducatifs qui vous aident vraiment à grandir : les aumôneries, les communautés, les mouvements ecclésiaux. Parce que, même animés des meilleures intentions, si vous restez seuls et isolés, le risque est grand d'être désorientés, découragés et de se laisser englober dans le tourbillon de la massification. Méfiez-vous des faux prophètes ! Cherchez de vrais amis et de vrais maîtres ! Et quand vous les aurez trouvés, ne vous découragez pas s'ils sont exigeants avec vous, mais relevez le défi car il y va de votre vie ! « Je suis un ami des jeunes, mais un ami exigeant », a dit une fois le Pape.

c) Une « sentinelle du matin », à l'université, a le courage de témoigner de sa propre foi. Il faut réagir contre le laisser-aller d'une religiosité confortable ; il faut résister aux pressions qui tendent à reléguer la foi dans la sphère du privé, il faut redonner visibilité à la foi. Le Christ compte sur le témoignage clair et convaincant de chacun et chacune d'entre vous. « Nous voulons voir Jésus » : c'est précisément ce que veulent tant de jeunes de votre âge à la recherche du sens profond et ultime de leur vie. Et c'est à vous qui portez le nom de chrétiens, de montrer le Christ à ceux qui le cherchent.

Mais le témoignage jaillit – où plutôt, ne peut jaillir – que d'une rencontre personnelle avec le Christ, une rencontre qui transforme la vie. Et ce Forum en a été la preuve éclatante. Le Pape a écrit : « Nous ne sommes certes pas séduits par la perspective naïve qu'il pourrait exister pour nous, face aux grands défis de notre temps, une formule magique. Non, ce n'est pas une formule qui nous sauvera, mais une Personne, et la certitude qu'elle nous inspire : *Je suis avec vous !* ».¹ Le souhait que j'émetts de tout cœur alors, est de pouvoir redire avec le prophète Jérémie : « tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire... » (*Jr 20, 7*). Car se laisser séduire par le Seigneur est l'aventure la plus belle qu'on puisse imaginer, l'aventure la plus belle qui puisse nous arriver.

d) Enfin, une « sentinelle du matin » à l'université a le courage de s'investir avec engagement et ténacité pour transformer la réalité qui l'entoure, en changeant en premier lieu et surtout soi-même. Si, à la fin de ce Forum, tu repars à l'université au moins un peu changé, alors quelque chose pourra changer aussi dans ton université. Vous devez y croire ! Il faut savoir échapper aux pièges tendus par des visions idéologiques qui nous leurrent par des mirages de changements faciles et instantanés et qui nous donnent l'illusion de pouvoir transformer le monde, comme par magie, d'enfer en paradis. Nous savons combien de génocides, de victimes innocentes et de souffrances, ces visions ont causé au XX^e siècle ! Et pourtant le temps des idéologies n'est pas fini et celles-ci continuent à se répandre dans la pensée et la mentalité actuelles. Mais nous, chrétiens, nous sommes convaincus que le monde ne peut être changé que par le Christ. Porteurs d'espérance par nature, nous savons que le changement du monde et de l'humanité passe par la Croix et il en coûte. Nous savons aussi que les grandes transformations ont leurs racines dans le changement des personnes. Et chaque personne compte. Le changement du monde et de l'humanité se fera à travers chacun et chacune d'entre vous. Chacun a un rôle important à jouer. La preuve nous vient du Christ lui-

¹ GIOVANNI PAOLO II, Lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, n. 29.

même qui regarde toujours la personne et s'adresse toujours à la personne. Contrairement aux réformateurs de tout temps, pour le Seigneur, nous ne sommes jamais une masse informe à manipuler, mais nous sommes toujours un «tu».

3. «Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint [...] Vous serez mes témoins [...] jusqu'aux extrémités de la terre» (conf. *Ac* 1, 8). A la conclusion de ce huitième Forum International des Jeunes, le Christ vous envoie comme les «sentinelles du matin» dans vos pays et dans vos universités, avec les mêmes paroles avec lesquelles il a envoyé ses apôtres. Et comme à eux, il vous dit aussi : «Vous êtes le sel de la terre [...] Vous êtes la lumière du monde [...]. Ainsi votre lumière doit-elle briller devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux» (*Mt* 5, 13.14.16). Le monde est comme un immense champ labouré qui attend d'être ensemencé par la Parole de Vérité et de Vie. Parce que, infiniment plus que de tout autre chose, le monde a besoin du Christ. Parce que, comme le dit le Concile, «le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe Incarné».²

Dans nos sociétés sécularisées et laïcisées, les baptisés deviennent de plus en plus une minorité au sein même de pays de longue tradition chrétienne et vivent comme en diaspora au milieu de non catholiques, de non chrétiens, de non croyants. Mais, comme l'a affirmé un journaliste catholique bien connu, notre problème le plus grave n'est pas celui de devenir minoritaires. Le sel aussi est minoritaire, mais il donne du goût aux aliments ; le levain aussi est minoritaire, mais il fait lever toute la pâte. Notre plus grave problème est de devenir toujours plus marginaux et insignifiants dans le monde, à cause de notre médiocrité, de notre peur, de notre paresse...³ Le russe Alexandre Mien, fameux prêtre orthodoxe dis-

² CONCILE OECUMENIQUE VATICAN II, Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde contemporain *Gaudium et Spes*, n. 22.

³ Conf. V. MESSORI, «Confessori della fede nel nostro tempo», dans : PONTIFICIUM CONSILIUM PRO LAICIS, *Redécouvrir la Confirmation*, Cité du Vatican 2000, p. 22.

sident, disait à ses fidèles pendant les dures années de la persécution religieuse mise en place par le régime soviétique, que l'ennemi le plus grand n'était pas, comme on pourrait le croire, l'athéisme, même combattant, mais plutôt la médiocrité et l'incroyance que nous portons en nous. Pour les chrétiens, le danger le plus grave est donc de devenir des « pseudo-chrétiens »: des personnes qui, certes figurent bien sur le registre des baptêmes, mais qui n'ont rien à dire au monde; du sel qui a perdu sa saveur, du levain qui ne fermente plus, une lanterne qui s'est éteinte. Voilà le grand défi qui nous attend, en ce début de millénaire: retrouver le courage d'être des chrétiens qui vont jusqu'au bout, vrais et cohérents. C'est pourquoi nous devons préserver notre saveur, conserver notre pouvoir de fermentation, défendre la lumière qui est en nous: le Christ! Nous devons redevenir le sel, le levain et la lumière du monde. Voici la tâche et la mission, qu'à la fin de ce Forum, le Christ confie à chacun et chacune d'entre vous. Le Christ vous envoie comme ses apôtres et il compte sur vous! Vous voyez donc combien il est exigeant, mais aussi beau et enthousiasmant, d'être des « sentinelles du matin » à l'université.

4. Pendant notre célébration eucharistique nous avons rendu grâce à Dieu pour ce Forum, un don précieux pour nous tous qui y avons pris part. Mais ce n'est pas par hasard que nous sommes venus ici. C'est plutôt le Seigneur lui-même qui nous a convoqués, en nous appelant par notre nom et en nous réunissant pour nous former avec ses paroles de Vie. En remerciant le Christ pour ces « semailles », prenons donc tous la responsabilité de faire grandir chaque grain qui est tombé dans la terre de nos âmes, pour qu'il porte du fruit en abondance dans notre vie.

En clôturant le huitième Forum International des Jeunes, nous voulons exprimer notre profonde gratitude au Saint-Père qui a voulu se rendre présent parmi nous à travers son Message autographe, un guide important à emporter; à méditer souvent; à faire lire à vos amis; à publier dans vos revues et vos bulletins. Remercions Jean-Paul II aussi pour l'inoubliable rencontre de jeudi soir Place Saint-Pierre, avec les jeunes de Rome et, dès à présent

aussi pour la célébration de demain, Dimanche des Rameaux, qui coïncidera avec la XIX^e Journée Mondiale de la Jeunesse, et constituera le moment culminant de ce Forum. Remercions enfin le Pape pour une autre surprise qu'il vous a réservée, le don d'un chapelet pour vous inviter à contempler le visage du Christ avec Marie, à son école.

A la conclusion de nos travaux, j'adresse un merci chaleureux à tous les intervenants, aux participants des tables rondes, aux modérateurs; aux Évêques, aux prêtres, aux professeurs, qui ont accompagné les étudiants durant ces journées intenses; à l'équipe de l'Emmanuel School of Mission pour tous les services rendus, spécialement l'animation liturgique; aux volontaires, et parmi eux, le groupe des jeunes dirigés par Fabio Donegà, qui ont assuré le transport entre Rocca di Papa et l'aéroport; aux traducteurs qui, grâce à leur excellent travail, nous ont fait revivre le miracle de la Pentecôte en communiquant dans les diverses langues; aux Pères Oblats pour l'accueil au *Mondo migliore* (Monde meilleur), un nom qui, espérons-le, devient une prophétie aussi pour le monde universitaire! Un grand merci également au staff du Conseil Pontifical pour les Laïcs, en particulier à la Section Jeunes: le Père Francis Kohn, Giovanna Guerrieri, Elizabeth Hawkins, pour lesquels le travail n'est pas encore fini, car il continue avec la préparation de la publication des Actes du Forum, réclamés par tous. Un grand merci aussi à la Fondation Jeunes, Église, Espérance et à son Président, Monsieur Marcello Bedeschi, pour le soutien assuré sous de multiples formes pour la réalisation du Forum.

Enfin un remerciement tout spécial à vous, chers jeunes universitaires, qui avez été les protagonistes de cet événement extraordinaire. Le succès du huitième Forum International des Jeunes est dû essentiellement à vous. Merci pour le dévouement, l'intelligence et l'enthousiasme qui ont caractérisé votre participation. Après cette forte expérience, vous êtes prêts à retourner dans vos pays comme des « sentinelles du matin ». Alors: *Duc in altum!* Prenez le large! Que le Seigneur vous protège et vous bénisse!

Bonne fête de Pâques à tous!

Appendices

VIII^{ème} FORUM INTERNATIONAL DES JEUNES

Pays et territoires représentés

Afrique du Sud	Espagne	Madagascar
Allemagne	Estonie	Malaysia
Algérie	Etats-Unis d'Amérique	Maroc
Angleterre	(USA)	Mexique
et Pays de Galles	Finlande	Moldavie
Angola	France	Mozambique
Argentine	Géorgie	Nicaragua
Australie	Ghana	Niger
Autriche	Grèce	Nigeria
Azerbaïdjan	Guinée-Bissau	Norvège
Bangladesh	Hong Kong (Chine)	Nouvelle-Zélande
Belgique	Hongrie	Ouganda
Bénin	Ile Maurice	Ouzbékistan
Bolivie	Inde	Pays-Bas
Botswana	Indonésie	Pérou
Brésil	Iran	Philippines
Burundi	Irlande	Pologne
Canada	Italie	Porto Rico
Chili	Jordanie	Portugal
Chine	Kazakhstan	République Tchèque
Congo (Rép. Dém.)	Kenya	République Dominicaine
Congo	Lesotho	Roumanie
Costa Rica	Lettonie	Russie
Côte d'Ivoire	Liban	Rwanda
Croatie	Luxembourg	Sénégal
Ecosse	Macédoine	Slovaquie

Pays et territoires représentés

Slovénie	Syrie	Turkménistan
Soudan	Tadjikistan	Ukraine
Sri Lanka	Taiwan	Vietnam
Suède	Territoires Palestiniens	
Suisse	Tunisie	(Total : 90)

Mouvements, Associations et Communautés représentés

Chemin Néo-catéchuménal

Catholic Christian Outreach, Canada

CICS/CICG – Confédérations Internationales du Scoutisme et du Guidisme catholique

Communion et Libération

Communauté du Chemin Neuf

Communauté de l'Emmanuel

Communauté des Béatitudes

Communauté de Sant'Egidio

Confédération Mondiale des Ancien/nés Elèves Filles de Marie Auxiliatrice

CVX – Communauté de Vie Chrétienne

FIAC – Forum International de l'Action Catholique

FIMCAP – Fédération Internationale Mouvements Jeunesse Paroissiale

FIUC/IFCU – Fédération Internationale Universités Catholiques

Jeunes pour un Monde Uni (Focolari)

Jeunesse Franciscaine

ICCRS – Renouveau Charismatique International

Institution Thérésienne

JECI/IYCS – Jeunesse Etudiante Catholique Internationale

MIEC/IMCS Pax Romana – Mouvement International Etudiants Catholiques

Mouvement de Vie Chrétienne

Mouvement Eucharistique des Jeunes

Mouvement de la Jeunesse Salésienne

Mouvement Regnum Christi

OIEC – Office International de l'Enseignement Catholique

OMAAEEC Jeunes – Organisation Mondiale des Ancien/nés Elèves des Ecoles Catholiques

Œuvre de Nazareth

Schönstatt

UIGSE – Union Internationale des Guides et Scout d'Europe

(Total: 28)

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	5
-------------------------------	---

I

LES JEUNES ET L'UNIVERSITÉ AUJOURD'HUI

Mercredi 31 mars

1. Message du Pape Jean-Paul II à l'occasion du VIII ^{ème} Forum International des Jeunes	11
2. Discours d'introduction (S.E. Mgr. Stanisław Ryłko)	15
3. <i>L'université d'aujourd'hui : temps de grandes transformations</i> (Prof. René Rémond)	24
4. Interventions de jeunes de diverses régions du monde	35
5. <i>Les étudiants d'aujourd'hui : portrait d'une nouvelle génération</i> (Prof. Mary Ann Glendon)	48
6. Table ronde : <i>Quelle université pour notre temps ?</i>	
<i>La méthode de l'étude : du savoir à la sagesse</i> (Prof. Nikolaus Lobkowicz)	60
<i>La figure du maître et du disciple aujourd'hui : le dialogue éducatif</i> (Prof. Loreto Ballester Reventós)	70
<i>Peut-on parler d'une « communauté » universitaire ?</i> (Prof. Willy Bongo-Pasi Moke Sangol)	83

II

LES ÉTUDES ET LA VIE

Jeudi 1^{er} avril

1. *Les années d'université, temps de croissance humaine intégrale*
(Prof. Giorgio Vittadini) 103
2. Table ronde : *Étude et unité de vie*
 - Le désir de relations humaines authentiques* (Katie Pierce, USA) . 114
 - La participation à la «vie associative»* (Michela Scavone, Italie) . 117
 - L'engagement dans la société* (Jonathan Ravat, Ile Maurice) . . 119
 - Donner un sens aux études* (Nigora Igamberdiyeva, Uzbekistan) 124
 - L'entrée dans le monde du travail* (Angelo Storace, Pérou) . . 126

III

UNIVERSITÉ ET VÉRITÉ

Vendredi 2 avril

1. *Université, vérité et liberté* (Prof. Alejandro Llano Cifuentes) . 133
2. *Foi et raison: science et foi dans une culture en évolution*
(S.E. Mgr. Józef Życiński) 146
3. Table ronde : *Foi, éthique et culture*
 - Le mystère de l'univers* (Prof. Marco Bersanelli) 158
 - Le développement de la biogénétique* (Prof. Margarita Bosch) . 164

Table des matières

<i>La réflexion humaniste</i> (Prof. Marco Impagliazzo)	172
<i>La révolution des communications</i> (Gregory Burke)	181
<i>Le nouvel ordre mondial</i> (Prof. Dominique Vermersch)	185

IV

UNIVERSITÉ ET TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN

Samedi 3 avril

1. <i>La présence chrétienne dans le milieu universitaire</i> (S.E. Mgr Andrés Arteaga Manieu)	195
2. Table ronde : <i>Formes de témoignage et d'annonce dans le milieu universitaire</i> <i>La pastorale universitaire</i> (Mgr Lorenzo Leuzzi)	208
<i>Mouvements, associations et communautés ecclésiales</i> (P. Konstantin Spiegelfeld)	216
<i>Le dialogue œcuménique</i> (Tanios Chahwan)	223
<i>Le dialogue interreligieux</i> (Tity Antony)	228
<i>Le dialogue avec les non-croyants</i> (Prof. Alexj Judin)	234
<i>Les défis dus aux situations de conflit</i> (Egide Irambona)	242
3. Discours de conclusion (S.E. Mgr Stanisław Ryłko)	246

APPENDICES

Pays et territoires représentés au Forum	257
Mouvements, Associations et Communautés	259

TYPOGRAPHIE VATICANE